

LAQUELLE ?

Jean d'ANIN



PRIX :

1^{fr}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme du "Petit Echo de la Mode"

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc. Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour **dames, messieurs et enfants**, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 0 fr. 75

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 16 fr.

L'Album des Ouvrages de Dames n° 1

Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement,
:: :: :: exposition des différents travaux de dames. :: :: ::

L'Album des Ouvrages de Dames n° 2

Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.

L'Album de Broderies et Ouvrages de Dames n° 3

Modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé,
broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, dentelles en filet, etc.

Chaque album (108 pages grand format) : 5 fr. ; l^{re} poste, 5 fr. 50. Etr., 6 fr. 50.

Toutes les nouveautés de la saison sont données par

Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 52 pages dont 18 en couleurs, 3 fr. F^{co} 3.25

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : France et Colonies, 12 francs ; Etranger, 13 fr. 50

Aux deux Albums : France et Colonies, 6 fr. 50 ; Etranger, 7 francs.

Adresser les commandes à M. le Directeur
du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, PARIS (XIV').

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui!** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIERY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Epave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KERANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis D'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORRUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIERY.
24. **Veuve Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRÈTE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRÈTE.
35. **Trop Jolie**, par Louis D'ARVERS.
36. **La Petiotte**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIERY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.
41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille**, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Algues**, par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarrée**, par A. VERTIOL.
45. **Intègre**, par Pierre Le ROHU.
46. **Victimes**, par Jean THIERY.
47. **Pardonneur**, par Jacques GRANDCHAMP.
48. **Le Chevalier clairvoyant**, par Jeanne de COULOMB.
49. **Maryla**, par Isabelle SANDY.
50. **Le Mauvais Amour**, par T. TRILBY.

Volumes parus dans la Collection (Suite).

51. **Mirage d'Or**, par Antoine ALHIX.
52. **Les deux Amours d'Agnès**, par Claude NISSON.
53. **La Filleule de la Mer**, par H. de COPPEL.
54. **Romanesque**, par Mary FLORAN.
55. **Le Roman de la vingtième année**, par Jacques des GACHONS.
56. **Monette**, par Mathilde ALANIC.
57. **Rêve et Réalité**, par Marie THIERY.
58. **Le Cœur n'oublie pas**, par Jacques GRANDCHAMP.
59. **Le roman d'un Vieux Garçon**, par Jean THIERY.
60. **L'Aigue d'Or**, par Jeanne de COULOMB.
61. **L'Inutile Sacrifice**, par T. TRILBY.
62. **Le Chaperon**, par Louis d'ARVERS.
63. **Carmencita**, par Mary FLORAN.
64. **La Colline ensoleillée**, par Maria ALBANESI.
65. **Phyllis**, par Alice PUJO.
66. **Choc en retour**, par Jean THIERY.
67. **Noëlle**, par CHAMPOL.
68. **Kitty Aubrey**, par TYNAN.
69. **Le Mari de Viviane**, par Yvonne SCHULTZ.
70. **Le Voile déchiré**, par Edmond COZ.
71. **Maria-Sylva**, par LUGUET-FRICHET.
72. **L'Etoile du Lac**, par Andrée VERTIOL.
73. **Les Sources claires**, par Marguerite d'ESCOLA.
74. **L'Abbaye**, par Salva du BEAL.
75. **Le Tournant**, par Pierre VILLETARD.
76. **Tante Babiote**, par Mathilde ALANIC.
77. **Mon Ami le Chauffeur**, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERS.
78. **De l'Amour et de la Pitié**, par Jacques GRANDCHAMP.
79. **La Belle Histoire de Maguelonne**, par Jeanne de COULOMB.
80. **La Transfuge**, par T. TRILBY.
81. **Monsieur et Madame Fernel**, par Louis ULBACH.
82. **Le Mariage de Gratiennne**, par M. des ARNEAUX.
83. **Meurtrie par la Vie**, par Mary FLORAN.
84. **Un Serment**, par la Baronne ORCZY.
85. **L'Autre Route**, par Claude NISSON.
86. **La Lettre rose**, par H.-S. MERRIMAN.
87. **L'Amour attend...** par René STAR.
88. **Sous leurs pas**, par Jean THIERY.
89. **Aimez Nicole**, par Pierre GOURDON.
90. **Le Secret de Maroussia**, par la Comtesse de CASTELLANA ACQUAVIVA.
91. **La Branche de romarin**, par BRADA.
92. **Une Belle-mère**, par Raoul MALTRAVERS.
93. **Cœur de Princesse**, par Agnès et Egerton CASTLE.
94. **La Fleur d'Amour**, par Andrée VERTIOL.
95. **Mariages d'Aujourd'hui**, par Mme LESCOT.
96. **Dans l'Ombre de mes jours**, par Jacques des GACHONS.
97. **Arlette, jeune fille moderne** par T. TRILBY.
98. **L'Obstacle**, par RHODA BROUGHTON.
99. **La Forêt d'Argent**, par A. du PRADEIX.
100. **Dernier Atout**, par Mary FLORAN.
101. **Le Double Jeu**, par G. de WAILLY.
102. **Le coup de volant**, par Marie THIERY.
103. **Idylle Nuptiale**, par Madamem E. CARO.
104. **Contre le Flot**, par LE ROHU.
105. **L'Amour le plus fort**, par René LABRUYÈRE.
106. **Cœur tendre et fier**, par Mme la Baronne de S. BOUARD.

Le volume : 1 fr. 50 ; f^{co}. 1 fr. 75. Cinq volumes au choix, f^{co} 8 fr.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

JEAN D'ANIN

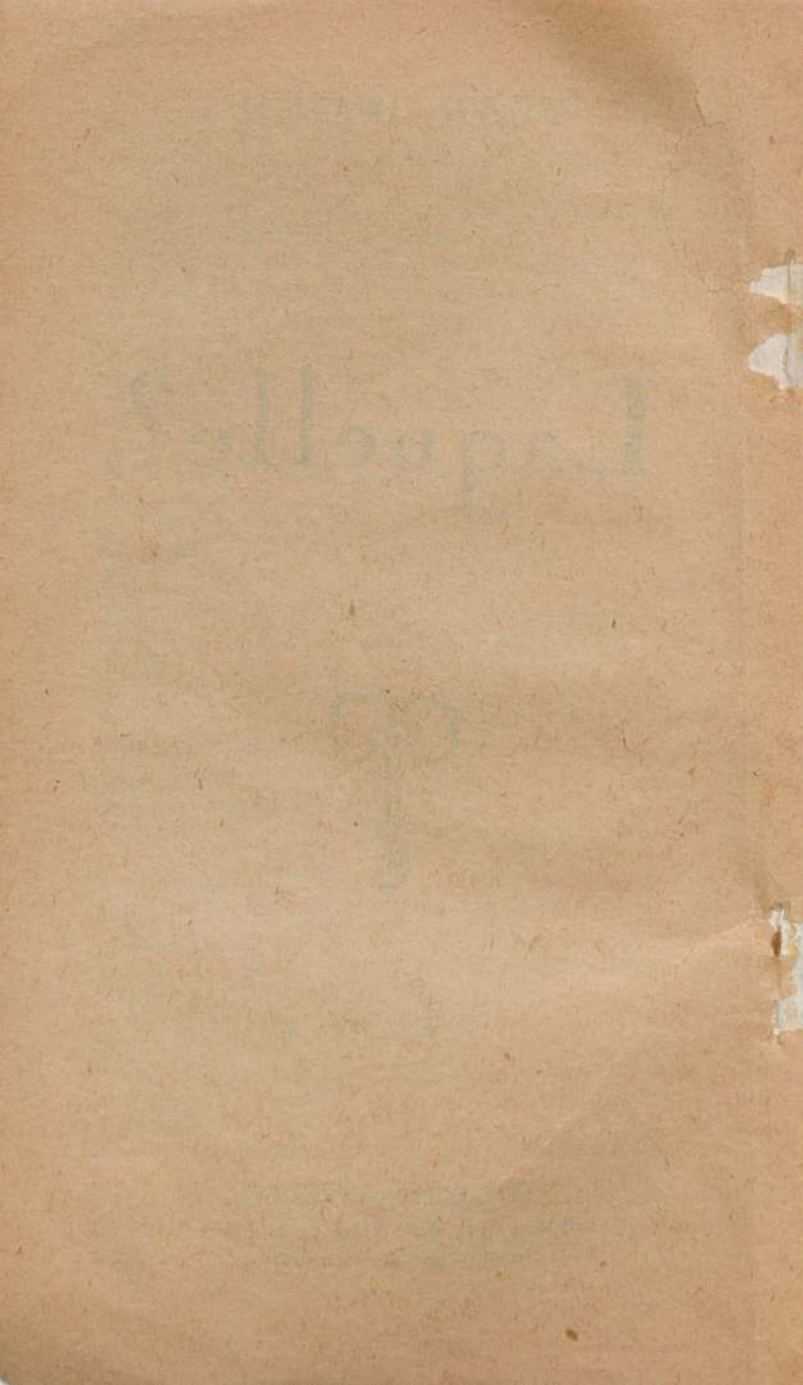
Laquelle?



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



LAQUELLE?

I

Le cabinet de travail de M. Burklay, par cette belle matinée de septembre, avait vraiment un aspect engageant, confortable, *homelike*, et même presque joyeux, sans rien de la physionomie rébarbative et froide que finissent par prendre les logis des gens d'affaires, surtout quand ces logis sont des demeures de vieux garçons.

Mais, vieux garçon, M. Burklay l'était si peu, ayant joué presque toute sa vie des rôles de père de famille *in partibus* ! Et, homme d'affaires, il y avait si longtemps qu'il ne l'était plus ! Cet aimable collectionneur, fureteur-né, se reposait à présent de la peine qu'il s'était donnée si longtemps pour gagner de l'argent, et dépensait enfin sa fortune pour la plus grande joie de ses yeux et le plus grand agrément de son esprit, curieux de tout ce qui était beau.

M. Burklay était un homme de soixante-cinq ans, grand, fort, solide. Une physionomie assez

calme, un peu mélancolique, des favoris gris très soignés, un front large et haut de penseur, et des yeux aujourd'hui pâlis par l'âge, mais qui avaient dû être bleus et fort beaux. Il se tenait droit et ferme dans son costume du matin gris de fer très sombre, égayé d'un petit ruban rouge à la boutonnière.

Assis devant un large bureau d'acajou de provenance anglaise, il alignait pourtant des chiffres sur de grandes feuilles de papier, en consultant de temps à autre de petits registres ouverts à côté de lui.

— Allons, murmura-t-il en relevant la tête penchée sur son travail, ma petite Nell n'aura pas à se plaindre de son vieil oncle !

Et repoussant les gros livres, les petits registres et le papier noirci de chiffres, il se leva, très pensif, et fit quelques pas.

— Nellie tarde bien, il me semble.

En ce moment, la porte s'ouvrit et un valet chargé d'un plateau apparut.

— Monsieur attendra-t-il Mademoiselle pour déjeuner ? demanda-t-il. Virginie vient de me dire qu'elle serait ici dans une dizaine de minutes.

— Je l'attendrai, Baptiste, je ne suis pas pressé.

Baptiste se mit à dresser la table devant la cheminée où brillait une joyeuse flambée, malgré la saison peu avancée et en dépit du gai soleil qui dansait par la pièce en la semant de points lumineux pareils à une poussière d'or.

Par la large baie aux brise-brise crème, la lumière pénétrait à flots. Les boiseries d'acajou se détachaient brillantes sur des tentures d'un bleu presque gris, infiniment doux et harmonieux. Des bibliothèques anglaises, longues et basses, couraient tout le long des panneaux, laissant voir des dos de livres curieusement ou superbement reliés. Au-dessus, des bronzes, des terres cuites, des ivoires, classés avec amour, donnaient à cet intérieur confortable une note d'art imprévue et comme un souffle de vie.

M. Burklay allait et venait, un peu impatient.

— Baptiste, n'oubliez pas les oranges, dit-il vivement au domestique qui avait achevé son service et s'éloignait après avoir allumé la petite lampe sous la bouilloire de cuivre rose.

— Elles y sont, Monsieur ; Virginie s'est souvenue des habitudes de Mademoiselle.

La porte s'ouvrit en ce moment toute grande, et, d'un seul coup, Mademoiselle entra. En deux bonds, elle fut près de son oncle qui avait ouvert les bras à sa vue, et qui, après l'avoir embrassée, la contemplait, ravi, sans rien dire.

— Nellie, ma petite Nellie, dit-il enfin, j'ai vraiment de quoi être fier de toi !

Il regardait la jolie fille si vivante qu'il avait devant lui. Nellie, en effet, était grande, bien proportionnée, sans rien de chétif ni de malingre, ni de fausseté délicat. Ses mouvements étaient harmonieux et souples ; ses épaules, ses bras, ses hanches, d'une vraie femme et non d'une poupée. Ses vingt ans lui laissaient encore des contours indécis, inachevés, mais on devinait un équilibre parfait dans tout son être. Elle avait des cheveux châains naturellement ondes et frisottants autour du front. Des yeux bruns, clairs et lumineux, qui regardaient bien en face, rieurs et tendres à la fois, souvent sérieux, toujours fermes, ni rêveurs, ni vagues, ni alanguis. Le nez droit, la bouche un peu grande, mais bien découpée, relevée aux coins par un petit sourire malicieux et inconscient, le menton arrondi, point têtue ni volontaire, mais dont le pur dessin révélait une fermeté réfléchie. Et, sur tout cela, le reflet d'une aurore : un teint éblouissant de fraîcheur rosée ; un teint *bon teint*, accoutumé au soleil et à la brise, velouté comme un beau fruit, une carnation saine, qui parlait de vie active et qui révélait le mélange d'une race affinée, mais anémiée, avec une autre race, plus jeune et plus vigoureuse.

Nellie de Verneuil portait un simple petit costume de corkscrew bleu foncé ; la jupe plate la

modelait à ravir, et une blouse de taffetas crème bouffait en petits plis autour de son buste.

— Allons, ma petite Nell, déjeunons ! dit M. Burklay.

Et ils se mirent à table tous les deux.

De son origine américaine, M. Burklay avait conservé l'habitude de ce premier repas du matin, solide et substantiel. Notre chocolat parfumé, et notre café au lait, même accompagnés d'un petit croissant, font rire les Américains, qui regardent comme leur premier devoir de la journée de se bien lester avant de se lancer en « business ».

Assis en face l'un de l'autre, Nell et M. Burklay commençaient leur repas par les oranges déjà pelées et piquées de minces et longues fourchettes d'argent. Nell prépara alors le thé, qu'elle laissa infuser tandis que son oncle se servait du jambon et qu'elle-même entamait des œufs à la coque.

— Sais-tu, Nell, que, pour un peu, tu ne m'aurais pas trouvé à Paris ? Et comme j'en aurais été désolé, mon enfant ! J'étais sur le point de partir pour Leipzig, où l'on m'a signalé une édition rarissime des premières œuvres de Luther, dont la reliure est une merveille, m'a-t-on dit... Comment t'es-tu décidée à partir soudainement ?

— Oh ! mon oncle, c'est bien simple. Des amis de ma tante, les Hobson, venaient à Paris ; j'ai préféré faire le voyage avec eux plutôt que de risquer de le faire seule dans deux mois. C'est pourquoi vous m'avez ici, *dear oldman*, plus vite que vous ne pensiez, peut-être plus tôt que vous ne l'eussiez voulu, mais à coup sûr plus tôt que ne l'eût souhaité Virginie, ajouta-t-elle en riant.

— Ah ! c'est que, pour Virginie, c'est un rude changement de voir une maîtresse de maison s'installer ici ! Pense que voilà tantôt vingt ans qu'elle régit mon ménage ! Comment s'est-elle tirée de l'installation qu'il a fallu improviser pour toi ?

— Pas mal du tout ; ne vous en préoccupez pas. Mais vous, mon oncle, je vous trouve en très belle santé, alors que vos dernières lettres m'avaient presque inquiétée. Quelle idée avez-vous eue de me faire revenir pour me rendre des comptes. Si vous aviez envie de me revoir, cher oncle Georges, vous n'aviez qu'à me dire : Nell, j'ai envie de te revoir, et je serais accourue, mais tranquille, tandis que j'ai fait le voyage le cœur triste, l'âme tourmentée, me demandant ce que je trouverais en arrivant. Ce n'est que depuis hier que je respire vraiment !

M. Burklay, ému, se leva et, prenant la tête de sa nièce dans ses deux mains, il l'embrassa avec tendresse.

— Mon enfant, je suis très bien portant, mais j'avais hâte de te revoir et de te rendre mes comptes. Tu es majeure depuis trois mois, tu possèdes une belle fortune ; j'estime que tu dois en apprendre le maniement et que je n'aurais pas complété ma tâche si je ne t'enseignais pas à mener ta barque toute seule.

— Je suis donc riche ? interrogea Nell d'un ton assez indifférent.

— Je te ferai voir cela en détail. A la mort de ton père, ta fortune s'élevait à trois millions de francs ; à présent, grâce à quelques spéculations heureuses sur les chemins de fer américains et à la découverte d'une petite mine de pétrole dans un terrain qui t'appartenait, tu possèdes en bonnes valeurs sûres au moins deux cent cinquante mille francs de rente.

— Et, mon oncle, demanda presque timidement Nell, puis-je véritablement disposer de cet argent ?

— Absolument, il est à toi.

— Je veux dire : pourrai-je orienter, diriger ma vie à ma volonté ?

— Sans doute ! Mais, pour commencer, n'est-il pas entendu entre nous que tu vas prendre à mon foyer la place d'une fille ? N'est-il pas déjà convenu que tu rentres *chez toi*, Nell, et que moi, je vais avoir la joie, cet hiver, de produire

dans le monde non seulement parisien, mais européen, une des plus charmantes héritières à marier ?

Le front de Nellie de Verneuil s'était rembruni.

— Oh ! mon oncle, dit-elle, j'ai horreur de ce mot : *héritière à marier*... Je donnerais je ne sais quoi pour qu'au moins on ne le sût pas, pour être une héritière... anonyme.

L'oncle sourit, un peu malicieusement.

— Cependant, petite Nellie, tu ne donnerais pas cette fortune pour ne pas *être* l'héritière ?

— Non, dit sérieusement Nell en fixant ses yeux fermes et profonds sur les yeux bleu-éteint de son tuteur. Non, car je me suis préparée pour ma fortune. Si je regrette qu'on sache que je suis riche, ce n'est, en somme, que dans une pensée de bonheur personnel ; mais je crois que je suis prête pour les devoirs que j'aurai à remplir.

M. Burklay, surpris, posa sa tasse de thé.

— Je ne te comprends pas bien ; explique-toi. De quels devoirs parles-tu, en dehors de ceux qui incombent naturellement à une jeune fille du monde qui deviendra, je l'espère, une femme et une mère heureuse ?

— Eh bien, mon oncle, je vais tâcher de m'expliquer. Je ne crois pas que le but idéal de la vie soit le bonheur égoïste causé par la satisfaction personnelle. Être une jeune fille du monde enviée et courtisée, une jeune femme brillante entourée d'hommages, même la mère heureuse de beaux enfants qui, dans notre milieu et notre genre de vie, ne me donneraient pas grand'peine, cela ne suffirait pas à mon bonheur. Cet idéal peut en contenter d'autres ; pas moi. Depuis des années déjà le bonheur, par conséquent le but à poursuivre, m'apparaît dans le développement de l'individualité, des facultés de l'esprit, de l'âme, du cœur ; en un mot, faire rendre à son être tout ce qu'il peut donner. Voilà pourquoi j'ai tâtonné avant de trouver ma voie ; pourquoi, cher oncle, je vous

ai coûté si cher en leçons de toute espèce ; pourquoi j'ai essayé de tout, passant de l'art aux connaissances pratiques les plus terre à terre. Voilà pourquoi encore j'ai été professeur dans des écoles populaires, visiteuse de pauvres, inspectrice de fabriques ; pourquoi j'ai étudié comme *nurse* et pratiqué près d'une année dans un hôpital... La charité m'a attirée d'abord ; je suis allée aux déshérités et aux misérables, — parfois aux criminels dans les prisons ; puis aux travailleurs, dans le désir d'améliorer leur vie. J'ai tâtonné ainsi, jusqu'au jour où j'ai trouvé ma voie et compris ce qu'il serait ridicule et par trop prétentieux d'appeler *ma mission*.

— Ciel ! Nellie ? vas-tu m'annoncer que tu veux faire partie de l'Armée du Salut ? s'écria M. Burklay demi-riant, demi-inquiet.

— Non, cher oncle Georges, soyez tranquille et permettez-moi de continuer.

« Donc, je me suis avisée un jour que j'étais riche, jeune, bien portante, et, on le veut bien dire, assez jolie ; que tout cela constituait un capital que je serais coupable de ne pas exploiter. Rappelez-vous, mon oncle, que l'Écriture sainte abonde là-dessus en paraboles et en versets. Du reste, vous n'avez qu'à interroger à cet égard votre conscience de bon tuteur qui a si bien administré les trois petits millions de papa ! Eh bien, ce capital, je dois l'employer, non seulement à faire le bien courant qui se trouvera sur ma route et qui s'arrête à ceux qu'il atteint, mais à aider au développement des autres, à faire du bien qui se répercute ; en un mot à créer un ou des foyers d'influence sociale, morale ou intellectuelle : aider à former des élites professionnelles, à établir des courants d'idées ; contribuer, même faiblement, à rendre à la France, le cher pays que l'on aime tant au loin, et qui va devenir le mien, un peu de son prestige perdu ; enfin, que sais-je ? Vous me croyez peut-être folle, mais que voulez-vous ! je me comprends, je sens que j'ai autre chose à faire dans la vie que de porter des robes

de Doucet et des chapeaux de Mme Girot...

Elle se tut et le silence régna pendant quelques moments.

— Quel genre de vie avais-tu donc en Amérique? demanda enfin M. Burklay.

— Oh! plutôt simple... Nous avons passé à New-York la seconde année de mon séjour. L'aînée de mes cousines étudiait la médecine. C'est alors que j'ai suivi les cours des hôpitaux comme *nurse* libre. La première et la troisième année nous étions, vous le savez, à Boston, dans un milieu des plus intelligents. Mon oncle y est professeur à l'Université, et ma cousine Jane y fait elle-même des conférences avec un grand succès. Nous travaillions beaucoup, la maison était une ruche, et chaque soir nous nous rencontrions, soit chez nous, soit chez des amis, avec ce que Boston compte de plus érudite et de plus cultivé.

— J'avais, en effet, prié ta tante de te faire connaître le monde américain...

— C'est précisément ce qu'elle a fait! Oubliez-vous donc, mon oncle, que nous avons passé une saison à Newport? Oh! je le connais, le monde *chic* américain!... Il n'est pas beau..., bien inférieur au monde du travail et de la pensée.

— Et, dit lentement M. Burklay en regardant Nell attentivement, durant ces trois années passées dans ce pays de la liberté, aucun dirt? Aucun sentiment pour personne? Nul ne t'a demandé de t'épouser?...

Nell devint toute rose.

— Ah! mon oncle, vous ne le voudriez pas! Je ne suis pas *flirt* le moins du monde: il y a dans le flirt quelque chose de faux qui m'est antipathique. Mais, quant à être demandée en mariage, ah! ça, oui! je l'ai été!

— Et tu ne m'en as rien dit!

— A quoi bon, puisque je n'ai jamais eu d'hésitation? J'ai été demandée à Newport par le fils aîné d'un milliardaire... Je veux bien croire que ma personne était pour quelque

chose dans la demande, mais mon nom était bien sûr le *great attraction*. Nous avons encore du prestige là-bas ! Si étrange que cela paraisse, les Américains ont gardé de la reconnaissance pour La Fayette et ses compagnons. Quant à ma fortune, elle n'y était pour rien : une goutte d'eau..., mes épingles.

— Eh bien, demanda M. Burklay doucement railleur, comment, d'après tes théories, as-tu laissé échapper cette occasion d'étendre ta zone d'influence par l'addition des milliards du beau-père ?

Nell fronça un peu ses jolis sourcils.

— Si vous m'aviez bien comprise, mon oncle, vous ne me diriez pas cela. Je ne serai jamais à un homme que je n'aime ni n'estime... Willie Latimer était un fantoche, un ballon soufflé de vanité ; incapable d'un effort et moralement inférieur à son père, demeuré un rustre aux mains calleuses, qui manie encore aujourd'hui sa fourchette comme sa pioche de mineur, et, cela, quand il n'oublie pas de s'en servir... D'autres encore ont tourné autour de moi, mais un seul a su attirer mon attention, assez du moins pour me faire hésiter encore quelques jours.

— Tiens ! tiens ! sourit l'oncle, je pensais bien qu'il devait y avoir un petit roman sous roche...

— Oh ! pas l'ombre. C'était un professeur de Boston, écrivain, conférencier, un homme de beaucoup de talent et d'un grand savoir.

— Jeune ?

— Trente ans. Il me plaisait beaucoup. Il y avait en lui une force, une droiture d'âme et d'esprit qui imposaient le respect. Nous nous entendions très bien, comme amis, jusqu'au moment où il m'a déclaré ses sentiments. J'ai réfléchi quelques jours, car, de prime abord, je ne voyais pas très clair en moi-même. J'avais la pleine conscience de trouver en lui un compagnon et un guide sûr... mais, — comment vous dirais-je, mon oncle, — je me suis rendu

compte, en pensant à lui sous ce jour nouveau, d'une infinité de petites discordances, de désaccords nés, non de notre milieu, non de notre éducation, mais comme de nous-mêmes, de nos deux origines différentes. Chaque jour je découvrais de nouvelles dissemblances... C'étaient à peine des nuances, mais c'était assez pour nous rendre tous deux malheureux. Je me suis expliquée franchement avec lui, et j'ai eu le bonheur de garder mon ami : le prétendant évincé ne l'a pas tué ! Seulement, comme la situation était pénible, je suis allée dans les Allirondagh avec les Hobson et, de là, ici...

Ils avaient fini de déjeuner. Nell promenait ses regards à travers la pièce.

— C'est très joli chez vous, mon oncle, mais il y manque la vie animée ; pas une fleur...

— Tu en mettras. Que comptes-tu faire aujourd'hui ?

— J'avais pensé, si vous le voulez bien, aller prendre le lunch chez mon oncle et ma tante de Verneuil. J'ai hâte de revoir ma cousine Nellie.

— Vas-y, ma chérie, ils seront heureux de te revoir. Ta tante est toujours bien délicate...

— Oui, je sais. Elle m'écrivait souvent, ainsi que Nellie, et se plaignait constamment de sa santé. Comment est Nellie, mon oncle ?

— Une gentille jeune fille, très douce, bien élevée.

M. Burklay hocha la tête en souriant :

— Celle-là se contentera d'être tout bêtement heureuse, si elle peut... C'est une charmante jeune fille du monde, qui fera une femme non moins charmante, s'il se trouve un homme assez intelligent pour s'en apercevoir.

— Pourquoi dites-vous cela ? les hommes intelligents sont-ils donc si rares !

M. Burklay hocha de nouveau sa tête blanche.

— Nellie, ta cousine, est le type accompli de la jeune fille française, admirablement élevée, soignée, gardée ; que deviendrait-elle aux prises avec la vie ? Je n'en sais rien ; c'est un roseau que le vent d'orage coucherait bien vite. Son

éducation tout entière a été dirigée en vue du charme et du bien-être du foyer. C'est très bien, sans doute, mais si ce foyer lui manque? Elle ne serait pas la première ni la seule qui n'ait pu atteindre le but en vue duquel elle avait été formée...

— Mais pourquoi donc ne l'atteindrait-elle pas, puisqu'elle est si bien faite pour lui?

— Je te le répète, Nellie n'est pas riche, murmura M. Burklay; elle n'a pas de dot. Tout est là.

— Et selon vous, mon oncle, n'avoir pas de dot est une raison pour qu'une femme jeune, jolie, accomplie, ne se marie pas? Et le cas contraire, une fortune comme la mienne, par exemple, permettrait de choisir? Mais quel choix alors, et comme elle serait à plaindre, la pauvre riche!

— Mon enfant, telle est, il faut l'avouer, en France, du moins, la réalité des choses...

— Ah! vous êtes trop pessimiste, mon oncle. Moi, je ne le suis pas, je ne veux pas l'être. Mais alors, vous allez me faire regretter l'Amérique! Non, je vous prouverai, nous vous prouverons, j'espère, que la valeur personnelle est bien pour quelque chose dans le bonheur de la vie; qu'elle est un capital aussi, moins aléatoire et parfois plus productif que l'autre; que l'on s'impose, enfin, par ce qu'on *vaut*, comme parfois par ce qu'on *veut*, et vous verrez quels beaux mariages d'amour, qui seront aussi des mariages de raison, nous allons faire!

— Rien ne me rendra plus heureux...

Mais M. Burklay avait son sourire sceptique.

— Oh! si je ne pensais pas ce que je dis et si je ne croyais pas en ce que j'espère, je serais bien malheureuse, oncle Georges! Vraiment j'aimerais mieux distribuer tout de suite cette fortune si elle devait être dans ma vie une source de doutes, et j'envierais Nellie et la plus pauvre fille qui serait sûre au moins de ne valoir que par elle-même, de n'être aimée que pour elle-même...

M. Burklay sourit encore. Puis il se leva, Nell en fit autant ; il la prit dans ses bras et l'embrassa longuement.

— Allons, va vite, chère enfant !

Elle sortit, légère, et, de la porte, envoya un baiser au vieil oncle qui la suivait des yeux.

II

Un peu plus tard, Nell, accompagnée de Virginie, respectable et majestueuse duègne de cinquante ans, quittait la maison de la rue François-I^{er} et faisait quelques pas dans la direction du Cours-la-Reine, en cherchant des yeux une voiture. Elles montèrent toutes deux dans le premier fiacre découvert qui vint à passer, en jetant au cocher l'adresse du baron de Verneuil, rue Garancière.

Il faisait beau, et Paris, que Nell n'avait pas vu depuis trois ans, lui apparaissait avec des grâces nouvelles, comme si, dans une sorte de coquetterie, il se fût efforcé de gagner la nouvelle venue, de la conquérir sur ses souvenirs d'outre-mer.

Nell se laissait bercer par une sorte de rêverie vague, dont le charme l'envahissait peu à peu.

Elle n'avait point oublié la France en Amérique, cependant ; mais elle n'en avait pas encore été pénétrée. Elle l'avait beaucoup aimée avec son intelligence, elle avait pressenti la force et la puissance des traditions ; mais à présent, débarquée de la veille, la vue de Paris dans sa splendeur et dans sa séduction l'émouvait jusqu'à l'âme, comme une révélation de sa véritable patrie, comme une vision de sa vraie destinée.

Hier, Nell eût dit peut-être qu'elle était Américaine. Née d'une mère américaine, la France n'avait encore joué dans sa vie qu'un rôle secondaire. Mais, aujourd'hui, il y avait en elle quelque chose de changé, et c'était Paris, le magique Paris, qui, en Nellie de Verneuil, avait éveillé l'âme française.

— Que c'est délicieux de se sentir *at home* ! murmura-t-elle inconsciemment, employant malgré elle le mot anglais si expressif pour rendre l'impression de contentement, d'aise, d'épanouissement ressenti sous ce joli ciel parisien qui l'accueillait avec un sourire de fête.

L'arrière-grand-père de Nell, le baron de Verneuil, avait été l'un des premiers Français à répondre à l'appel de La Fayette dont il était l'ami. D'autres de leurs ancêtres avaient déjà guerroyé au Canada sous le marquis de Montcalm, et l'on peut dire que le goût des aventures était dans le sang de la famille.

Après avoir fait merveille aux côtés de La Fayette et de Rochambeau, le baron se prit d'un attachement si grand pour le pays qu'il avait contribué à libérer, qu'il y resta, s'y maria avec une belle fille de puritain et s'y établit.

Il mourut comme un patriarche dans sa tribu, non que le nombre de ses enfants égalât celui des fils de Jacob : il ne laissait qu'un fils, sur les cinq enfants qu'il avait vus, durant quelques années, entourer son heureux foyer. Mais il avait groupé autour de lui toute une petite colonie française composée d'anciens compagnons d'armes, d'enfants de ses fermiers berri-chons, de Français mi-colons mi-émigrants, et de quelques Canadiens français auxquels la suzeraineté anglaise était insupportable.

Le baron Robert, en considération de ses services, avait facilement obtenu du gouvernement américain des lots de terre étendus, prés, bois, rivières, aux environs de Boston. Il s'y était établi avec toute sa petite colonie, et, rapidement, sur la terre républicaine et démocratique d'Amérique, un domaine quelque peu féodal,

une véritable petite seigneurie, s'était édifiée, où l'on vivait fort heureux. En quelques années, trois cents vassaux réunis sur ses terres suffisaient à peine à la culture, au défrichement et à la défense de « Belle-France ».

Aux yeux du baron, la charrue seule était digne de remplacer l'épée pour un gentil-homme. N'étant point courtisan, il ne comprenait la vie que dans les camps ou sur ses terres.

Il avait donc transporté la France en Amérique. La colonie rappelait ces antiques fédérations agricoles celtiques, divisées en lots d'exploitation régis par un même chef.

Mais les idées marchent, et le baron Robert ne voulait ni le voir ni en convenir.

Le plus jeune et le seul survivant de ses enfants, son fils Raoul, avait fait son éducation à Boston. Sur le point de rejoindre son père dans leur domaine de « Belle-France », il s'éprit d'une fille de Français canadiens, orpheline, pauvre et jolie, dont les grands-parents avaient quitté le Canada en abandonnant leurs biens après la défaite de la France.

Mlle d'Héricourt devint baronne de Verneuil et suivit son mari à « Belle-France », où son beau-père lui fit le meilleur accueil.

La vie s'y traîna, paisible, pendant quatre ou cinq ans ; puis la mort du baron Robert vint changer le cours des destinées de la famille.

Raoul était le seul héritier, ayant perdu sa mère depuis quelques années. Né en Amérique, élevé à Boston dans un milieu américain, dans un courant, une fermentation d'idées toutes modernes, les traditions de race et de famille que son père s'était efforcé de lui transmettre ne lui étaient parvenues que fort affaiblies. Entre les idées et les sentiments de son père et ses idées et ses sentiments à lui, il y avait toute la distance de l'ancien au nouveau monde ; il y avait la Révolution ; il y avait la jeune démocratie qui, si rapidement, grandissait sous ses yeux, comme un défi jeté à la face des anciennes institutions.

Le grand seigneur à la fois père et justicier que le baron Robert avait été, Raoul de Verneuil se sentait incapable de le continuer... L'amour de la terre, l'attachement au sol ; la reprise de traditions françaises implantées, acclimatées presque en terre américaine, qui avaient été la vie, le but et la raison d'être de son père, Raoul n'y comprenait rien... Il ne saisissait pas le sens de cette petite France que le compagnon de La Fayette avait créée ; qui était florissante, ne demandait qu'à grandir, et qui allait se dissolvant un peu chaque jour entre les mains du fils modernisé, mais sans idéal et presque sans patrie.

Les vieux serviteurs étaient morts ; les anciens et fidèles compagnons de la première heure avaient disparu. Parmi les jeunes, beaucoup s'en allaient, émigrant vers les villes. Pareils à des rats qui abandonnent un bâtiment menacé de ruine, ils sentaient vaguement, sans le voir clairement encore, que le nouveau maître, indulgent et aimable, ne leur offrait pas la garantie du vieux seigneur, rude parfois, mais d'un fier prestige.

Raoul se vit peu à peu abandonné ; l'ennui le prit ; ses amis de Boston lui parlaient d'affaires superbes, d'industries à créer. Il prit un jour une grosse résolution : il mit en vente le domaine de « Belle-France ».

A cette époque, les terrains n'avaient pas en Amérique la valeur à laquelle ils ont atteint depuis. Le domaine de « Belle-France » qui, quelques années plus tard, eût rapporté des millions, fut vendu pour une somme de cinq cent mille francs. Les fermiers déjà établis en devinrent les principaux acquéreurs.

Le baron Raoul alla s'installer à Boston avec sa femme et ses deux jeunes enfants et se lança dans les affaires.

Raoul et sa femme, nés en Amérique, semblaient destinés en apparence à y passer leur vie et à s'y attacher de plus en plus. Mais, par un phénomène assez étrange, Mme de Verneuil,

que plusieurs générations éloignaient cependant de son pays d'origine, avait dans le cœur le culte ardent de cette patrie inconnue.

A « Belle-France », elle avait été heureuse, dans la paisible sécurité de sa vie. Elle y avait eu le loisir de se pénétrer jusqu'au fond de l'âme des idées, des traditions, des souvenirs du vieux marquis dont elle était la constante garde-malade... Ce lui fut une douleur de quitter son petit royaume où elle prenait plaisir à cultiver et à entretenir des plates-bandes de lis autour de la maison.

Elle élevait elle-même ses deux petits garçons : Robert et Gontran ; elle leur parlait de la patrie inconnue, de leurs ancêtres ; et la France devint bientôt « la princesse lointaine » de ces petites âmes.

Le baron Raoul sentit de bonne heure que ses enfants lui échappaient et retournaient d'instinct au pays de leurs aïeux. Par un cas d'atavisme fréquent, ils lui rappelaient d'une façon frappante leur grand-père, le baron Robert. Il commençait à se sentir mal à l'aise chez lui, et comme en un pays étranger. Il avait été, lui, un être de transition, fils d'un preux et d'une puritaine, et il avait pour ainsi dire essuyé les plâtres dans le passage d'utopies admirables et de théories sublimes à une mise en pratique où l'idéal rêvé ne se reconnaissait pas toujours.

Étant donc en voie de devenir riche, il se dit que le mieux était de rendre à César ce qui lui appartenait, et à la France les Verneuil dont l'acclimatation se montrait décidément rebelle.

Au printemps de 1855, il conduisit à Paris sa femme et ses fils. Il plaça les enfants au collège Henri IV et installa Mme de Verneuil avec le plus grand confort, puis il retourna en Amérique où le rappelaient ses intérêts.

Robert et Gontran faisaient de bonnes études. L'aîné se préparait à l'École polytechnique, le second, après avoir hésité entre Saint-Cyr et l'École centrale, venait enfin de se décider pour la dernière et en avait passé les examens avec

succès, lorsque la nouvelle de la mort de leur père leur arriva comme un coup de foudre...

La fortune de M. de Verneuil consistait en une mine de pétrole qu'il cherchait à vendre à une compagnie rivale. Des éboulements successifs s'y étaient produits, déterminant un subit affaissement des terrains, dans lequel l'infortuné baron avait été englouti.

La baronne ne survécut que quelques mois à cette catastrophe. Sa santé, déjà bien affaiblie, fléchit sous le double choc qui l'avait frappée. Les deux fils eurent une destinée bien différente. Robert mourut prématurément capitaine d'artillerie, laissant une enfant qu'un oncle et sa femme recueillirent et à laquelle ils s'attachèrent comme à leur propre fille.

Quant à Gontran, à sa sortie de l'Ecole centrale, il était parti pour Boston, son pays en somme, celui de son père, où le nom de Verneuil était honorablement connu, et où, avec sa valeur et son énergie, il sentait qu'il ferait quelque chose.

Au contraire de ce que l'on croit communément de tous ceux qui vont en Amérique, Gontran ne conquist point du premier coup la fortune. Il dut même courtiser longtemps la capricieuse déesse avant de la décider à lui sourire.

Un jour, les hasards de ses travaux le mirent en relation avec M. Burklay. C'était un homme d'une quarantaine d'années, qui, après des phases diverses, était en train de reconstituer sa fortune. Quoique un peu original, il jouissait de l'estime générale, car il était de ces types assez rares qu'anime la passion du dévouement.

Il ne s'était jamais marié, n'en ayant pas eu le temps, sans doute ; mais il avait aidé bien des jeunes gens à édifier leur avenir.

A ce point de vue, Gontran de Verneuil, qu'il avait pris en affection, devait lui coûter cher.

Quatre ans auparavant, M. Burklay avait fait un héritage. Un cousin éloigné, qu'il n'avait pas revu depuis son enfance, était mort en l'instituant son « légataire universel ». Le legs était

assez singulier : en dehors d'un certain capital, le cousin lui légua sa fille Ellen, âgée de seize ans, en le priant de s'en occuper. M. Burklay était à peine revenu de sa surprise qu'un matin l'orpheline frappait à sa porte.

Il pensa tout de suite que le meilleur service qu'il pût lui rendre était de la mettre en état de gagner sa vie et de se tirer d'affaire plus tard. Il la plaça dans un établissement d'éducation de premier ordre et ne négligea rien pour la doter de toutes les connaissances capables de lui être utiles un jour.

Durant les deux premières années, il se contenta de suivre de loin ses progrès et de lui faire trois ou quatre visites par an. La troisième année, il la vit une fois par mois d'abord, puis tous les quinze jours pendant le second semestre.

Lorsque la quatrième année commença, M. Burklay s'avoua qu'il était amoureux de sa pupille.

Il considéra froidement cet accident et ne s'en effraya pas outre mesure. Il avait refait sa fortune, et rien ne l'empêchait d'employer le reste de sa vie à être heureux en assurant l'avenir et le bonheur d'Ellen.

Il se demanda ensuite si Ellen l'aimerait ou pourrait l'aimer ?

Visiblement, le cœur de la jeune fille débordait de reconnaissance pour lui ; il était certain d'avance de la réponse s'il lui demandait de lui consacrer sa vie... Mais cela ne suffisait pas à Georges Burklay. C'était l'amour d'Ellen, non sa reconnaissance, qu'il voulait, et il résolut d'attendre que ce cœur encore inconnu à lui-même se fût éveillé.

Cependant, le moment approchait où, ses études achevées, Ellen devrait quitter la pension. Elle avait déjà prié son tuteur de lui permettre de chercher une situation dans l'enseignement ou dans le commerce ; d'ailleurs, une difficulté pratique et matérielle s'élevait :

M. Burklay ne pouvait avoir cette belle jeune fille de vingt ans sous son toit.

Une vieille dame de ses amies le tira d'embarras en ouvrant sa maison à Ellen. Celle-ci vint lui tenir compagnie et apprendre, sous son égide, à connaître le monde, en attendant que son tuteur eût pris une décision à son égard.

La décision, en ce qui le regardait, lui, était toute prise ; mais M. Burklay attendait impatiemment, pour la faire connaître, le moment où les jolis yeux bruns se baisseraient sous son regard, où les joues fraîches et roses deviendraient plus roses encore à sa vue, où la jolie voix de cristal douce et claire tremblerait en lui parlant et se voilerait comme un gazouillis de source coulant sous les herbes.

Tous ces phénomènes se réalisèrent l'un après l'autre. M. Burklay en fut le témoin ; mais ce ne fut pas son regard tendre et profond qui les produisit.

Il remarqua bien que, lorsqu'il se présentait seul devant Ellen, rien ne changeait dans son accueil affectueux, reconnaissant et spontané, mais qu'il en était tout autrement lorsque Gontran de Verneuil l'accompagnait.

Le coup fut rude et la douleur profonde ; mais M. Burklay était un brave cœur. Sûr des sentiments d'Ellen, il ne tarda guère à discerner ceux de Gontran. Alors tout fut dit : si le temps du bonheur était passé pour lui, il lui restait la joie de faire du bonheur avec sa souffrance, et il n'eut garde d'en laisser échapper l'occasion.

Il maria donc Gontran et Ellen, et s'il souffrit en secret pendant les trois ou quatre années qu'il passa en Europe, il fut, en revanche, infiniment heureux lorsque, à son retour à Boston, ses enfants, comme il les appelait, lui mirent dans les bras un joli baby de deux ans, rose et frisé, que l'on appelait Nell, et qui fit à l'« oncle Georges » l'accueil le plus chaleureux.

Dès lors, comme M. Burklay approchait de la cinquantaine, il jugea que tout était bien ainsi : Elle était heureuse ; elle et Gontran lui

devaient leur bonheur ; et, tout en gardant à la jeune mère la tendresse ancienne et profonde, il se mit à idolâtrer leur enfant.

Sa vie se passa dès lors à faire la navette entre l'Amérique et l'Europe : l'Amérique où il laissait son cœur en partant, l'Europe où l'attiraient ses goûts raffinés et artistiques, auxquels désormais il lui était loisible de s'abandonner.

Mais l'isolement ne tarda pas à lui peser dans l'ancien monde, quelques jouissances qu'il y rencontrât, et quand il revenait de Londres, de Rome ou de Madrid à Paris, il s'y trouvait bien seul dans son appartement silencieux. Pour s'y créer un intérieur et un foyer, il eut l'idée de demander à ses neveux la faveur de lui donner leur fille, leur petite Nell, à élever auprès de lui, afin d'avoir au moins ce gazouillement d'oiseau dans sa cage.

Les Américains y consentirent sans peine, heureux même de pouvoir ainsi procurer à leur enfant une brillante éducation européenne ; et l'oncle traversa bien vite l'Océan pour ramener chez lui le charmant oiseau bleu, que la mort, peu de temps après, lui donnait sans partage.

Nell, élevée par une institutrice d'élite, était ainsi arrivée, à dix-sept ans, dans un épanouissement ininterrompu d'intelligence et de beauté.

A ce moment, elle supplia son oncle de lui permettre d'aller passer deux ou trois ans aux États-Unis, pour revoir sa famille. M. Burklay hésita : il avait de la peine à se séparer de Nell, dont la présence donnait tant de charme à son logis, et qui lui rappelait le seul amour de sa vie. Mais, d'autre part, il était resté, au fond, trop Américain pour ne pas souhaiter voir se développer en « son enfant » l'esprit d'initiative et la personnalité encore endormie que l'éducation française tend trop généralement à comprimer. Il consentit donc, bien qu'avec chagrin, et Nell partit pour Boston sous la conduite de l'institutrice qui ne l'avait jamais quittée.

On vient de voir, par le récit fait à son oncle, comment elle avait passé ces trois années, quelles idées et quelles impressions elle rapportait de là-bas et avec quelles résolutions arrêtées dans son jeune cerveau elle se lançait dans la vie.

III

Nell franchit rapidement les trois étages qui menaient à l'appartement des Verneuil.

Depuis quelques années, le baron, cousin de ceux d'Amérique, et sa femme, s'étaient définitivement fixés à Paris, au milieu de leurs relations de famille et de leurs vieilles amitiés. La retraite d'inspecteur des finances de M. de Verneuil et quelques rentes leur assuraient une vie sinon luxueuse, au moins d'une simplicité confortable que l'ingéniosité et les talents de maîtresse de maison de la baronne parvenaient à parer d'élégance. D'une haute honorabilité, très estimés et très aimés, ils évoluaient dans un cercle choisi où leur nom compensait l'étroitesse de leur fortune.

Au moment où, répondant au coup de sonnette de Nell, une vieille femme de chambre allait ouvrir, une portière, se soulevant à l'extrémité du vestibule, livrait passage à une jeune fille qui, les mains chargées de fleurs, s'approchait d'une jardinière. Nell glissa rapidement vers elle, et, la saisissant par les épaules, l'embrassa avec une effusion mêlée d'un rire joyeux...

— Ah ! Nell ! s'écria la jeune fille en se retournant. Il n'y a que toi pour de pareilles surprises !... J'aurais reconnu ton rire perlé entre mille !

Et elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Nellie, ma petite Nellie, que je suis heureuse de te revoir ! disait Nell à son tour, les yeux brillants de larmes d'émotion.

— Viens, ne restons pas ici ! Viens voir tante Solange, qui va être si heureuse !... Elle est dans sa chambre, car elle n'est pas très bien...

Et les deux cousines, l'une guidant l'autre, entrèrent dans la chambre de Mme de Verneuil. Là, les surprises recommencèrent.

Mme de Verneuil ouvrit affectueusement ses bras, et Nell dut expliquer son retour inopiné ; puis on se contempla réciproquement afin de constater les changements survenus en ces trois années de séparation.

D'un commun accord, la plus changée était Nellie. Quant à Nell, à dix-sept ans, elle était déjà la même qu'à vingt ; c'était peut-être son expression seule qui s'était modifiée, et encore !

Mais Nellie, qui n'avait que dix-sept ans au moment du départ de sa cousine, était à peine une jeune fille, avec des robes étriquées et ses cheveux nattés, serrés selon l'ordonnance du couvent.

En ces trois années, elle s'était certainement développée. Elle ressemblait beaucoup à Nell, mais comme une pâle rose d'hiver ressemble à une belle rose de juin.

Comme elle, elle était grande, mais plus frêle, avec moins de souplesse et d'aisance dans les mouvements. Elle avait les mêmes cheveux châtain ondes, des yeux bruns semblables, comme couleur, à ceux de sa cousine, mais d'une expression languissante et rêveuse qui ne rappelait en rien les yeux lumineux de Nell. La plus grande différence entre elles était le teint, plus blanc, plus délicat chez Nellie. En un mot, elle semblait le pastel de sa cousine, mais un pastel adouci, fondu et pâli par le temps.

Tante Solange, dans son fauteuil, les regardait toutes deux avec ravissement. C'était une femme de cinquante ans, qui en paraissait da-

vantage, à cause de la délicatesse de sa fragile santé. Telle qu'elle était encore, bien que ravagée par des migraines fréquentes et des bronchites successives, on disait en la voyant: « Que cette femme a dû être belle ! » Elle était petite et frêle, avec un visage aux traits infiniment purs. Un nez grec d'une extrême finesse, surmonté de beaux yeux noirs et de sourcils hardiment dessinés, un ensemble encore assez beau pour faire oublier la maigreur des joues creuses et l'expression trop indolente de la physionomie. Des cheveux qui avaient été noirs, mais qui maintenant semblaient poudrés de neige, encore abondants, encadraient de leur mousse légère cette attrayante figure de portrait.

Tante Solange était coquette encore, dans sa robe de chambre en veloutine prune, sa collerette de dentelle roussie, pelotonnée au coin de son feu dans ses coussins, ses jolies mains d'ivoire un peu jauni occupées à un travail de crochet.

L'entrée de M. de Verneuil ajouta une animation nouvelle à la joie du revoir. C'était un homme de soixante ans, bien conservé, fort distingué d'allures et d'intelligence. Il possédait au plus haut point l'art de se faire une vie agréable, et savait donner aux siens la plus grande somme possible de bonheur. Il atteignait à ce résultat par ses qualités de caractère, une constante égalité d'humeur et une sérénité joyeuse qu'il avait toute sa vie imperturbablement opposée aux traverses de l'existence. On aurait pu lui reprocher une trop grande souplesse causée par son excessif amour de la paix; mais cette souplesse extrême qu'il apportait dans les rapports sociaux ne l'avait jamais entraîné à rien de contraire à la droiture et à la dignité.

Au physique, c'était un homme grand et mince, dont les cheveux gris se faisaient rares si la barbe était fine et mousseuse. Il avait beaucoup aimé Mme de Verneuil et, après trente ans de mariage, il restait aux petits soins pour

sa femme délicate et souvent nerveuse. Pour Nellie, qui l'adorait, il s'était montré le plus tendre des pères ; et quant à Nell, elle l'aimait comme un oncle charmant, dont elle était fière, car il était désormais le seul homme à porter le vieux nom de Verneuil.

Afin de donner à la baronne une vie plus large et plus confortable, et surtout dans l'espoir de constituer une dot à Nellie, il avait accepté depuis quelques mois le poste d'inspecteur financier d'une compagnie de constructions navales. Cette nouvelle situation avait l'inconvénient de l'obliger à de fréquents voyages sur le littoral, mais il s'y résignait avec la grâce aimable qu'il mettait en toutes choses.

Après le déjeuner, Mme de Verneuil exprima le désir de se reposer un peu. Les jeunes filles se rendirent dans la chambre de Nellie. C'était un coquet petit nid, tout en cretonne et en mousseline.

— Tu as donc renouvelé ta chambre ? demanda Nell, en indiquant des meubles en laque vert pâle.

— Je l'ai fabriquée moi-même à ma sortie du couvent. J'ai recouvert toute seule les sièges, et j'ai laqué mon bois qui était autrefois en vulgaire pitchpin, ne t'en souviens-tu pas ? Telle que tu la vois, ma chambre, il y en a pour soixante francs, cretonne, mousseline et laquage. Quant au reste, aux fioritures, c'est l'œuvre de mes moments perdus et des doigts de fée de la chère tante Solange.

Elle installa sa cousine dans un bon petit fauteuil, en plaça un autre pour elle-même près de la fenêtre, et attira une table à ouvrage qui trouva sa place entre elles deux.

— Si cela ne t'ennuie pas, je vais reprendre mon ouvrage ; j'ai fort à faire en cette saison.

— Que fais-tu donc là ?

— Tu vois, je me retourne une robe. Pour la jupe, ç'a été tout seul, mais le corsage m'a donné plus de mal. Les revers n'allaient plus ;

je ne savais que faire. Enfin, je vais les recouvrir de guipure.

— Donne-moi cela, je vais t'aider.

— Oh ! Nell ! est-ce que tu sais coudre ?

Et Nellie, riant, regardait sa cousine d'un air incrédule.

Nell répondit à son rire par un regard d'étonnement.

— Mais pourquoi ris-tu ? bien sûr que je sais coudre ! A Boston, j'ai plus d'une fois aidé mes cousines ; et j'ai appris aussi un peu à voir travailler les ouvrières dont nous nous occupions.

— Vous vous occupiez des ouvrières ? pourquoi faire ?

— Pour leur procurer du travail, d'abord, et puis pour les aider à constituer et à faire marcher des sociétés de prévoyance, de distraction, de moralisation. On apprend beaucoup à se mêler à la vie !

Tout de même, Nellie regardait avec inquiétude son corsage gris argent et sa guipure que les mains de Nell tournaient et retournaient. Au bout d'un instant, elle se rassura.

Elle vit même sans terreur Nell se saisir des ciseaux, trancher résolument dans la dentelle et abattre d'un coup net les revers défectueux.

Interrogée par sa cousine, Nell raconta dans tous ses détails sa vie à Boston durant ces trois années. Nellie écoutait avec un étonnement qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

A son tour, elle eut à raconter son existence depuis sa sortie du couvent.

A sa grande surprise, au moment d'en entamer le récit, elle s'aperçut qu'elle n'avait rien à dire : sa vie avait coulé si douce, si calme, si unie ; les jours s'étaient succédé si pareils les uns aux autres que, dedans, il n'y avait rien.

— Comme les peuples heureux, je n'ai pas d'histoire ! conclut-elle en faisant cette constatation avec un sourire.

Mais, en comparaison des trois ans si remplis de travail et d'idées dont sa cousine venait de

lui tracer le tableau, sa vie, à elle, de jeune fille choyée, lui était apparue tout à coup pâle, vide, insignifiante, peu intéressante, en somme.

— Voyons, Nellie, il se passe toujours quelque chose dans la vie en apparence la plus terre à terre. Il peut se passer quelque chose en soi-même. La vie, la véritable vie est en nous, puisque c'est elle qui inspire, dirige et motive nos actes. La vraie question n'est pas : *Qu'as-tu fait?* dans ces trois années : tu ne pouvais rien faire, n'en ayant ni la liberté ni le moyen ; mais qu'as-tu pensé, qu'as-tu *senti*, à quoi t'es-tu préparée?

Nellie, à ce discours, ouvrait des yeux effarés.

— Je ne comprends pas bien ce que tu veux dire, Nell? Je crois que je n'ai jamais pensé à plus loin qu'au mois suivant, ni à d'autres personnes qu'à celles qui avaient des relations directes avec nous. Après ma sortie du couvent, j'ai suivi jusqu'à l'année dernière un cours d'aquarelle et j'ai pris des leçons d'accompagnement. Dans tes lettres, tu me tourmentais beaucoup pour que je pousse mon anglais, mais je n'en ai rien fait et l'ai complètement laissé de côté après avoir obtenu mon brevet élémentaire. Ma tante m'a approuvée de cesser mes leçons, car c'était une dépense inutile puisque je ne suis appelée ni à voyager ni à fréquenter le monde étranger. La première année, j'ai suivi des cours de littérature, et cela m'intéressait beaucoup ; mais ensuite tante était trop souffrante pour m'y accompagner et elle ne voulait pas me laisser sortir avec une femme de chambre. J'ai donc un peu continué seule. Je lis le plus que je peux. Mais, vois-tu, le temps passe si vite, et il y a tant à faire quand on n'a pas beaucoup d'argent à dépenser et qu'il faut pourtant tenir un certain rang ! On en vient à réaliser des prodiges ! Sans vouloir me citer comme un modèle, je t'assure qu'il me faut bien de l'industrie pour arriver à nouer les deux bouts avec les mille francs par an que mon oncle me donne pour mes dépenses personnelles. Car

il n'y a pas que la toilette, il y a la part des pauvres qu'il ne faut pas oublier, les imprévus, un petit cadeau par-ci par-là à une amie, et, enfin, la petite pâture intellectuelle dont on ne saurait se passer non plus. Aussi, je chiffonne mes chapeaux et je retourne mes robes ! s'écriait-elle en finissant et en riant, tandis qu'elle faisait sauter en l'air, d'un geste mutin, la manche qu'elle achevait de garnir d'un flot de dentelle au poignet. Ah ! je suis bien née pour être une femme d'intérieur ! Mon oncle a raison ! conclut-elle gaiement.

« Et une jolie et charmante femme elle serait ! » pensait sa cousine.

En la contemplant dans sa grâce d'attitude et sa langueur de gestes et de regards, Nell se rappela le mot de son oncle Burklay sur celles qui n'auront jamais de foyer. Serait-il donc possible que cette charmante petite cousine n'eût jamais un *home* à elle ? Serait-il donc possible que le bonheur, — sans doute modeste, — auquel elle rêvait, elle ne l'atteignît jamais ?

Mais elle repoussa vite cette pensée. C'est presque tenter la Providence de ne voir que le mauvais côté des choses ! Son oncle Georges avait absolument tort ; il en conviendrait un jour, tout honteux. Nellie, sans dot, se marierait pour sa grâce, pour son charme, pour toutes ces douces vertus qui s'épanouiraient en elle et feraient un foyer heureux de plus ; et Nell, malgré sa fortune, serait aimée pour elle-même, par un homme riche ou pauvre, beau ou laid, n'importe, qui chercherait comme elle, dans la vie, un idéal à poursuivre et à atteindre.

— Comment as-tu trouvé tante Solange ?

Et Nellie, le front subitement assombri, interrompit la rêverie de Nell en lui adressant cette question d'une voix assourdie.

— Très changée. A-t-elle été malade dernièrement ?

— Elle n'a jamais été bien solide ; mais, depuis deux hivers, elle a des bronchites terribles qui la retiennent des mois entiers à la mai-

son. Elle vient d'en avoir une, bien que nous ne soyons pas en hiver, et cela m'inquiète.

— Avez-vous consulté pour elle? Et qu'a-t-on dit?

Nellie haussa les épaules avec découragement.

— Rien de bien précis, des traitements par l'air, pas faciles à appliquer, — des déplacements qui entraîneraient une série de complications. — Tante n'a pas voulu.

Elle n'en dit pas plus, mais Nell comprit que la question d'argent avait dû être la vraie difficulté. Elle en eut de la peine. En remettant sa jaquette et son chapeau pour partir, elle pensait avec un peu de mélancolie aux contrastes que présente parfois la vie. Elle ressentait une tendre admiration pour sa cousine Nellie qui apportait tant d'art et de travail à administrer son pauvre petit budget de mille francs, au point d'en tirer encore la part des pauvres et de la pâture intellectuelle. Aussi se promit-elle bien de mettre, elle, toute son ingéniosité à allonger ce petit budget sans en avoir l'air. Mais elle était trop fine et avait trop de délicatesse pour laisser rien deviner de ses impressions.

Nellie, demeurée seule, rangea le petit désordre de sa chambre. Elle réintégra à son portemanteau la robe gris argent terminée grâce à l'aide de Nell. Puis elle s'assit sur une chaise basse devant son chiffonnier et se mit à en vider les tiroirs, à plier et à ranger avec soin, dans des sachets, les mouchoirs, éventails, gants, voilettes et rubans qu'ils contenaient.

Tout en faisant aller ses petits doigts agiles, elle pensait à la visite qu'elle venait de recevoir, aux récits de sa cousine. Et, de plus en plus, s'ancrait en elle cette pensée : « Je suis une femme d'intérieur. » Elle avait le sentiment très net qu'elle n'était préparée que pour la vie du foyer. Un moment, une pensée très vague — une crainte plutôt — l'effleura : « Si elle ne devait jamais avoir de foyer à elle? » Mais ce doute ne dura pas... Une vision se précisait

d'un *home* plus heureux que brillant dont elle serait la reine et l'inspiratrice. Elle y voyait clairement autour d'elle des petites têtes blondes et brunes qui se pressaient et se poussaient en jouant pour se serrer de plus près dans ses bras et dans les plis de sa robe. Il est vrai d'ajouter que Nellie ne voyait pas du tout celui qui partagerait avec elle le gouvernement de son empire. Dans la vie retirée qu'elle avait menée depuis sa sortie du couvent, elle n'avait rencontré aucun homme qui eût jeté les yeux sur elle ou mérité son attention. Elle avait su vaguement que des amis cherchaient à la marier ; mais jusqu'à présent leurs efforts n'avaient pas abouti. Toutefois, comme elle n'avait que vingt ans, la perspective de coiffer sainte Catherine, tout en la faisant frissonner, ne lui apparaissait encore que lointaine et invraisemblable. Le Prince Charmant ne pourrait manquer de venir un jour, et, en souriant à cette espérance, Nellie de Verneuil se mit à songer au charme que le retour de sa cousine allait désormais répandre sur sa vie.

IV

Aucune saison n'a plus de poésie que l'automne. Cette année-là, il était particulièrement beau et Nell en jouissait chaque jour davantage. Elle se sentait le cœur léger comme cet air frais et piquant d'octobre qu'elle respirait les lèvres entr'ouvertes. Le soleil radieux souriait à ses vingt ans, et il lui semblait que les hautes et banales maisons tenaient pour elle des surprises en réserve, derrière leurs portes et leurs persiennes closes.

Les premières journées dans une ville nou-

velle ! C'est, dans l'histoire de la vie, tantôt une simple parenthèse qui s'ouvre, tantôt un chapitre qui commence. Selon les âges, les circonstances et les cas, il y a là un moment d'angoisse ou de délicieuse attente : l'inconnu, aperçu à travers le doute, le désir ou l'espérance !

Nell regardait Paris avec des yeux nouveaux, maintenant qu'elle y était définitivement établie. Elle jouissait de mille détails devant lesquels les habitués passent indifférents. A côté de M. Burklay, qui ne laissait à nul autre la joie d'être le guide de sa nièce, elle connut le charme des matins légèrement embrumés du Bois, lorsque la mélancolie des arbres dépouillés lutte, tour à tour vaincue ou triomphante, contre l'éclat d'un soleil pâli par l'approche de l'hiver. Mieux qu'une autre encore, elle goûta la joie semée de tous côtés par les fleurs épanouies. Dans les cités américaines, Nell les avait bien vues, aristocratiques et hautaines, derrière les vitrines des fleuristes à la mode ; mais elle avait oublié les fleurs de France, mêlées gaiement à la vie populaire.

Quoi encore?... Elle connut les après-midi de solitaire contemplation dans des salles désertes de musées, les promenades à travers de vieux quartiers lointains, les flâneries sans but et les explorations dans les boutiques d'antiquaires.

Mais M. Burklay voulait surtout que Nell vécût de la vie européenne et française, et, les premières semaines passées, il eut un entretien sérieux avec M. et Mme de Verneuil au sujet de leur nièce. Il y avait, dans l'éducation morale et le jugement de Nell, hon des lacunes, mais des points insuffisamment développés et qui demandaient, avec la main légère d'une femme, un tact quasi maternel. M. Burklay, ami depuis vingt ans du baron et de la baronne, avait en eux une confiance absolue. Il leur exposa le trouble mêlé de fierté que lui causait cette enfant, en présence de laquelle il était un peu désorienté.

— Prenez-la à votre école, conclut-il, il lui

faut connaître l'esprit du pays et du milieu dans lequel elle est appelée à vivre. Je suis un vieux garçon et m'entends peu à diriger une jeune fille.

Et c'est ainsi que, tout naturellement, la vie de Nell se trouva intimement mêlée à celle de sa cousine. La santé chancelante de la baronne contribua encore à ce rapprochement.

Le cercle intime des Verneuil était assez restreint, mais des plus distingués. Les grosses fortunes y étaient rares ; on y professait qu'*honneur passe richesse*. Peu de jeunesse ; quelques vieilles dames ayant encore dans les cheveux un peu de la poudre de leurs grand'mères ; et quelques vieux gentilshommes qui avaient conservé les grandes allures d'autrefois. Lorsque, chaque dimanche, ils se réunissaient autour de Mme de Verneuil, dans son petit salon Louis XVI aux teintes et aux étoffes passées, sous le regard des portraits de famille, c'était une réunion d'une étrange physionomie.

Nell résuma un jour ses impressions en disant à sa cousine que l'on « pourrait se croire au Théâtre-Français ».

Pour son goût, et bien qu'elle fût sensible au charme spécial de ce milieu d'un raffinement extrême, l'atmosphère fleurait un peu trop la poudre à la Maréchale et l'essence de bergamote. La brise du dehors ne pénétrait pas assez dans ce salon clos où elle étouffait un peu et où ces délicieuses vieilles gens lui donnaient l'illusion de spectres d'un autre âge.

Mais, curieuse elle-même de pénétrer ce monde nouveau, elle tint à assister aux réunions de travail pour les pauvres que Mme de Verneuil avait organisées chez elle entre les jeunes amies de Nellie. La baronne et sa nièce avaient l'habitude de la charité, c'est-à-dire que les œuvres charitables avaient toujours une part dans leur budget. Elles étaient inscrites pour une somme plus ou moins élevée sur les registres des œuvres de la paroisse ; de plus, tante Solange tricotait chaque année un certain

nombre de paires de bas, et Nellie confectionnait un costume de communiantes aux approches du mois de mai. C'était plus que ne font beaucoup d'autres.

Nell suivait ces réunions avec assiduité. Tout en tirant l'aiguille plus activement peut-être que les autres, elle ne perdait rien de ce qui se disait autour d'elle. On causait beaucoup, et la conversation ne manquait pas d'intérêt pour elle qui cherchait si consciencieusement le bien à faire et la voie à suivre. Dans son entretien avec M. Burklay, Nell avait bien exprimé ce qui était une idée fixe chez elle ; mais elle restait hésitante sur les moyens. *Que faire, et comment faire ?*

Pour tâter le terrain, elle s'amusait parfois à provoquer l'étonnement, confinant à la stupéfaction, des élégantes ouvrières, en leur racontant les systèmes divers employés aux Etats-Unis par les jeunes filles pour se procurer des fonds en faveur d'une œuvre charitable. Les *charity-days*, par exemple, où les jeunes New-Yorkaises empruntent pour un jour tous les tramways de la ville. Les Compagnies, indemnisées de leurs frais, livrent dès le matin les trains aux jeunes filles, qui jouent le rôle de contrôleur. *No change* est leur devise : « On ne rend pas la monnaie ! »

Et les jeunes Parisiennes de rire !

Nell, l'Américaine, était très frappée de la forme administrative que prend tout de suite en France la charité, même la charité privée... Mais lorsqu'elle se disait qu'il y avait peut-être là quelque chose à faire, bien vite sa raison lui soufflait qu'elle était encore bien jeune et bien peu expérimentée pour prendre parti en de si graves questions. Et puis, la France n'était pas l'Amérique...

Et comme elle était d'esprit large et très tolérant, elle gardait ses idées jusqu'à nouvel ordre, écoutait sans broncher celles des autres et tirait l'aiguille avec un redoublement d'activité.

Elle étonnait bien un peu ; mais il y avait en

elle, dans l'attitude et dans l'accent, une sincérité qui lui gagnait les cœurs.

Son oncle Verneuil l'admirait sans réserve.

— Nell vaut son pesant d'or, répétait-il ; j'en ai la preuve tous les jours !

Il avait, en effet, sujet d'apprécier sa nièce. Ses nouvelles fonctions l'avaient obligé à un travail considérable. Il avait eu à compiler des liasses de documents pour établir des rapports détaillés sur les différentes branches des services de la Compagnie dont il était inspecteur. Nell, le voyant surchargé, s'était offerte à lui venir en aide. Il n'avait pas accepté d'abord, dans la crainte de lui imposer autant de fatigue que d'ennui, et, pour tout dire, il doutait un peu de ses capacités pour une besogne aussi ardue. Mais elle avait tant insisté qu'il avait fini par accueillir sa collaboration. Durant quelques jours, la vue de cette jeune tête penchée gravement sur des dossiers poudreux lui fut une douceur à l'âme. Nell triait les pièces, alignait les chiffres, mettait des notes en ordre, parfois même écrivait à la machine ou sténographiait un rapport avec le sérieux et la conscience d'un vieil employé.

Mais tout cela ne suffisait pas à M. Burklay. Il voyait approcher avec une certaine crainte le moment de conduire sa nièce dans le monde. Il savait que Nell, belle et riche, serait fort entourée, et il pressentait qu'elle ne lui resterait pas longtemps. Il craignait que, dans sa recherche de la valeur intrinsèque, de ce qu'elle appelait la *personnalité*, la jeune fille fît trop bon marché d'autres considérations d'une importance tout aussi grande dans le mariage, et il souhaitait vivement prolonger de quelques mois ce temps d'initiation de la jeune fille à la vie mondaine.

Les événements le servirent à merveille et aussi la délicate tendresse de cœur de sa chère Nell.

La santé de la baronne, loin de s'améliorer, déclinait de jour en jour. La réclusion à la-

quelle la mauvaise saison la condamnait avait un effet désastreux sur son organisme affaibli. Elle n'avait plus même la force de se promener dans sa maison : le goût des fleurs, des arrangements coquets de son intérieur ou de sa personne l'abandonnaient. Elle vint peu à peu à trouver fatigante la conversation de ses amis et cessa de recevoir tous les jours, comme elle l'avait fait jusqu'alors.

Elle quitta peu sa chambre, devint triste, hantée d'idées noires, se tourmentant par avance et tourmentant les siens, à la pensée de ce qui arriverait si elle n'était plus là. Elle, dont l'humeur avait toujours été inaltérablement douce, le caractère d'une égalité parfaite, devint nerveuse, irritable. La maison s'assombrit à mesure qu'elle s'assombrissait elle-même ; la vie de famille perdit de son charme lorsque la pauvre tante ne lui en donna plus du sien.

M. de Verneuil, inquiet et pressé par ses nièces, se décida à demander l'avis de plusieurs sommités médicales.

Le jour de la consultation, Nell et Nellie, anxieuses, attendaient dans le salon que leur oncle prît congé des médecins réunis dans son bureau.

Dès qu'il revint vers elles :

— Je suis, malgré tout, rassuré, leur dit-il avec empressement, car je craignais que votre tante eût la poitrine atteinte, et alors le mal eût été sans remède. Elle a seulement une vive irritation des bronches. Ce qu'il y a de grave dans son état, c'est un commencement de neurasthénie que la vie renfermée à laquelle elle est astreinte ne peut qu'aggraver. Ces messieurs prescrivent immédiatement un traitement hydrothérapique ; mais ils sont d'accord pour penser que si de bons résultats ne se manifestent pas rapidement, le seul espoir d'enrayer le mal serait de faire voyager votre tante pour la conduire dans un pays tiède et sous un ciel plus clément...

Il se tut, soucieux, et un silence profond régna pendant un instant.

— A la grâce de Dieu, reprit-il, nous allons commencer le traitement ; et si, dans quelques semaines, votre tante ne va pas sensiblement mieux, nous prendrons les dispositions nécessaires pour qu'elle et toi, Nellie, vous alliez quelque part à l'étranger finir l'hiver.

— Pauvre oncle, dit affectueusement Nellie en l'embrassant : il est dit que vous ne serez jamais tranquille ; toujours avec des soucis et des sacrifices à faire !...

— Trop heureux encore de pouvoir les faire, mon enfant ! Là où la santé de ta tante est en cause, le reste compte peu !...

Nell ne dit rien ; mais, en remontant près de Mme de Verneuil, elle eut un moment d'hésitation, comme si elle eût voulu confier quelque chose à sa cousine ; mais elle se contint, et toutes deux entrèrent chez la malade.

M. de Verneuil les y rejoignit et mit franchement sa femme au courant de l'opinion des médecins. Il avait pour principe qu'en toutes choses il vaut mieux dire la vérité. Puis il savait que la baronne était préoccupée de son état et que cette anxiété causait chez elle un malaise moral qui se répercutait dans ses troubles physiques.

Mme de Verneuil consentit de bonne grâce à essayer le traitement hydrothérapique, mais elle ne voulut pas entendre parler de voyage.

On discutait encore autour de sa chaise longue lorsque la vieille femme de chambre entra, apportant à la baronne une superbe gerbe de lilas et de roses, accompagnée d'une lettre de M. Burklay. L'oncle Georges avait souvent de ces attentions, dont Mme de Verneuil se montrait fort touchée.

Pendant que les jeunes filles disposaient dans des potiches et dans des coupes les longues tiges fleuries, la baronne lisait sa lettre et, avec un regard de profonde surprise, la passait à M. de Verneuil.

— Nell, sais-tu ce que ton oncle m'écrit? demanda-t-elle en reprenant le papier que son mari lui tendait sans rien dire :

— Non, tante, répondit la voix sincère de la jeune fille.

Mme de Verneuil lut alors :

« Laissez-moi faire appel à notre vieille amitié et à votre affection pour notre nièce commune, en vous demandant un service :

« Vous avez donné à ma chère Nell la douceur d'une tendresse maternelle que depuis bien des années elle ne connaissait plus. Elle est aujourd'hui sur le point d'entrer dans le monde où elle doit vivre et où, je l'espère, elle tiendra une place digne d'elle. Mais je pense qu'avant de l'y lancer son éducation, très forte par certains côtés, aurait besoin d'être complétée au point de vue artistique et européen.

« Puis-je donc me hasarder à demander à M. de Verneuil et à vous un sacrifice? Ce serait de consentir à quitter pour quelques mois (quatre ou cinq) votre mari et votre intérieur... C'est beaucoup demander, je le sais. Je voudrais, chère Madame et amie, vous voir accepter de conduire ces deux jeunes filles à Rome (ici, un cri de Nellie interrompit la lecture); que vous vous y installiez avec elles, non dans un hôtel banal, mais chez vous, dans un appartement ou dans une villa, avec tout le confort et tout l'agrément possibles. Je voudrais enfin que, dans la mesure compatible avec votre état de santé, vous les conduisiez dans le monde, dans le grand monde italien et étranger. Cela vous serait facile, car vous auriez aisément les meilleures recommandations pour les ambassades.

« Devant l'énormité de ce que je sollicite de vous, je devrais hésiter, et cependant je vous connais si bien que je ne doute pas de votre consentement ni de celui de M. de Verneuil. De plus, on dit qu'un voyage en Italie est un rayon de soleil dont la vie demeure illuminée pour toujours. Eh bien, je suis vieux déjà, et

les joies, en ce monde, me sont certainement comptées ; laissez-moi donc celle de mettre moi-même ce rayon de soleil dans la vie de votre gentille Nellie, qui aura ainsi une raison de ne pas oublier le vieil oncle Georges quand il n'y sera plus. C'est pourquoi je sens que vous serez bonne comme je vous ai toujours connue, et que vous rendrez aux deux cousines, je dirai presque aux deux sœurs, un service dont je vous aurai, jusqu'au dernier jour, la plus profonde reconnaissance. »

— Comme mon oncle est bon ! Comme ton oncle est bon ! s'écrièrent ensemble Nell et sa cousine, en se jetant follement sur Mme de Verneuil qu'elles étouffaient à demi.

— Quand partons-nous?... demanda Nellie d'une voix ardente.

— Comme tu y vas ! répondit en riant M. de Verneuil. Tu ne mets pas en doute le consentement de ta tante ! Mais nous n'avons pas même eu le temps de discuter la question...

— Oh ! oncle Jules, vous ne voulez pas dire que vous allez perdre une minute à discuter ? Ce serait du temps gaspillé ! Vous n'auriez jamais le cœur de faire à votre petite Nellie un chagrin pareil ? Quoi ! la possibilité d'aller à Rome, de connaître l'Italie, et voir s'évanouir un pareil rêve !...

Et Nellie, pleurant presque de joie, joignait les mains en regardant tour à tour son oncle et sa tante.

— Voyez, tante Solange ne dit rien ; elle est plus raisonnable ? s'écria-t-elle, renaissant à l'espoir.

— Cela serait un gros sacrifice pour vous, mon oncle, dit alors Nell de sa voix douce et persuasive, mais nous en serons si heureuses, et tante s'en trouvera si bien !

M. de Verneuil sourit.

— Non, mes enfants, rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de refuser l'offre si affectueuse et si délicate de M. Burklay. Vous pouvez donc déjà arranger avec votre tante tous les petits

détails de votre voyage, car elle aussi, sans le dire, est certainement décidée...

Après une nouvelle explosion de joie de la part de Nellie, on s'assit en se mettant à parler pratiquement du projet.

Mme de Verneuil eut une excellente idée. Il est toujours désagréable de débarquer dans une ville inconnue sans savoir d'avance où l'on va. Ce serait bien ennuyeux et même fatigant de descendre dans un hôtel, puis d'avoir à chercher une installation et de s'y organiser. Le curé de leur paroisse lui avait justement parlé, quelque temps auparavant, d'un ami qu'il avait à Rome, un Italien, qui était quelque chose au Vatican et rendait les plus grands services aux étrangers à lui recommandés. Le mieux serait de lui faire écrire dès maintenant par M. le curé, en le priant de louer un appartement ou une villa où Mme de Verneuil et ses nièces pourraient se rendre directement, sans préoccupation d'aucune sorte.

Le conseil réuni autour de tante Solange trouva l'idée parfaite.

— Habille-toi, Nellie, et, après avoir porté nos remerciements à l'oncle Georges, tu iras sans retard voir notre excellent curé. Tu lui expliqueras ce dont il s'agit.

— Du soleil avant tout, ajouta Nell, et un jardin ou une terrasse ! Spécifie bien cela !

— Mais il faudrait fixer un chiffre, dit M. de Verneuil, et c'est assez difficile.

— Oh ! ce n'est pas bien cher, mon oncle, répondit encore Nell ; pour une somme peu élevée, on trouve quelque chose de très honorable.

— Mais comment es-tu si bien renseignée sur l'Italie ? demanda sa cousine en riant.

— Sans aucune sorcellerie de ma part, sois-en bien sûre ! Une de mes amies de Boston a passé quatre ans à l'ambassade de Rome ; elle en revenait : j'ai profité de cette circonstance pour m'informer d'une foule de choses. On ne sait jamais si ce qui vous semble inutile au mo-

ment où on l'apprend ne vous servira pas un jour...

Maintenant que tout était résolu, chacun retourna à ses occupations. Nellie se retira pour aller chez l'oncle Burklay, puis au presbytère. Mme de Verneuil, secouée et déjà ragaillardie par cette perspective d'un changement inattendu, sonna Catherine; Nell se leva et prit congé à son tour, mais au moment où elle sortait de chez sa tante, l'oncle Jules, qui l'avait suivie, la prit dans ses bras et lui mit un tendre baiser sur le front, parmi ses bouclettes toujours indisciplinées.

— Tu es aussi bonne qu'intelligente et jolie!... lui dit-il tout bas avec émotion.

Nell ne répondit rien et s'enfuit en courant. Toute joyeuse, elle rentra chez elle : sa petite combinaison avait réussi.

Avant que les médecins eussent décrété un changement d'air et de milieu pour sa tante, la jeune fille avait pensé que l'hiver humide et froid de Paris ne lui conviendrait pas; mais elle devinait aussi que Mme de Verneuil se refuserait à un déplacement coûteux. Et elle avait eu alors l'idée de demander un *sacrifice* à sa tante, et l'oncle Burklay, comprenant son désir, s'était prêté à la réalisation de sa délicate pensée.

Le même soir, seule avec son oncle, Nell lui fit en riant le récit de la petite scène, et lui peignit avec une émotion heureuse la joie expansive de sa cousine.

— Mais, oncle Georges, pourquoi avoir écrit? Pourquoi n'être pas venu vous-même? Quant à moi, du reste, cela m'a mise plus à l'aise : j'ai pu affirmer en toute vérité que je ne connaissais pas le contenu de votre lettre...

— Mon enfant, répondit M. Burklay, la plume est plus sûre que la parole. Il y avait une certaine délicatesse à mettre dans cette offre; je tenais à ce que M. et Mme de Verneuil fussent bien pénétrés que je leur demandais

réellement un *service* et que j'entendais demeurer leur *obligé*.

Le voyage décidé, tout le monde fut d'accord pour en activer les préparatifs.

Ainsi que M. Burklay l'avait indiqué à Nell, il y avait à la question un côté pratique, mais dont il fallait sauver les apparences ; on s'en tira habilement en faisant de Nell, avec une parfaite simplicité, la trésorière de l'expédition, et chacun resta ainsi, avec convenance et dignité, à sa place et dans son rôle.

La veille du départ, Nell et Nellie, en voyant enfin leurs malles fermées et sanglées, s'épanchèrent en une méditation joyeuse...

— Vois-tu, disait Nellie, il me semble que nous courons à la poursuite du bonheur ! J'ai comme le pressentiment qu'il est quelque part là-bas, sur la route, et qu'il attend l'une de nous ! Laquelle le saisira ?... Laquelle fera captif l'oiseau bleu, qui tantôt se pose sur les aubépines du chemin, tantôt se balance dans le jardin des palais ?...

— Folle ! répondait Nell en l'embrassant ; toutes deux nous le charmerons et le ramènerons, dans une cage fleurie, sous le ciel parisien !...

V

Par une claire matinée de janvier, un homme de haute taille et d'aspect patriarcal, grâce à une longue barbe grise tombant sur sa poitrine, arpentait les rues sombres et étroites de l'ancienne Rome. Il faisait froid, mais le Romain (car c'était sûrement un indigène de la ville éternelle) semblait indifférent à la bise glacée qui faisait closes toutes les fenêtres et solitaires

les rues les plus animées d'ordinaire. Seuls les pauvres diables l'affrontaient par nécessité, et les gamins aussi, qui n'en continuaient pas moins à jouer à la pelote aux coins des *vicoli* et autour des fontaines.

De temps à autre pourtant, l'Italien serrait machinalement autour de lui un pardessus d'un gris verdâtre. C'est un homme de soixante ans environ, dont la tête expressive eût pu servir de modèle à un peintre ; mais l'artiste, physionomiste comme ils le sont tous, eût hésité sans doute en se demandant ce qu'il valait mieux faire de la tête de ce vieillard : un *Saint Joseph*, auquel sa longue barbe faisait involontairement penser, ou l'un de ces personnages mystérieux flottant entre Ruggieri et Machiavel, politiciens mâtinés de marchands de Venise, qui abondent dans l'histoire des petits États italiens ; types hybrides dont l'unité et l'harmonie sont parfois tout à coup rompues par un regard, un geste, un mot qui font hésiter au seuil de la confiance en révélant des dessous insoupçonnés et des abîmes insondables.

Signor Angelo Angelotti s'arrêta devant un vieux palais délabré de la via di Tor di Nona. Il entra d'abord sous une large porte cochère, une voûte énorme où un carrosse de l'ancien temps aurait pu évoluer à l'aise. Il n'y avait point apparence à présent qu'il s'y passât rien de pareil. Une vieille femme, pauvre et ridée, étendait sur des cordes du linge rapiécé, aux teintes indécises, et des enfants malpropres se roulaient par terre en jouant et en se battant. Une forte odeur de friture à l'huile s'échappait d'une porte ouverte sur un antre noir et enfumé, sorte de loge de concierge, où la vieille allait prendre un nouveau fardeau de guenilles mouillées à mesure qu'elle achevait de fixer sur les cordes tendues celles qu'elle avait sur les bras.

Signor Angelo l'attendit un moment, et quand elle apparut, ratatinée, courbée en deux et ne semblant plus vivre que par deux yeux

de charbon allumés dans son maigre visage, il s'approcha d'elle :

— Eh bien, Teresina, comment cela va-t-il ici ? La saison est-elle bonne ?

— Hélas, don Angelo, que la Vierge et les saints nous assistent ! Il semble que tout va de mal en pis ! Le Seigneur sait ce que nous allons devenir !

Et elle entama une litanie de lamentations où la dureté des temps, la ladrerie des étrangers qui ne payaient plus comme autrefois et achetaient eux-mêmes leur raisin et leurs figues, défilaient, alternant avec ses rhumatismes et la mauvaise conduite de ses petits-enfants qui ne l'écoutaient plus.

Angelotti l'interrompit brusquement sans se gêner.

— Dites-moi, Teresina, le palais est-il loué ?

— Oui, par la grâce de la sainte Vierge ! Le premier étage (elle disait *piano nobile*) est loué à des Anglais, des hérétiques, Seigneur ! Le prince a consenti, malgré que je lui aie dit que cela ne lui porterait pas bonheur...

— Allons, allons, Teresina, calmez-vous ! Il faut bien que les hérétiques se logent comme les autres ! Nous devons les attirer à nous par notre bon accueil... c'est peut-être pour le salut de leur âme... En tout cas, c'est un devoir de charité... Et puis, leur argent est bon... A propos, ne vous faites pas payer en monnaie étrangère, Teresina, à moins que ce ne soit de l'or... et pas de papier non plus, hein ?

Il continua :

— Et combien le *piano nobile* est-il loué ?

— Deux mille lire pour la saison, Signor !... Deux mille petites lire seulement, pour quatre mois ! Ces hérétiques sont des démons ! Parce qu'il n'y a pas de soleil et de cheminées ! disent-ils. Mais n'ont-ils pas les beaux plafonds que don Urbino, le père du prince, avait fait réparer, et les braseros de bronze qui ont chauffé depuis des siècles les Montecorvello !... Que veulent-ils de plus ?

— Et le reste du palais ?

— Vide, signor Angelo, vide ! Et justement, cette année, Son Eminence et le prince s'étaient réduits pour louer davantage. Son Eminence avait abandonné un des grands salons depuis qu'elle est paralysée, ou à peu près. Le prince avait pris pour lui quatre petites chambres sur la cour, et il comptait louer le reste ! Ah ! bien oui ! L'année est mauvaise, signor Angelo, l'année est mauvaise ! Nous ne sommes plus au bon temps de notre Saint-Père, pape et roi !... Hélas ! hélas !... J'ai loué les chambres du bas et du *mezzanino* à des familles d'ouvriers. Tant pis ! On ne le saura pas dans le beau monde du prince, et cela mettra toujours un peu d'argent dans sa poche...

— Mais ces gens-là ne vous paieront pas.

— Oh ! j'y veille moi-même ! Chaque semaine, je monte le jour de paie, et, de gré ou de force, je tire l'argent !

— Le prince est-il chez lui en ce moment ? demanda le signor Angelotti, qui en savait assez.

— Où voulez-vous qu'il soit à cette heure, le pauvre ? Il était au bal cette nuit, vous le trouverez couché. Je lui ai monté son café tout à l'heure, ajouta la vieille en soupirant et en reprenant sa besogne.

Angelo Angelotti tourna à gauche, sous la voûte, et enfila lentement le large escalier de pierre d'aspect monumental. La rampe en fer forgé était couverte d'une si épaisse couche de poussière que sa teinte grisâtre et uniforme se confondait avec les murailles. Elle était si sale aussi que rien ne ressortait plus du travail délicat de ciselure où s'entrelaçaient les lis pointus qui décelaient l'origine florentine des Montecorvello, et les feuillages de châtaigniers qu'un pape de leur famille maternelle avait laissés dans leurs armes.

Tout en gravissant cet escalier interminable, coupé de larges paliers, signor Angelo hochait la tête d'un air méditatif en songeant au passé,

à ce don Urbino dont Teresina avait parlé, et au palais lui-même tel qu'il l'avait connu jadis.

Les Montecorvello déclinaient depuis longtemps...; ils avaient commencé à descendre avec l'abolition du pouvoir temporel. Mais, il y a vingt ans seulement, ils possédaient encore de belles et bonnes terres du côté des Castelli. Oui, et Angelotti le savait mieux que personne, lui qui était né sur leurs domaines dont son père était intendant, et où, de père en fils, les Angelotti se succédaient, administrant, vendangeant, récoltant et touchant les fermages au nom du prince.

Angelo, lui, n'avait pas le goût de l'agriculture. Quand son père était mort, alors qu'il entra dans sa vingtième année, il avait laissé son frère aîné, Vincenzo, continuer la tradition familiale et succéder à ses aïeux comme intendant des Montecorvello. Il avait, lui, le goût de l'instruction et des affaires. Un curé du voisinage, auquel il avait inspiré de l'intérêt, l'avait pris quelque temps chez lui pour le former, et, l'ayant mis en possession d'une instruction suffisante, avec une élégante écriture et l'habitude d'une arithmétique exacte, il l'avait donné comme scribe à un secrétaire de cardinal. Et Angelo avait fait ainsi son modeste chemin.

En gravissant l'escalier, Angelotti ne pensait point à lui-même. L'odeur âcre de friture à l'huile qui le suivait et qui, seule, semblait régner à cette heure dans le palais désert et délabré, lui rappelait le temps de son enfance et de sa première jeunesse, lorsque, deux fois par an, il accompagnait son père venant apporter au prince Urbino les redevances de ses terres en argent et en nature. Une file de chariots s'alignaient alors dans la rue; puis ils pénétraient l'un après l'autre, sous la voûte, où un peuple de serviteurs s'empressaient à les décharger.

On rangeait dans les celliers les vins légers et pétillants, les jarres d'huile, les sacs de blé, les

fruits séchés, les quartiers de porc fumés. Puis les paysans dinaient en bas, sous la voûte, — un festin que le seigneur leur offrait ; — et les Angelotti, père et fils, étaient conviés par la princesse... à prendre place à la table du majordome et de la femme de charge.

Angelotti, qui en était là de ses évocations de souvenirs, eut un rire muet et énigmatique au fond de sa barbe grise. Il était parvenu au second et dernier étage, presque sous les combles (le *piano nobile* était si élevé qu'avec le *mezzanino* il occupait presque le palais).

L'Italien eut un regard circulaire et un nouveau hochement de tête en constatant le vide, la saleté, la misère partout écrite de cette solitude glacée ; puis il tourna dans un long corridor éclairé par des fenêtres en tabatière et, sans frapper, il poussa la porte.

Il entra dans une petite antichambre, dont on semblait avoir voulu faire une pièce de débarras, à la suite d'un déménagement. Au milieu du panneau le plus large se dressait un dais monumental en velours rouge avec crépines d'or. Deux bahuts anciens et quelques armures remplissaient le reste de la pièce, pêle-mêle avec de vieux fauteuils en velours d'Utrecht.

Signor Angelo, sans hésiter, frappa à une porte et entra. C'était la chambre à coucher du prince Cesare Montecorvello.

— Qui est là ? demanda une voix de mauvaise humeur. Tiens, Angelotti, c'est vous ? Que se passe-t-il donc pour que vous veniez me voir ?

C'était le prince qui interrogeait en bâillant et se détirant sous ses minces couvertures.

— Mais, oui, mon prince, c'est moi ! répondit presque humblement Angelotti. J'avais un moment de loisir et j'ai pensé à l'employer à faire une petite visite à Votre Excellence... Elle est encore fâchée, je le vois bien, de ce que l'autre jour je l'ai priée de passer à ma banque pour l'entretenir de ses petites affaires ? Patience, patience... tout à l'heure elle remerciera le pauvre Angelotti, et elle sera convaincue

qu'elle n'a pas de serviteur plus fidèle et plus dévoué.

— Par le ciel, Angelotti, ricana le prince Cesare, vous me feriez croire, par votre exemple, que la vertu et le dévouement ont leur récompense même sur cette terre !

— Je ne pense pas à cela, répondit modestement la tête barbue ; n'est-il pas écrit : « Amasse dans le ciel un trésor que la rouille et les vers ne peuvent atteindre ? »

— Ah ! Angelotti, restons sérieux ! Vous n'avez point placé votre dévouement à fonds perdu, même en ce monde ! J'ignore quel intérêt vous en donnera saint Pierre ou celui des saints chargé de la comptabilité là-haut, mais je sais qu'ici-bas il vous a enrichi.

— Chut ! Excellence ! Ne dites pas de pareilles folies, ni si haut, surtout ! Ce sont là des bruits qui, en se répandant, feraient tort à un pauvre père de famille...

Et Angelotti faisait de la main un geste suppliant au prince qui riait en le regardant.

Le prince Cesare Montecorvello était jeune, trente ans peut-être, et beau, bien qu'en ce moment il ne se présentât pas avec tous ses avantages, malgré la chemise de nuit au jabot gaufré qui détonnait par son élégance de mauvais goût avec la nudité et la misère de la chambre. Il était brun, le teint pâle et mat, les traits réguliers, avec une belle moustache noire aux pointes conquérantes. Les yeux noirs, d'habitude caressants et rieurs, devenaient parfois mélancoliques et rêveurs, ennuyés aussi et inquiets, angoissés même par la situation sans issue dans laquelle le prince se débattait depuis plusieurs années.

Les Montecorvello étaient une des plus vieilles, sinon des plus riches familles du « monde noir », comme on appelle à Rome cette partie de l'aristocratie qui tient au Saint-Siège par toutes ses fibres, et qui ne s'est point ralliée au régime nouveau. Don Urbino, le père du prince actuel, avait protesté hautement de

son attachement inébranlable à la cause de la Papauté au moment où Rome avait été proclamée capitale de l'Italie ; mais, en même temps, il n'avait pu résister au désir, à la tentation plutôt, d'augmenter sa fortune, celle de ses descendants, en profitant lui aussi des circonstances. On commençait, à cette époque, à spéculer sur les terrains. Quelques-uns de leurs amis avaient réalisé des bénéfices fantastiques, grâce à des expropriations ou à la vente de vieilles maisons à des compagnies de construction.

Don Urbino qui, à Rome même, ne possédait que son palais, vendit une partie de ses terres dans la campagne pour acheter des immeubles dans la capitale, avec l'intention de les revendre ou de les louer.

Il y avait aventuré, sinon entièrement perdu, la plus grande partie de sa fortune. Après sa mort, son fils Cesare se chargea du reste. Il continua les spéculations de son père, compliquées d'opérations de Bourse. Il y perdit le reste des terres, les immeubles achetés par son père, et demeura avec son palais de Tor di Nona pour toute ressource.

Le fils de l'ancien intendant de sa famille, Angelotti, ne fut pour rien dans sa ruine. Signor Angelo ne faisait jamais cadeau d'un sou aux Montecorvello, mais il était resté attaché de cœur à la famille, et il s'était toujours efforcé d'en arrêter la ruine.

— Eh bien, voyons ce que vous avez dans votre sac ! Vous n'êtes pas venu perdre une heure chez moi pour rien ! s'écria le prince en allumant une cigarette.

Il n'en offrit pas à Angelotti qui, du reste, comme nombre d'Italiens de son temps, ne fumait pas, ne buvait que de l'eau et ne mangeait jamais de viande : un œuf de temps en temps, la *minestra* tous les soirs, la salade et les *pâtes* le matin, et à soixante ans passés il était frais et solide, insensible aux ardeurs de l'été romain comme au souffle glacé de la tramontane.

Angelotti prit un fauteuil en velours jaune

comme ceux de l'antichambre, et il commença, allant tout de suite au but.

— Votre Excellence se rappelle que, il y a quinze jours, lorsque nous avons fait notre dernier petit règlement de comptes, nous avons eu ensemble une conversation très sérieuse? En terminant, vous êtes tombé d'accord avec moi qu'il n'y avait qu'un mariage riche qui pût vous tirer d'embarras?

— Oui, je m'en souviens, murmura don Cesare.

— Le difficile, c'était l'héritière, car il faut à Votre Excellence une *héritière*. Le prince Montecorvello ne peut se contenter de deux ou trois centaines de mille lire... Il faut une héritière qui, du coup, redore votre blason... Eh bien, continua-t-il en voyant que le prince ne répondait rien, une circonstance que je suis tenté de qualifier de miraculeuse vient de se présenter, une chance où il est impossible de ne pas reconnaître une intervention providentielle... Lors des derniers pèlerinages français, j'avais eu le bonheur de rendre service à un digne prêtre de Paris. Depuis, le saint homme m'avait plusieurs fois recommandé des amis qui ne connaissaient pas l'Italie et ne savaient pas notre langue. Je leur rendis service à tous, consciencieusement, bien que les envoyés du bon curé fussent jusqu'à présent du fretin ne laissant que peu de profit. Mais voilà que, il y a quelques semaines, je reçois une lettre de l'excellent abbé, me priant de bien accueillir et de guider dans Rome une de ses paroissiennes, la baronne de Verneuil, qui venait pour sa santé passer l'hiver ici avec sa nièce, Nellie, et une autre jeune fille, sa nièce également, qui est pour quelque temps avec elle. L'abbé ajoutait que la nièce est fort riche. On me priait en même temps de louer pour ces dames un bel appartement ou bien un *villino*... On donnait jusqu'à mille lire par mois.

— Hein! s'écria le prince, c'était le cas ou jamais de louer mon étage!

— Pas moyen, Excellence ! J'y avais bien pensé d'abord, mais il était bien stipulé qu'on voulait du *soleil et un jardin*.

— Ah !... Et où les avez-vous mises, vos Françaises ?

— Elles sont depuis quinze jours dans le palais Piombino, c'est-à-dire dans la vieille villa Ludovisi, que j'ai louée pour elles à cause du jardin. Il y a la tante, la baronne, une aimable dame assez vieille, avec une faible santé, et deux jeunes filles très jolies qui portent le même nom : Nellie de Verneuil ; enfin, une femme de chambre à l'air hargneux et peu attirant.

— Et laquelle de ces deux jeunes filles a la fortune dont on vous a parlé ? demanda le prince assez indifféremment.

— Excellence, dit Angelotti d'un air de mystère, c'est ce que je n'ai pu arriver à déterminer encore, les deux cousines s'appelant Nellie. Je me suis informé à Paris, et je n'en suis pas plus avancé : Mlle de Verneuil possède plusieurs millions, c'est tout ce que j'ai pu savoir.

— Mais, dit le prince en riant, il doit exister entre elles des différences qui permettent de préciser ! L'une est sans doute blonde, l'autre brune ?... L'une petite, l'autre grande, que sais-je ? Ou l'une aura un œil de verre et l'autre une dent de moins ?...

— Rien de la sorte : toutes deux sont jolies et grandes ; toutes deux châtain clair avec des yeux bruns ; chacune paraît le portrait de l'autre... Mais cela ne m'inquiète pas : en quelques jours de fréquentation, on saura aisément à quoi s'en tenir. Allons, mon prince, courage ! encore un petit effort et vous serez sauvé !...

— Angelotti, répondit Cesare en jetant loin de lui sa cigarette, en conscience, ne voyez-vous vraiment aucun autre moyen de me tirer d'affaire ? Quand je pense à Bianca...

— Voyons, Excellence, il s'agit d'être raisonnable ! Il n'y a pas d'autre ressource ! Je ne

puis, pour ma part, que vous répéter aujourd'hui ce que je vous ai dit il y a quinze jours : il m'est impossible de vous faire crédit six mois de plus ! Dans le cas d'un mariage, et d'un mariage avantageux, je continuerai naturellement à vous avancer autant d'argent qu'il vous en faudra pour faire convenablement les choses ; mais, dans le cas contraire, Votre Excellence en sera réduite à ses seuls revenus... diminués des intérêts de ce qu'elle me doit...

Don Cesare se mordait fébrilement la moustache...

— Je ne comprends pas, prince, vos hésitations et vos scrupules.

— J'aime Bianca, vous le savez bien, et je me considère comme engagé envers elle par un accord tacite.

— Allons, dit Angelotti, votre cousine donna Bianca est une femme trop supérieure, trop dévouée elle-même à la grandeur de la famille pour ne pas trouver sage la conduite que je me permets de vous conseiller... D'ailleurs, comme vous l'avouez vous-même, il n'y a entre vous deux qu'un *accord tacite*, né d'une de ces inclinations de jeunesse, d'enfance plutôt, rompu déjà par le mariage de la princesse Corglione...

— Comment osez-vous me parler à moi de ce mariage, Angelotti, quand vous savez mieux que personne pourquoi il a eu lieu et ce qu'il a été !

Angelo, gêné par ces paroles, se leva et fit en silence quelques pas dans la chambre. C'était une vaste pièce nue et misérable, comme on vient de le voir, avec un ameublement qui paraissait assez vermoulu. Les fauteuils boîtaient. Au-dessus du lit, se balançait une sorte de baldaquin jaune en velours pareil à celui des fauteuils, mais tout déchiré et laissant voir le jour à travers l'étoffe.

Angelotti revint vers le lit :

— Allons, prince, soyez raisonnable ! regardez toute cette misère qui vous entoure, vous, un Montecorvello ! Et dites-vous bien que ce

dénuement-là est presque du luxe en comparaison des années à venir, si vous ne suivez pas mon conseil !...

— Bon ! bon ! dit enfin le prince avec lassitude. Je ferai ce que vous voulez, Angelotti, c'est décidé. Comme vous le dites, Bianca est trop dévouée à la famille pour... Mais causons pratiquement à présent. Comment faudrait-il manœuvrer?... Et, du reste, comment avez-vous pensé à tout cela si tard ? Il y a, dites-vous, quinze jours déjà que la petite héritière est à Rome, et vous avez laissé perdre tout ce temps ?

— Patience ! plus tôt eût été inutile : la tante était malade et ces dames n'étaient pas installées ; ces Françaises sont longues à s'organiser !... elles ont besoin d'un tas de choses ! A présent tout va bien... Vous pourrez les voir demain à Saint-Pierre, à la cérémonie ; et elles vous verront dans votre bel uniforme de gardienoble... Vous frapperez ainsi leur imagination et vous savez quelle est l'importance de la première impression !... Elles se trouveront dans la tribune des étrangers de distinction, en face de celle des dames de la noblesse romaine ; votre service vous placera précisément à leurs pieds... Elles seront au premier rang, je les y conduirai moi-même... Et maintenant, prince, je vous quitte : c'était ce que je voulais vous dire... je vais tâcher de savoir quelles sont leurs relations, car elles ont fait des visites cette semaine et présenté des lettres de recommandation ; j'en aviserai Votre Excellence et il vous sera facile, d'ici à trois jours, d'avoir fait la connaissance de la baronne de Verneuil... Le reste dépendra de vous, mon prince...

Il salua très bas don Cesare et se retira. A peine sorti, Angela Angelotti allongea de nouveau la tête dans l'entre-bâillement de la porte.

— Si Votre Excellence a besoin d'argent pour cette campagne, murmura-t-il à contre-cœur, j'en tiens à sa disposition au même taux et aux mêmes conditions que précédemment...

Je suis un serviteur dévoué... je n'abuse pas des circonstances !

Et il disparut.

Il se rendait à la villa Ludovisi. Il n'avait pas vu les dames de Verneuil depuis trois jours, mais il avait eu indirectement de leurs nouvelles, grâce à cet espionnage inconscient, à cette franc-maçonnerie inavouée qui unit tous les Italiens contre les étrangers venus dans leur pays.

Angelotti avait appris ainsi que la baronne et ses nièces avaient fait en ces derniers jours de nombreuses visites et présenté des lettres de recommandation de haute provenance. Il en avait ressenti une vive déception, car, d'après la lettre du curé de Paris, il avait compté être l'unique cicerone, le seul conseiller de ces dames, et il ne s'était pas attendu à les voir échapper si aisément à sa direction.

Il leur portait ce matin-là des cartes d'entrée à Saint-Pierre, pour la cérémonie du lendemain : une messe pontificale à l'occasion de la réception d'un pèlerinage espagnol ; et en sortant du palais Montecorvello il reprit sa course par les rues, où la tramontane soufflait toujours.

Angelotti n'avait rien de l'indolence italienne, ni même méridionale. Il était, au contraire, d'une activité extraordinaire et d'une complaisance à toute épreuve. On le trouvait mêlé à toutes sortes d'affaires dans lesquelles en apparence il n'avait aucun intérêt et dont il semblait s'occuper uniquement pour rendre service.

A le voir si absorbé par les affaires d'autrui, si activement employé à servir son prochain, on se serait demandé quand il trouvait le temps de travailler pour lui-même... Et cependant, à rendre ainsi perpétuellement service, il avait acquis une petite fortune de cinq cent mille lire ; puis fondé une maison de banque ecclésiastique, maison d'apparence honnête et sûre, dont la spécialité était de traiter les affaires du clergé hispano-américain.

Il s'en acquittait, du reste, fort bien et ren-

daît de réels services. Les évêques du Mexique, du Venezuela et autres pays similaires, qui n'ont pas de relations diplomatiques avec le Saint-Siège, auraient difficilement trouvé un meilleur représentant, un homme d'affaires plus utile.

Angelotti pilotait, logeait les pèlerinages, chargeait l'argent, escomptait les traites, obtenait des audiences. Il avait ses entrées partout, au Vatican comme ailleurs. Il avait aussi un titre dans la cour pontificale : aux grands jours, il revêtait un costume de camérier, dont la fraise Henri II encadrait sa tête d'une façon imposante.

C'est qu'à force d'intelligence, de travail et d'application ; à force aussi de rendre des services, Angelotti s'était élevé de scribe de secrétaire de cardinal au rang de secrétaire. S'il n'était pas monté plus haut, c'était simplement parce qu'il n'était pas entré dans les ordres.

Il était resté pendant vingt ans au service de son premier patron, et lorsque l'Éminence avait rendu son âme à Dieu, elle lui avait légué, avec sa bénédiction, de grands éloges dans son testament.

Là où d'autres, moroses et jamais contents, eussent vu l'ingratitude et se fussent plaints amèrement, Angelotti, au contraire, témoigna de la reconnaissance. Il obtint de la famille la permission de faire copier sur un parchemin le paragraphe du testament de son vénérable maître et il le fit encadrer. Il venait justement de fonder sa banque, très modeste à ses débuts. Il plaça le précieux document en bonne lumière, dans son bureau, en le surmontant d'un grand portrait du cardinal, signé de sa main.

Et ce fut dès lors comme si une rosée de bénédiction fût tombée chaque jour sur Angelotti et les siens. Il semblait que, du haut des demeures célestes, le bon cardinal protégeât les efforts de celui qui, si longtemps et dans l'ombre, l'avait aidé dans ses travaux.

Peu à peu Angelotti devint une puissance, au

loin surtout. Sa renommée d'activité, de bonté, de complaisance, s'étendit jusque dans les pays les plus lointains. Il ne se passait pas de jour où il ne reçût des lettres dans lesquelles on le chargeait des commissions les plus extraordinaires. Des curés de villages enfouis dans les gorges de la Sierra Madre lui demandaient pour leurs ouailles quelques brins de la paille éparsée dans les cachots de Notre Saint-Père le Pape. De pieuses gens des Philippines ou de la Nouvelle-Zélande lui envoyaient des médailles pour qu'il les fit toucher aux chaînes qui chargeaient, croyaient-ils, les membres du vicaire de Jésus-Christ. Angelotti souriait et envoyait dans la Sierra Madre, à la Nouvelle-Zélande et aux Philippines des images pieuses et de petites brochures instructives provenant d'une librairie qui lui appartenait.

D'autre part, nul ne venait à Rome et n'avait affaire à lui qui ne s'en retournât charmé. C'était un si brave homme ! On finissait bien, pour peu que le séjour se prolongeât, par trouver que les transactions dans lesquelles intervenait Angelotti coûtaient cher. Mais c'était une âme honnête et simple qui se laissait aisément tromper... Il y avait bien aussi de pauvres diables d'artistes qui faisaient la grimace quand on prononçait son nom. Mais on sait que ces gens-là sont des paniers percés, sans aucun ordre, et Angelotti, lui, était très ordonné...

Quand il découvrait quelque jeune peintre ayant de l'avenir et du talent déjà acquis, il lui avançait de l'argent et ne demandait en échange que quatre ou cinq tableaux par an ! Invariablement des *Sainte Famille*, des *Madone*, des *Sainte Catherine* ou des *Sainte Cécile*, dont il cherchait charitablement ensuite le meilleur placement.

Les dames de Verneuil avaient apprécié la rondeur d'Angelotti. Il parlait bien le français et il avait pris la peine d'organiser à l'avance toute leur installation. La baronne en avait été attendrie.

Ce matin-là, Angelotti se montra vers une heure à l'entrée du palais Piombino. Il traversa le vestibule blanc, somptueux et moderne, et passa dans la petite villa, l'ancienne, l'authentique villa Ludovisi, où habitait la baronne.

Cette villa se prolongeait sur le parc en une *loggia* close, une véranda vitrée, remplie de verdure, sorte de serre où les palmiers étalaient leurs feuilles en éventail et les dattiers nains leurs branches souples comme des plumes. Il ne se dirigea pas vers la porte d'entrée, mais vers une porte-fenêtre qui donnait par côté sur le vestibule.

Il entra et, sans hésiter, descendit un escalier tournant, à demi dissimulé derrière une draperie.

En bas, un bruit de voix le guidait. En face de lui, s'ouvrait la porte de l'office où les domestiques déjeunaient en ce moment. Catherine tournait le dos à la porte et ne vit point signor Angelo qui, tout à coup, y dressa sa haute taille et fit de la main un geste d'appel au maître d'hôtel assis à l'autre bout. Celui-ci se leva sans mot dire, en faisant signe au cuisinier de ne pas bouger, et il suivit le signor Angelotti dans une partie du sous-sol. Au même moment, le *facchino* qui, l'après-midi, faisait fonction de valet de pied, revenait de la cuisine, les mains chargées d'un plat fumant.

— Eh bien, Francesco, demanda familièrement Angelotti, cela marche-t-il ici ? Ces dames se plaisent-elles ?

— Leurs Excellences sont enchantées, signor Angelo. Mme la baronne a été en bonne santé tous ces jours-ci ; les jeunes baronnes sont sorties avec elle jusqu'au soir.

— Et où sont-elles allées ?

— Aux deux ambassades de France, à l'École d'archéologie française, à la villa Médicis... Elles vont aujourd'hui à l'ambassade des Etats-Unis, chez quelques personnes de la colonie étrangère... Elles ont déjà reçu des invitations et Mme la baronne a décidé qu'elle rece-

vrait tous les jours de cinq à sept heures.

— Et qui les a invitées ?

— Son Excellence le directeur de la villa Médicis, qui est venu lui-même hier et qui a écrit ce matin à Mme la baronne en l'invitant aux réceptions du dimanche soir à la villa. Les demoiselles sont très contentes ; elles ont décidé d'y aller dès demain.. C'était la conversation du déjeuner.

— Ah ! ah ! dit Angelotti d'un ton satisfait. Et, dis-moi, Francesco, ces dames ont-elles l'intention d'aller beaucoup dans le monde ?

— Je crois que oui, signor Angelo ; je l'ai entendu dire plusieurs fois.

— Et, pour le reste, tout va bien ? Vous devez être content de vos gages, ça, je le sais ; mais la maison est-elle bonne ?

Le maître d'hôtel sourit d'un air contraint et dubitatif.

— Elle est bonne et pas bonne. Silvano, le cuisinier, s'en tirera toujours... mais nous autres, c'est différent. Ces dames ont amené une femme ; c'est un véritable Argus. On l'a toujours après soi qui vous épie... Je voulais mettre ici Costanza, ma femme, pour le service des demoiselles, mais il n'y a pas à y penser.

Angelotti n'écoutait plus : les déceptions de Costanza et de son époux l'intéressaient peu.

— Allons, je monte près de ces dames. Veille bien, Francesco ; prends note par écrit des personnes qui viendront dans la maison, et fais-moi signe s'il se passait quelque chose d'extraordinaire. A propos, ajouta-t-il en revenant sur ses pas, parle-t-on de moi, quelquefois ?

— Oh ! signor Angelo, comme d'une providence, comme d'un ami précieux !...

Et Angelotti, satisfait, remonta par le petit escalier.

Un instant plus tard, il se présentait correctement par la grande porte de la villa, et Francesco, déjà en habit, l'introduisait gravement, avec respect, près de la baronne.

Celle-ci, à demi étendue sur un lit de repos

assez semblable à celui de Mme Récamier dans le portrait de Gérard, avait ajouté au sien des coussins qui le rendaient plus confortable. Le salon où elle se tenait était vaste et peu meublé : tables et consoles Empire, au dessus de marbre rose ou de malachite ; sièges Empire également, quelques glaces de Venise et des candélabres dorés, modernes, piqués de petites poires électriques.

Ce salon donnait directement sur la véranda, dont il n'était séparé que par une marche, avec une baie drapée et deux larges fenêtres sur le jardin.

C'est là que Mme de Verneuil était assise, laissant errer ses yeux fatigués sur la verdure des arbres et de la pelouse.

— Ah ! cher monsieur Angelotti, c'est vous, enfin ! Nous nous demandions ces jours-ci ce qui nous privait de votre visite ?

— Merci de ce regret, madame la baronne... (Angelo Angelotti était toujours un peu resté l'intendant des gens titrés). J'ai été très pris par la recherche de cartes d'entrée pour la cérémonie de Saint-Pierre, et je suis heureux de vous en apporter trois, que voici. Vous serez assises, ce qui est un rare privilège. J'ai pu vous obtenir ces places dans la tribune des étrangers de distinction. Vous connaissez sans doute le costume de rigueur ? Toilette noire, avec la mantille... Il faudra vous lever matin et être à six heures à la porte de la sacristie de Sainte-Marthe. Vous n'aurez qu'à le dire au cocher. On ouvre les portes de la basilique de huit heures à neuf heures. Je vous y attendrai et je vous installerai en bonnes places !

— Combien vous êtes bon et obligeant ! exclama Mme de Verneuil.

La conversation continua. D'elle-même, la baronne raconta à Angelotti tout ce que celui-ci savait déjà au sujet des relations qu'elles avaient ébauchées durant cette dernière semaine.

Angelotti la loua fort de chercher à faire con-

naître à ses nièces le grand monde romain, car enfin les musées, les galeries, les monuments sont à la portée de tout le monde, et, à tout prendre, n'offrent qu'un intérêt de surface... Tandis que le vrai monde romain, celui qui vit renfermé dans ses palais, derrière les murs élevés de ses villas et qui ne va au Corso qu'en carrosse de gala et en livrée poudrée, présente tout l'attrait rare et mystérieux d'un autre âge qui s'est conservé vivant...

Angelotti connaissait des familles de ce monde noir bien intéressantes, des figures d'hommes et de femmes qui avaient la beauté et l'intérêt de personnages d'il y a trois cents ans...

Lui, Angelotti, ne pouvait guère se permettre de présenter Mme la baronne dans ce milieu rigoureusement fermé : il était trop mince personnage pour cela ! Mais, si ces dames le désiraient, il pourrait le faire indirectement grâce à la toute-puissante recommandation de Son Eminence le cardinal prince Montecorvello, qui l'honorait de sa confiance et de son amitié...

Le cardinal, infirme et âgé, avait dû, l'année précédente, cesser ses réceptions où tout Rome accourait... la Rome du Pape, s'entend ! Il ne sortait plus de son palais, dont il n'habitait qu'une partie, le reste étant occupé par son neveu, le jeune prince Cesare...

— Un des plus beaux et des plus fiers gentilshommes romains, ajouta-t-il en terminant.

Puis il prit congé.

Quand elles entrèrent dans le salon un moment après son départ, Nell et Nellie eurent le regret d'avoir manqué sa visite. La baronne leur montra les cartes pour la cérémonie du lendemain, en répétant les recommandations d'Angelotti sur la toilette officielle et l'heure à laquelle il fallait être rendu à Saint-Pierre.

Depuis leur arrivée à Rome, les deux cousines marchaient dans une extase ininterrompue. Les contrastes de leurs natures, développés par une éducation différente, se traduisaient dans les impressions produites en chacune d'elles par la

réalisation d'un même rêve. Nell jouissait profondément et ardemment de ce qui frappait son esprit. Ayant vu déjà beaucoup, elle était par là défendue de subir trop fortement le charme, l'attrait spécial de la nouveauté.

A ses yeux, qui gardaient le souvenir vivace des Allirondaghs, des fleuves tumultueux, des lacs pareils à des mers, et des forêts d'Amérique, les lignes pures de la Campagne romaine parlaient un langage tout différent. Les profils bleuâtres des monts Albains, les aqueducs traversant la plaine, cette plaine elle-même faiblement ondulante, exerçaient sur elle une fascination d'autant plus puissante qu'elle était surtout le résultat de la comparaison. Élevée dans la terre du présent et de l'avenir, Nell ne s'était encore jamais trouvée en contact avec le passé. Elle ne l'avait connu que vaguement, par ses livres, comme une chose purement spéculative ; et voilà qu'il se dressait devant elle dans toute sa majesté de grande ombre, et que, sans transition, elle en touchait les cendres...

Accoutumée ainsi à juger par elle-même, elle ressentait à Rome des jouissances et des impressions d'art tout à fait personnelles. C'est ainsi que, dans ses promenades quotidiennes avec sa cousine, elle avait fait des découvertes que le Baedeker ne mentionnait pas ! Des coins exquis de vieilles rues, des fontaines curieusement sculptées, des Madones cachées dans des niches délicieuses...

Fuyant la cohue élégante et banale des jours et des lieux à la mode, elle avait découvert le charme intime des villas lointaines et comme oubliées sur le Celio, à l'ombre du Colisée.

A la tombée du jour, elle aimait la splendeur des aqueducs, les mausolées de la voie Appienne, le voisinage des catacombes, tout ce qui rappelait les grandeurs de la Rome antique ; et dans le silence de ces lieux dont l'imagination des hommes est remplie depuis des siècles, il semblait aux deux cousines qu'elles entendaient mieux battre leurs cœurs. Le plus sou-

vent elles étaient seules, car tante Solange choisissait un coin bien abrité, en laissant ses nièces jouir librement de leur promenade. Point de touristes à cette heure-là. En dehors des deux jeunes filles, la villa Mattei, par exemple, dont elles affectionnaient les allées poétiques, ne comptait guère qu'un habitué, un homme distingué et de belle allure qu'elles avaient rencontré déjà sous les charmes de Saint-Philippe de Néri. Plusieurs fois leurs regards s'étaient croisés ; puis le promeneur s'était éloigné discrètement, laissant les deux cousines à leurs émotions d'artistes.

Nellie jouissait aussi de Rome, mais ses jouissances étaient plus imaginatives et moins réelles. Ayant beaucoup rêvé de voir l'Italie, sans jamais croire à la réalisation de ce rêve, elle avait beaucoup lu et s'était représenté par avance tout ce qu'elle y ressentirait. Il lui fallait à présent retrouver ses impressions. Cela lui était facile puisqu'elles étaient déjà cataloguées. Avant même d'assister à la cérémonie de Saint-Pierre, elle savait et eût pu décrire ce qu'elle éprouverait en entendant le *Credo* retentir autour du tombeau des apôtres, au son des trompettes d'argent sonnantes sous les voûtes...

Très classique, son admiration ne risquait pas de s'égarer : elle allait droit aux toiles célèbres, aux statues fameuses, aux monuments, aux ruines, et il n'était presque ni sarcophage que Nellie n'admirât de prime-saut. L'admiration absorbait toutes ses facultés et ne lui laissait rien pour jouir de la simple et sublime beauté qui résulte de l'harmonie entre la nature et l'art. L'atmosphère mystique de Rome ne l'avait pas pénétrée. Et ses yeux bruns consultaient trop assidûment son guide, et ses oreilles se prêtaient trop complaisamment aux discours des ciceroni pour que son âme perçût et comprît l'éternité de joie renfermée dans la Beauté.

VI

De bonne heure, le lendemain, la tante et les nièces se trouvèrent parmi les premières personnes arrivées aux portes qu'Angelotti leur avait indiquées. Elles attendirent, debout sur les degrés, pressées par la foule qui s'écrasait derrière elles. Enfin les grilles s'ouvrirent, et elles furent en une minute portées par le courant à l'intérieur de la basilique.

Une demi-clarté y régnait ; le jour encore faible tombait d'en haut, et venait en mourant se briser sur les dalles de marbre. Dans cette lueur indécise, l'immensité de Saint-Pierre révélait des profondeurs et s'emplissait de murmures mystérieux, pareils aux voix de l'Océan. A cette heure du matin, la grande nef semblait s'animer du souffle qui s'échappait de toutes ces poitrines et qui bientôt devenait le souffle même du monument, le souffle éternel des siècles et de l'humanité.

Angelotti attendait Mme et Mlles de Verneuil tout près de la porte, à l'intérieur de la basilique. Elles ne l'eussent pas reconnu tout d'abord, sous son costume à crevés, son chapeau à plume et sa collerette. Il faisait vraiment belle figure et portait ce costume un peu théâtral avec une aisance qui le transformait.

Il conduisit rapidement ses clientes près de la Confession, sous la grande coupole, où resplendissait le tombeau des apôtres. Tout autour on avait élevé des tribunes, et des cordelières dessinaient entre elles des espaces vides réservés aux invités de choix.

Angelotti installa Mme de Verneuil et ses

nièces au premier rang. Elles étaient assises. Il s'assura qu'elles ne manquaient de rien, qu'elles avaient bien leurs lorgnettes de théâtre, un petit sac de bonbons pour attendre sans défaillance la fin de la cérémonie. Puis il leur donna quelques explications et retourna à son poste.

Peu à peu le jour grandissait et une clarté pure inondait la basilique... Les tribunes s'emplissaient ; dans la nef, les rangs se resserraient de plus en plus. Bientôt les cinquante mille êtres humains annoncés par Angelotti seraient massés dans l'attente du vieillard auguste...

Deux heures s'étaient ainsi écoulées sans ennui pour Nell et sa cousine, occupées à suivre les apprêts de la cérémonie, à étudier les types curieux ou bizarres dont, l'une après l'autre, les tribunes voisines de la leur offraient le pittoresque spectacle.

Puis, leur attention avait été attirée tout à coup et captivée par une jeune femme qui venait de prendre place en face d'elles, dans la tribune des dames de la noblesse romaine. A sa vue, on s'était écarté pour lui livrer passage, et les douairières à l'aspect sévère et renfrogné s'étaient inclinées elles-mêmes avec une déférence empressée. Elle avait beau n'être vêtue qu'avec la plus extrême simplicité, il n'en ressortait pas moins de ces égards que la jeune femme était sûrement *quelqu'un*, au sens social et intellectuel du mot.

Nell et Nellie la contemplaient avec ravissement et admiration. Jamais, en effet, plus belle créature n'avait attiré leurs regards. Elles ne voyaient d'elle que la tête et le buste, car, en arrivant, elle s'était jetée à genoux et paraissait absorbée en une méditation profonde. Le visage aux traits purs, d'une parfaite régularité, semblait taillé dans du marbre et en avait la blancheur unie. Ses cheveux, d'un noir intense, s'allongeaient sur le front en bandeaux à l'antique, et, relevés en casque très haut sur la nuque, soulevaient la mantille qui tombait comme un voile. Elle avait les yeux baissés, et

Nell souhaitait passionnément les voir s'ouvrir. La jeune inconnue les leva enfin, mais pour les fixer sur la crypte lumineuse.

Du bas de la basilique montait un bruit cadencé, une marche rythmée, où sonnaient des cliquetis d'éperons. C'était la garde-noble qui prenait ses postes. Elle devait former la haie autour de l'autel et du trône du Souverain Pontife.

A la vue des brillants uniformes, il se fit un mouvement dans les tribunes ; presque toutes les dames présentes avaient, dans cette troupe d'élite, un parent ou un ami avec lequel elles cherchaient à échanger un salut ou un sourire.

A partir de ce moment, les tribunes parurent plus animées ; on s'y redressa, et les mantilles ondulèrent avec une grâce provocante.

L'attention de Nellie et de sa cousine avait suivi le courant, et, de la belle Romaine, s'était portée sur les gardes-nobles. Ils étaient pour la plupart de tournure élégante et de belle mine.

Mais bientôt Nell chercha de nouveau la vision de beauté qui l'avait frappée tout à l'heure. Un léger sourire entr'ouvrait à présent les lèvres de la jeune patricienne et elle semblait fixer son regard sur un point de la file des gardes. Nell suivit la direction de ce regard, et elle distingua, sous un casque d'or étincelant, une figure aristocratique aux traits réguliers, dont les yeux noirs et brillants se détachaient d'une façon saisissante sur la pâleur mate du teint. Son regard et celui de la patricienne se croisèrent ; il salua ; puis, à son tour, il promena ses yeux sur les tribunes comme s'il eût cherché à y découvrir quelque chose...

Mais une immense clameur, éclatant tout à coup, arracha les deux jeunes filles à leur curiosité frivole. Le Pape entraît dans la basilique et du fond de la vaste nef le même cri s'élevait de toutes les poitrines : « *Eviva il Papa re !* » La clameur montait comme une mer d'enthousiasme. Une houle d'émotion impétueuse et irrésistible passait, entraînant tout sur ses

grands flots. De tous les yeux coulaient des larmes et on voyait les âmes trembler sur les lèvres dans le cri infatigablement proféré, tandis que les fronts se courbaient à l'approche du Père et du Pontife.

Puis la cérémonie commença, la messe pontificale, durant laquelle la voix claire encore de Léon XIII alternait avec les chants et les appels des trompettes d'argent.

Nell, extasiée, pensa tout à coup à la dame si belle de la tribune voisine. Elle la regarda : la tête un peu renversée en arrière se détachant sur les draperies rouges, elle paraissait appartenir à un autre monde. Une émotion puissante la soulevait. Ses yeux levés vers la coupole brillaient d'un feu mystique qui la transfigurait. Elle était si belle ainsi que, pour l'admirer, beaucoup en oubliaient les pompes sublimes qui se déroulaient à quelques pas.

Le magnétisme de ces regards fixés sur elle arracha enfin la jeune femme à son extase. Elle tressaillit et, comme au sortir d'un songe, regarda autour d'elle. De nouveau ses yeux cherchèrent ceux du garde-noble ; ils ne les rencontrèrent pas ; ils étaient attachés ailleurs, et, à son tour, les siens, à elle, errèrent sur les tribunes en s'efforçant de reconnaître le point précis qui les retenait.

Les regards du garde-noble étaient fixés sur Mlle de Verneuil.

Ceux de la Romaine se croisèrent enfin avec ceux de Nell, où elle lut l'admiration et la sympathie. Nell, en effet, à ce moment-là, pensait que c'étaient bien là les yeux qui convenaient à cette figure : des yeux noirs, doux, rayonnant d'une clarté intérieure, et s'ouvrant comme des fleurs de velours dans l'ivoire du visage.

Instinctivement, Nell regarda le garde-noble ; ses yeux étaient fixés, ardents et investigateurs, sur elle-même et sur sa cousine...

Mais la cérémonie approchait de sa fin, et l'enthousiasme qui avait salué l'entrée du Souverain Pontife l'accompagnait dans sa retraite.

Du haut de la *sedia*, le Pontife bénissait les quatre points cardinaux, et sous le geste de sa main pâle et frêle, qui atteignait pourtant jusqu'aux extrémités de la terre, Nell sentait s'éveiller en elle l'âme *catholique* que ses pratiques religieuses avaient jusqu'alors laissée un peu endormie... Puis les cris s'affaiblirent, tombèrent, la foule s'écoula...

L'inconnue avait disparu.

La réunion de ce même soir à la villa Médicis était exceptionnellement nombreuse lorsque Mme et Mmes de Verneuil y firent leur apparition. Il s'y pressait une cinquantaine de personnes qui, éparpillées par petits groupes, s'entretenaient de la cérémonie du matin. Les nouvelles arrivées furent tout de suite entourées et, après les présentations, la baronne et ses nièces se trouvèrent dans une atmosphère sympathique dont elles ne tardèrent pas à jouir délicieusement. Elles y rencontrèrent d'abord de nombreux compatriotes : les membres des deux ambassades et, en général, les Français de passage à Rome. Puis, des Italiens des deux mondes noir et blanc, la villa étant un terrain neutre, traditionnellement ouvert à tout ce qui a une valeur, de naissance, de talent, de rang ou de fortune.

L'entrée de Nell et de Nellie avait fait une légère sensation : car elles étaient belles à regarder pour des jeunes gens et des artistes. Les pensionnaires de la villa, assez sauvages de leur nature, et ne pouvant guère éviter de se rendre à l'invitation de leur directeur, avaient l'habitude de s'aligner le long des murs du salon. Ils s'y tenaient assez maussadement à l'écart et, de loin, la ligne de leurs habits figurait assez bien une sorte de serpent noir qui ondulait suivant les impressions qu'ils avaient à se communiquer.

Nell était étonnée. Elle ne s'expliquait pas pourquoi ces jeunes gens restaient si obstinément collés à la muraille. Elle ne se doutait pas qu'à sa vue et à celle de sa cousine le ser-

pent noir avait ondulé, et que les prix de Rome s'étaient confié l'un à l'autre qu'ils n'avaient pas perdu leur soirée.

Un autre personnage que ces jeunes artistes pensait la même chose au même moment. C'était un homme âgé, presque un vieillard, disgracié de la nature, mais dont la plume avait rendu le nom célèbre et dont l'esprit était tel qu'il lui tenait lieu de jeunesse et de beauté. M. Glaczkowicz était assis dans un coin du salon, causant avec un jeune archéologue ; il se tut bientôt et resta quelque temps à écouter les voix claires et argentines des jeunes filles, et à se réjouir les yeux de leur printemps. Puis, se levant, il se fit présenter à Mme de Verneuil et à ses nièces, entre lesquelles il s'installa avec aisance. Loin de chercher à dissimuler son âge, il en avait la coquetterie, et plutôt que de s'enlever des années il s'en fût ajouté quelques-unes. Il ne se cachait point d'aimer par-dessus tout la jeunesse, et revendiquait comme un privilège conféré par les ans le droit de jouer avec elle le rôle de confident et de conseiller. Comme Nellie et Nell lui plurent tout de suite, il les traita tout de suite aussi en petites amies connues depuis longtemps.

Bien qu'auteur d'ouvrages de politique et d'histoire appréciés de l'Europe entière, il n'imaginait pas cependant que son nom pût être connu des deux jeunes filles. Ce nom, en effet, ne disait rien à Nellie ; elle ne l'avait jamais vu ni entendu prononcer. Pour Nell, ce fut autre chose : son oncle de Boston, le professeur à l'université, possédait dans sa bibliothèque les ouvrages de Julius Glaczkowicz, et l'esprit curieux de Nell les avait parcourus. Pourtant, ce fut un peu timidement qu'elle se hasarda à lui en parler. Moins par vanité flattée — la sienne était bien blasée, sous ce rapport ! — que par sympathie instinctive, il adressa deux ou trois questions à la jeune fille, et fut charmé de voir par ses réponses qu'elle avait vraiment lu et compris

ses ouvrages. L'entretien prit alors un caractère plus intime, et l'attirant Polonais sollicita la faveur de faire à ses aimables interlocutrices, en artiste et en lettré, les honneurs de la villa, leur faisant admirer ces Gobelins merveilleux, *la Toilette d'Esther* et *le Triomphe de Mardochée*, qui couvrent les panneaux du salon ; puis d'autres chefs-d'œuvre, quand la vue d'un nouvel arrivant qui serrait la main du directeur fit tressaillir de surprise Nell et sa cousine.

C'était le garde-noble du matin.

Dépouillé de son rutilant uniforme, il était peut-être moins beau que dans Saint-Pierre ; mais c'était encore un type remarquable de patricien romain. Pourtant, à présent que Nell le voyait de plus près, il lui semblait que ses yeux ne regardaient pas volontiers en face, qu'ils se dérobaient et ne rencontraient les autres que voilés par une sorte de rêverie caressante.

Ces yeux noirs avaient eu un éclair en apercevant les deux jeunes filles, mais l'éclair s'était vite éteint dans une apparente indifférence.

Il fit lentement le tour du salon, baisant des mains de femme, saluant, échangeant des *shake-hand* !

— Quel est ce personnage ? murmura Nellie comme malgré elle.

— C'est le prince Cesare Montecorvello, répondit Glazkowiez. J'ai beaucoup connu son père don Urbino. Quant à lui, je l'ai perdu de vue, au moins comme intimité.

Le prince revenait au même moment de la salle voisine. Il se fit présenter à Mme de Verneuil, puis aux jeunes filles. Habilement et avec une grâce qui révélait en même temps sa souplesse d'esprit et son habitude du monde, il refaisait connaissance avec l'érudit Polonais en renouant la chaîne de l'amitié qui avait uni jadis celui-ci à son père.

On parla naturellement de la fête de la matinée.

— Vous êtes Françaises, Mesdemoiselles, et, par conséquent, vous n'êtes pas superstitieuses.

Si vous restez quelque temps à Rome, vous le deviendrez. Dans cette vieille terre des augures et des présages, les choses parlent d'elles-mêmes un langage mystérieux. Ainsi, de bonne heure, en sortant de chez moi, j'ai surpris un vol d'oiseaux qui m'annonçait une heureuse journée... Je vous ai aperçues ce matin et je vous retrouve ce soir...

A l'air étonné de Nellie, il comprit que c'était aller un peu vite et il corrigea :

— Pour nous autres, Romains demeurés fidèles à nos traditions et à nos souvenirs, tout ce qui vient de France, tout ce qui porte en soi un peu de la France, nous est toujours cher ! Et puis, Mademoiselle, il faut nous pardonner de mettre malgré nous dans nos paroles un peu de notre soleil !

Et, avec un tact infini, il changea le cours de la conversation.

Nellie demandait des détails sur la cérémonie : il y avait des choses qu'elle n'avait pas très bien comprises. Il les lui expliqua.

Il parlait bien, le prince ! Au moins c'était ce que disait M. Glaczkowicz qui l'écoutait, les yeux mi-clos, avec un petit sourire légèrement sceptique aux lèvres.

C'est que, en l'écoutant, il tâchait de résoudre ce problème : pourquoi le prince Montecorvello est-il à la villa ce soir ? Lui, Glaczkowicz, qui en était un fidèle habitué, ne se souvenait pas de l'y avoir jamais vu, si ce n'est dans les premiers temps du directeur actuel?... Il y était venu pour quelque chose, pensait le fin diplomate ; mais pourquoi, ou pour *qui* ? se dit-il tout à coup en remarquant l'empressement, les frais d'esprit et d'érudition de don Cesare près des jeunes filles... Oui, pour *qui*, et pour *quelle* raison ?

Et M. Glaczkowicz ressentit de ce petit mystère une impression désagréable, en même temps que sa curiosité s'y trouvait excitée.

La voix de Nell le tira de sa rêverie.

— Oh ! lui disait-elle, que je voudrais savoir

le nom d'une dame que nous avons aperçue ce matin dans la tribune de la noblesse romaine? Ne la connaissiez-vous pas : elle est jeune, pâle, très belle, avec un port de tête et des yeux admirables?

— Oh ! répondit le Polonais en fixant ses yeux sur le visage du prince Montecorvello, je ne vois que la princesse Corglione qui répond à ce portrait ; c'est votre cousine donna Bianca, prince, ne le croyez-vous pas?

— Oui... peut-être, répondit-il un peu gêné.

— Qu'elle est belle ! s'écrièrent ensemble les deux cousines.

— Qu'elle est belle et sympathique ! continua Nell. Elle doit avoir l'âme de sa beauté. Ne la verrons-nous pas ici ?

— Ce n'est pas probable ; Bianca ne va pas dans le monde depuis son veuvage, répondit vivement le prince.

La soirée prit fin trop vite pour Nell et Nellie, mais on ne demeurait jamais bien tard à la villa de Médicis. On n'y faisait guère, en général, qu'une apparition entre un dîner et un bal, et, à minuit, le salon du directeur était toujours vide.

A partir du lendemain, la vie de la baronne et de ses nièces s'organisa de la façon la plus agréable. Les matinées étaient employées à visiter les églises, les musées, les palais ; l'après-midi, à parcourir les villas aux heures ensoleillées ; et, de cinq heures à sept, à recevoir dans leurs salons et leur serre bien éclairés.

Tante Solange se rétablissait à vue d'œil ; Nellie était heureuse ; Nell attendait... Elle n'aurait su dire quoi.

Elles eurent bien vite un noyau de connaissances, parmi lesquelles des amitiés étaient en germe. Tout n'était pas factice et passager dans le monde cosmopolite où elles évoluaient. Dans ce milieu bigarré, elles avaient su retrouver ce qui se reliait à leur passé, à leur milieu véritable, par des racines communes. Bien vite, le salon de notre ambassade leur sembla terre de

France. Puis c'était l'École d'archéologie du palais Farnèse, où Nell et Nellie retrouvaient avec joie un ménage d'un charme extrême, et, pour elles, tout nouveau. *Lui*, le directeur, d'une grâce presque féminine, causeur exquis, sachant, pour mieux captiver, cacher son profond savoir sous la séduction de l'esprit le plus fin. *Elle*, affable, calme, limpide, illuminant tout de sa parole jamais hésitante, toujours précise. A eux deux, ils avaient créé une sorte de petite France dans le salon simple et confortable, dans la loggia pleine de fleurs auxquels le dôme de Saint-Pierre faisait un horizon merveilleux.

L'influence qu'exerce toujours la supériorité intellectuelle et morale, et qu'un séjour prolongé leur avait permis d'acquérir, suffisait à grouper dans leur salon tout ce qui, dans les mondes divers qu'ils côtoyaient, était en harmonie avec la France ; et c'est ainsi que l'École d'archéologie du Palais Farnèse était devenue un foyer de lumière et de chaleur d'où rayonnait la pensée française.

M. Glaczkowicz était un des assidus et des amis de la maison. A leur seconde visite, Nellie, Nell et leur tante l'y trouvèrent installé, accompagné d'un personnage dont le visage leur sembla tout de suite connu, presque familier. C'était celui du promeneur solitaire de la villa Mattei.

M. de Valgrand, conseiller d'ambassade, à peine âgé de trente-cinq ans, ne résidait à Rome que depuis quelques mois. De taille moyenne, d'aspect distingué, de physionomie intelligente, de teint pâle, il portait la barbe en pointe, à la Henri III.

Au nom de Verneuil, il regarda un peu curieusement les jeunes filles, comme s'il en avait déjà entendu parler et qu'il éprouvât le désir de les connaître. Puis il se mêla à la conversation avec une réserve si discrète qu'il semblait plus enclin à écouter qu'à parler lui-même.

Peu après, il quitta le salon et M. Glaczkowicz en fit le plus grand éloge. Il pouvait d'au-

tant mieux, disait-il, apprécier le caractère et le mérite de René de Valgrand qu'il avait connu tout jeune, ayant été l'ami de son père, mort, vingt ans auparavant, ministre de France dans les Balkans, victime de son devoir pendant une terrible épidémie de choléra. Le père, ajoutait-il, avait été un diplomate éminent auquel le temps seul avait manqué pour s'élever aux premiers rangs de sa carrière. Son fils lui ressemblait et avait le plus brillant avenir. De bonne famille du Languedoc, noblesse de robe, les Valgrand avaient toujours été des parlementaires ou des diplomates. René suivait la tradition, et, travailleur et ambitieux, il ferait certainement son chemin, quoique de médiocre fortune.

Mme de Verneuil, touchée de l'accent affectueux avec lequel le Polonais louangeait ainsi le jeune secrétaire, l'invita aimablement à leur amener un aussi intéressant visiteur à la villa Ludovisi.

Quelques jours plus tard, M. Glaczkowicz et son ami s'y présentaient pour faire une visite à la baronne, et la trouvant avec ses nièces dans le jardin :

— Vous doutez-vous, dit-il aux jeunes filles, que les quelques beaux arbres qui restent encore ici de l'ancien parc ont caressé de leur ombre Chateaubriand et Mme de Beaumont, au soir de leur vie?

Nell et Nellie ne s'en doutaient guère, et, de ces quelques paroles, elles eurent l'intuition claire d'une Rome qu'elles ne connaissaient pas, car elles ne la pouvaient trouver dans les livres : une Rome qui n'était pas la Rome antique, ni la capitale moderne, mais l'ombre d'un passé très grand, une ombre auguste que l'on craint d'éveiller, et tout enveloppée de respect et de silence...

Il y avait quarante ans que M. Glaczkowicz passait tous ses hivers à Rome, et il était véritablement amoureux de la ville éternelle. Il en avait suivi les transformations récentes avec

regret, et il aimait à la dépeindre telle qu'il l'avait connue jadis.

Nell et sa cousine lui durent des impressions exquis, complétées par des rappels de souvenirs qui donnaient la vie à l'apparence de la mort. Il leur représenta le Corso, la place du Peuple, le Pincio tels qu'ils étaient avant que Rome devînt la capitale de l'Italie unifiée. Il leur raconta les fontaines jaillissantes, les Malones dont les lampes pieuses faisaient autrefois la seule illumination des rues, les vieux jardins, les belles solitudes; et ce fin lettré, doublé d'un philosophe, jouissait en dilettante de l'intérêt passionné que prenaient les jeunes filles à ses entretiens. Nell surtout l'attirait par sa nature prime-sautière, qui ménageait de charmantes surprises à l'observateur, et, de jour en jour, il s'attachait davantage à « son élève », comme il aimait à l'appeler, en constatant sa pénétration, la sûreté de son jugement et l'élévation de son goût.

M. de Valgrand devint aussi un habitué de la maison, où se montrait fréquemment le prince Montecorvello. Mais si M. Glaczkowicz, qui avait tourné vers le prince toute sa puissance d'observation, s'était déjà répondu en lui-même que don Cesare faisait certainement la cour aux demoiselles de Verneuil, il n'était pas encore parvenu à découvrir laquelle des deux était le but de ses recherches, tant le prince tenait la balance avec une égalité parfaite.

Ses avances avaient été reçues d'abord avec une indifférence polie. Mais, au bout de quelques semaines, il semblait qu'il fût devenu antipathique à Nell, et, au contraire, doucement sympathique à Nellie. Toutefois, cette évolution sentimentale ne s'accroissait pas extérieurement. Seule, peut-être, Nellie en laissait percer quelque chose. La séduction du prince, la grâce de ses manières, son érudition artistique, bien que superficielle, agissaient sur l'imagination inexpérimentée de la jeune fille, sans qu'elle s'en rendît bien compte.

Par moments, une langueur caressante passait dans les yeux du prince, et Nellie croyait y voir le reflet d'une tendresse d'âme... C'était simplement que don Cesare pensait à ses dettes, à Angelotti qui le harcelait, et que, dans son ignorance du fond de la situation, il se demandait laquelle des deux était riche, laquelle serait la princesse destinée à redorer son blason.

Nellie rêvait, mais Nell ne rêvait pas. Depuis qu'elle avait fait la connaissance de René de Valgrand, un sentiment nouveau et jusqu'alors inconnu germait en elle et la troublait. Qu'était-ce? Elle ne l'analysait pas et aurait eu peur de se le demander.

Nell était de ces femmes complètes pour qui le bonheur ne saurait exister sans la satisfaction entière des désirs de l'esprit, tout aussi bien que du cœur. La sympathie instinctive, irraisonnée, le nom d'amour, n'aurait pas suffi à réaliser son idéal d'un sentiment qui devait, à son point de vue, être l'épanouissement complet de l'être.

Elle se devinait en complète communion d'idées avec René. Ils avaient les mêmes goûts, et avaient, tous deux, vécu d'une vie cosmopolite un peu analogue.

En pensant à René, Nell se disait qu'elle trouverait dans sa carrière la voie qu'elle cherchait elle-même, la sphère d'action dont elle rêvait. Jamais le jeune conseiller d'ambassade ne lui apparaissait plus à son avantage que lorsqu'il lui parlait de la fierté mêlée de joie et de crainte qu'on doit éprouver à représenter son pays au dehors. Nell ne se sentait Française que depuis son retour en France, tandis que M. de Valgrand lui affirmait qu'elle le serait davantage à l'étranger.

Si, à son insu, Nell n'avait pas déjà aimé René de Valgrand, elle n'eût pas éprouvé les hésitations et les inquiétudes qui, par moments, l'assaillaient. La terrible pensée : « Je suis riche », lui revenait sans cesse comme une menace. Elle voulait être aimée pour elle-même. Elle avait exigé de sa tante et de sa cousine

qu'il ne fût jamais question de sa fortune ; mais elle se rendait bien compte que l'on devait, à leur commun train de vie, les croire également fortunées. Le hasard vint à son aide et, dans un de ses jeux, se chargea de l'éclairer.

Elle et Nellie avaient l'habitude de faire tous les matins une promenade au Pincio, à l'heure où Rome baigne encore dans la brume ; où les dômes, émergeant un à un de cet océan de vapeurs mouvantes, étincellent comme un feu d'artifice inoubliable.

Elles s'y promenaient ainsi le lendemain d'une des réceptions à la villa Médicis. En suivant une allée écartée qui longe le mur de l'École française, elles entendirent de l'autre côté un bruit de voix et il leur sembla que l'on prononçait leurs noms. Sans un peu de curiosité, elles n'eussent pas été femmes. Les deux cousines s'arrêtèrent près de la grille qui sépare à cet endroit le jardin de la promenade et distinguèrent des voix de jeunes gens.

— Ce sont les seules vraies jolies femmes qui viennent à la villa, disait l'un d'eux. Le petit Greuze est délicieux ! comment l'appelle-t-on ? Nellie, je crois ? Si je pouvais, j'aimerais bien la peindre.

— Demande-lui de poser, ou fais son portrait de mémoire.

— J'aime mieux sa cousine, disait un troisième. Elle a plus de vie. Ce doit être une nature bien trempée.

— Est-ce qu'elles sont riches ?

— Tu as bien entendu M. de Valgrand qui disait l'autre jour que l'une est très riche et l'autre pas.

— Veinard, celui qui épousera la riche !

A peine prononcées, ces paroles soulevèrent un tolle général.

— Oh ! ces musiciens ! ça ne pense qu'à l'argent.

— Va donc ! eh ! vil commerçant !

— Tu veux donc l'épouser ?

— Je serai garçon d'honneur si tu me prêtes cent sous !

Cela dura bien cinq minutes avec accompagnement de cris d'animaux et de rires.

Enfin, le tumulte s'apaisa.

— Nous rions, nous nous moquons de ces choses-là, reprit une des voix ; et pourtant ce musico n'a pas absolument tort... S'il comptait sérieusement se mettre au rang des épouseurs...

— Mais pas du tout ! protesta le musicien. C'était par pure curiosité que je demandais tout à l'heure si ces personnes-là ont de la fortune.

— Ah ! bon ! Mais dans ce cas, mon cher, permets-moi de te dire que comme psychologue tu es plutôt faiblard.

— Va toujours ! Je t'écoute ! Tu es intéressant quand tu prêches !

— Non ! vois-tu, mon vieux ! tu aurais dû comme moi fréquenter un peu le monde et étudier les femmes !

— Poseur ! interrompirent quelques voix ironiques.

— Enfin, reprit le sermonneur d'un ton agacé, puisqu'il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec vous, je ne dirai que ceci : c'est que lorsqu'on se trouve en présence de deux jeunes filles, dont l'une est indolente et quelque peu insignifiante, et l'autre, au contraire, est vive, intelligente et armée pour la lutte, on n'a pas besoin d'avoir inventé la poudre pour deviner que la première est la riche et la deuxième est la pauvre !

— Ah ! ça, par exemple ! c'est épatant ! Non là ! vrai, c'est épatant ! repartit le musicien de plus en plus ironique. Mon vieux, tu viens de raisonner comme feu Raisonement lui-même ! Pas vrai, vous autres ?

Un murmure mi-admiratif, mi-moqueur, fut la réponse.

— C'est égal, dit encore le peintre, le Greuze est bien joli... Moi, si j'étais déjà célèbre, je la demanderais en mariage.

Puis les voix se perdirent dans l'éloignement.

Les deux jeunes filles se regardèrent, en souriant d'abord ; mais Nellie redevenant sérieuse :

— Comment se fait-il que l'on se trompe ainsi sur notre situation respective ? dit-elle. Il faut le dire à tante Solange ; qu'elle fasse connaître la vérité des situations... la loyauté le commande...

— Nellie, ma chère petite Nellie, que dis-tu !... Je te demande, au contraire, de me rendre un immense service dont je te serai reconnaissante toute ma vie ! Ne disons rien à tante et laissons aller les choses ; je t'en supplie !... Oui, qu'on me croie pauvre ! Cette conversation, que nous n'avons pas cherché à surprendre, est la réponse à des angoisses, à des inquiétudes, si tu veux, qui m'oppressaient. Nellie, gardons le secret, je t'en adjure !...

— Mais, Nell, pourquoi ? Ce n'est pas honnête de tromper ; on ne sait pas où cela peut mener ?...

— Nous ne trompons personne ! Si nous n'avions pas entendu, que saurions-nous de cette erreur ? Nous n'avons rien fait pour la provoquer ! Chère Nellie, le bonheur de ma vie en dépend peut-être... Ne m'en demande pas plus, mais ne me refuse pas ce service qui est le plus grand que tu puisses jamais me rendre !

— Il faut toujours faire ce que tu veux ! Ah ! tu as de la chance de voir si clair en toi-même ! Moi, les trois quarts du temps, il faut que je me laisse guider ! Enfin, nous ne dirons rien, c'est entendu !

Et elles rentrèrent à la villa Ludovisi en silence, Nellie très flattée au fond d'avoir entendu proclamer sa beauté et celle de sa cousine par cet aréopage d'artistes.

VII

Angelotti n'était pas content. Les affaires du prince Montecorvello ne prenaient point mine de s'arranger. Elles traînaient, et le pauvre Angelo commençait à en concevoir de l'inquiétude, d'autant plus que, ces derniers temps, le prince était devenu invisible — pour son bailleur de fonds, au moins. — Malgré son adresse et son activité, Angelo ne pouvait parvenir à mettre la main sur lui pour l'acculer à une explication décisive. Se présentait-il au palais Montecorvello, de si bonne heure qu'il fût, le prince était déjà sorti. Et, dans la journée, aucune chance de le rencontrer par hasard, car Angelotti ne fréquentait point le monde élégant où le prince passait sa vie. Ou plutôt, il n'y fréquentait pas aux mêmes heures, car Angelotti le connaissait aussi, ce monde, et par ses petits côtés ; mais on ne le recevait que par la petite porte, celle des clients et des créanciers.

Il savait pourtant par sa police secrète que, durant les semaines précédentes, le prince avait piloté la baronne et Mlles de Verneuil à travers les galeries du Vatican. Il savait encore que, depuis les premiers beaux jours, il avait emprunté un cheval de sang à l'un de ses amis et suivait régulièrement les courses auxquelles les jeunes Françaises prenaient part en voiture. Il savait bien d'autres choses encore ; par exemple que, depuis l'apparition du brillant et chaud soleil de mars, la baronne avait changé ses heures de réception ; qu'elle ouvrait à présent son salon à deux heures et qu'elle avait fait dresser une tente vaste et coquette dans le petit

parc, sur la pelouse ; qu'on y jouait au tennis, et que le prince Montecorvello y passait des heures, accueilli toujours avec une courtoisie sympathique.

Angelotti avait donc tout lieu d'accuser le prince si les choses ne marchaient pas de façon plus rapide ; d'autant qu'il n'avait plus l'excuse de pouvoir alléguer qu'il ne savait pas laquelle choisir entre les deux cousines. Depuis une bonne quinzaine, il n'existait plus de doute à ce sujet : de tous côtés, on assurait que Mlle Nellie de Verneuil était l'héritière de plusieurs millions d'origine américaine... Qu'attendait donc don Cesare ? S'imaginait-il, par hasard, que cela durerait longtemps encore et qu'Angelotti serait à perpétuité l'intendant des Montecorvello, travaillant sans relâche pour fournir indéfiniment au luxe de leur descendant ruiné ?

Angelotti se disait tout cela en entrant vers quatre heures du soir à sa banque. Elle était installée dans une maison noire et d'aspect sordide, dans un vicolo, non loin du borgo Vecchio.

— Quoi de nouveau aujourd'hui, Tomaso ? dit-il en entrant à un vieux caissier au visage glabre, assis à un bureau dans une pièce petite, sombre, et qui suintait l'humidité.

— Rien, signor Angelo, si ce n'est la visite de la Révérende Mère Supérieure des Dames de la Sainte-Parole, qui pense à établir une maison d'éducation au Mexique, mais qui n'a pas les fonds nécessaires. Elle aurait voulu vous en parler, signor Angelo ; mais j'ai répondu à la vénérable dame que ce genre d'affaires n'était pas de celles que nous pouvons accepter... que nous ne procurions jamais d'argent ; que nous nous bornions à recevoir celui de nos clients et à le faire fructifier, uniquement pour leur rendre service.

— Tu as bien fait, Tomaso, tu as bien fait de répondre ainsi. Ces dignes femmes ne doutent le rien ! Mais les temps sont durs et l'argent ne

rentre pas dans la caisse aussi vite qu'il en sort.

— A propos de cela, signor Angelo, le prince Montecorvello est passé par ici tantôt.

— Ah ! Et que voulait-il ? interrogea anxieusement Angelotti.

— Pas grand'chose, ricana en sourdine le vieil employé. Une petite bagatelle de cinq mille lire !

— Cinq mille lire ! s'écria Angelotti devenant pourpre de colère. Cinq mille lire ! Et qu'as-tu fait ? Tu ne les as pas données, j'espère ?

— Seigneur ! non, je ne l'ai pas fait ! J'ai répondu au prince que vous seriez ici ce soir, à cinq heures, qu'il revint vous les demander à vous-même, mais que je ne pouvais pas prendre sur moi de les lui avancer...

— C'est bon ! répondit Angelotti calmé, en ouvrant la porte de son cabinet personnel. Quand le prince viendra, fais-le entrer !

— Cinq mille lire ! murmurait-il encore en s'asseyant à son bureau qui n'était autre qu'une simple petite table de bois blanc recouverte d'une toile cirée noire. Cinq mille lire ! Il va bien, le petit prince ! Voyons donc un peu où nous en sommes, pour avoir des chiffres prêts à lui mettre sous les yeux tout à l'heure...

Et Angelotti alla à un solide coffre-fort, qu'il ouvrit avec précaution. A l'intérieur, on eût dit une bibliothèque : de petits registres s'alignaient côte à côte ; c'étaient les obligés d'Angelo Angelotti. Chacun d'eux avait son petit livre et on y lisait souvent des choses bien singulières.

Celui du prince Montecorvello laissait voir des colonnes serrées de chiffres qui s'allongeaient pendant bien des pages, car c'était don Urbino qui l'avait inauguré, au temps où il vendit ses terres pour construire des maisons.

Avec don Cesare, les chiffres ne s'alignaient plus guère que sur une seule colonne. De temps en temps, cependant, un gros chiffre, précédé

d'un signe mystérieux, tâchait de rétablir l'équilibre. Mais, depuis plusieurs mois, les avances d'Angelotti figuraient seules. Dans les dernières semaines, notamment, elles s'étaient fort accrues par suite de l'offre qu'il avait eu l'imprudence de faire lui-même pour les frais de la campagne matrimoniale.

A l'heure actuelle, le prince Montecorvello devait près de cinquante mille francs à Angelotti.

La porte du bureau s'ouvrit et don Cesare apparut.

— Ah ça ! Angelotti, dit-il en s'efforçant de dissimuler sa nervosité sous une apparence de dédain et de hauteur, qu'est-ce que cela veut dire ? Je passe ici aujourd'hui pour demander une petite somme à votre caissier (n'est-il pas convenu que vous m'avancez ce dont j'ai besoin ?) et Tomaso me refuse et m'oblige à revenir vous la demander à vous personnellement ?

— Tomaso a bien fait, prince, et la somme n'est pas si petite que vous paraîsez le croire : cinq mille lire !

Mais, changeant de ton, il se hâta d'ajouter :

— Votre Excellence sait-elle combien elle me doit ?

— Mais, répondit don Cesare interdit, il en a déjà été question il y a trois mois...

— Oui, et Votre Excellence avait bien voulu adopter alors le conseil que je m'étais permis de lui donner. C'est pourquoi j'avais de nouveau mis ma caisse à votre disposition. Voyons, où en êtes-vous maintenant, prince ? Et où en sont vos espérances de mariage ?

— Vous allez trop vite, Angelotti. J'ai fait la cour aux jeunes filles...

— Aux deux !

— Il le fallait bien d'abord... Enfin, je crois maintenant approcher du but... Je me suis fait aimer, ou presque, de la petite héritière... Il ne faut plus qu'une occasion pour franchir le dernier pas...

— Voilà, prince, dit résolument Angelotti.

Vous me devez près de cinquante mille lire, sans compter les cinq mille que vous m'avez demandées et que j'ai le regret de ne pouvoir vous donner. La fin de la saison approche et le carême commence dans quelques jours. Après Pâques, ces dames s'en iront ; il fera chaud déjà à Rome et les fêtes mondaines seront finies. Que reste-t-il encore en fait de réceptions ? Ce soir, un bal à la cour — le dernier bal — et le bal costumé de Roccabella après-demain. Eh bien, voici mon dernier mot : si, d'ici à une semaine, votre oncle, Son Eminence, n'a pas demandé pour vous la main de la jeune fille, je me retire, et vous vous défendrez comme vous pourrez.

— Je me défendrai ? Et contre qui ? demanda le prince surpris.

— Contre vos créanciers, mon prince ! Ce n'est pas moi qui vous ai prêté de l'argent ; l'avez-vous jamais cru ? Non ! non, j'ai donné ma garantie pour vous quelquefois ; mais de l'argent ! Je ne suis qu'un pauvre homme travaillant durement et je n'ai pas des cinquante mille lire à avancer au prince Montecorvello ! C'est l'argent de clients et d'amis à moi que vous avez dépensé, don Cesare, et ces gens-là n'ont pas envie de le perdre !

— Mais enfin, repartit le prince étourdi de la révélation ; mais enfin, ces gens-là, d'où espèrent-ils que je puisse les rembourser, sauf le cas d'un mariage ?

— Mais, prince, et votre palais ? Il est vieux et délabré, c'est vrai, mais il a tout de même une valeur ! C'est votre palais qui répond pour les sommes que l'on vous a prêtées.

— Le palais !...

— Mais naturellement ! Comment ! vous avez cru que je pourrais vous trouver de l'argent sans aucunes garanties ! mais on vous a prêté *sur hypothèque* ; vous avez donc signé sans vous en apercevoir ?

— Mon palais ! répétait le prince atterré. De sorte que...

— De sorte que, si vous ne me remboursez pas ces sommes-là, le palais sera saisi et vendu, répondit froidement Angelotti.

Le prince ne répondit pas. Il avait pâli et passait machinalement la main sur son front. Jamais il n'avait pensé à cela : son palais ! le palais de ses pères, le vieux palais de Montecorvello pourrait lui être enlevé ! Et comme il demeurerait muet, hypnotisé par cette pensée :

— Vous voyez, mon prince, qu'il n'y a pas de temps à perdre pour jouer votre dernière carte, reprit Angelotti d'une voix nette et tranchante. Votre Excellence peut être assurée que je ne parle ainsi que dans son intérêt. Maintenant, prince, j'ai le regret de prendre congé de vous : une visite que je ne puis remettre me réclame...

— Alors, dit encore le prince d'une voix blanche, vous refusez positivement de m'avancer ces cinq mille lire ?

— Absolument, don Cesare ; car cela m'est impossible. Mais si vous en avez un besoin si urgent, ne pourriez-vous les trouver ailleurs ? vos amis ? votre oncle ? donna Bianca ?...

Le prince rougit.

— Vous vous moquez, Angelotti, quand vous parlez de « mes amis » ! Quant à mon oncle, vous savez mieux que personne où il en est comme ressources. Et pour ce qui est de Bianca... (et il rougit en prononçant ce nom), elle en a déjà fait assez !

— Eh bien, il n'y a qu'à vous hâter et tout ira bien !... Allons, prince, adieu et bonne chance !

Et Angelotti quitta le prince, bien décidé à faire un dernier effort pour sauver ses cinquante mille lire. Car c'était bien lui qui, en réalité, les avait avancées ; mais il avait un homme de paille (il en avait même plusieurs) qui endossait au besoin la responsabilité morale des poursuites. Supposez, par exemple, qu'Angelotti, pour ne pas perdre son argent, fût réduit à faire saisir et vendre le palais Montecorvello.

Cette extrémité serait dure au fils de l'intendant de don Urbino ! Il fallait la main d'un étranger pour une exécution pareille ! Angelotti sentait le cœur lui manquer d'avance ! Il rachèterait plutôt lui-même le palais que de le voir tomber en des mains inconnues ! Il le louerait ensuite sûrement à une branche quelconque de l'administration pontificale. Enfin, on verrait ; mais, pour le moment, Angelotti aimait mieux rentrer dans ses cinquante mille lire sur lesquelles un bon tiers était pur bénéfice.

Il allait donc encore une fois sauver les Montecorvello ; il le sentait en allant voir donna Bianca. Il lui semblait deviner que là était la cause des hésitations de don Cesare, qui, sachant tout ce qu'il devait à la princesse Corglione, hésitait devant la petite infamie qu'il était sur le point de commettre. Il s'agissait de lever ses scrupules en amenant sa cousine à lui conseiller elle-même ce mariage.

Une fois déjà, à eux deux, Angelotti et Bianca, ils avaient sauvé les Montecorvello. Oui ! quand le prince Urbino, un peu avant sa mort, s'était trouvé un jour à deux doigts de la ruine... Comme aujourd'hui, on était alors sur le point de tout vendre, et le vieux prince, fou de douleur, menaçait de se jeter dans le Tibre.

Bianca, sa nièce, venait de quitter le couvent pour habiter son palais. C'était un miracle de beauté, un trésor de vertus et de talents, et don Urbino était tout réjoui à la seule pensée que cette belle créature continuerait la tradition radieuse des princesses Montecorvello. Il attendait que Cesare eût acquis un peu plus de sérieux afin d'être capable d'apprécier son bonheur, pour les marier.

Quand il se vit acculé à la ruine, au plus fort de son désespoir, Angelotti se présenta comme un sauveur. Oui, un sauveur, pensait Angelotti, auquel toutes ces choses revenaient en ce moment à la mémoire. Angelotti demandait la main de Bianca pour le prince Corglione, qui s'offrait à avancer à don Urbino les sommes

dont il avait besoin, sans intérêt, et pour un temps illimité.

Et Angelotti fermait volontairement les yeux sur le désespoir muet de Bianca, sur la douleur et la honte qui avaient abrégé la vie du vieux prince, lorsque, le mariage fait et Bianca partie pour Naples, don Urbino apprit un jour par la vieille nourrice de sa nièce les détails du supplice de la vie intime et familiale du palais Corglione. Le prince Giuseppe, âgé de quarante ans, était chétif et sans valeur ; il passait pour avoir une santé délicate. En réalité, il souffrait d'un mal horrible : il était épileptique, et, durant cinq années, l'existence de Bianca fut un martyre de toutes les minutes...

Don Urbino fléchit sous ce coup. Il appela Angelotti, qui prétendit toujours avoir tout ignoré. Le prince fut envahi d'un tel désespoir ; il se figura avoir une telle part dans le malheur de sa nièce, qu'il ne put supporter l'idée de ce malheur. Et tout d'un coup, il rendit au prince Corglione les sommes qu'il en avait reçues.

Cela avait été une grande maladresse, au dire d'Angelotti. Quatre ou cinq ans après son mariage, le prince Corglione était mort, en léguant à sa veuve sans enfant une partie de sa fortune, dont le reste avait fondu dans le creuset où les richesses des Montecorvello s'en étaient allées...

Angelotti dut attendre donna Bianca chez elle. Elle était à l'église.

La princesse, après son veuvage, était revenue à Rome et y menait une existence très retirée à cause de son deuil d'abord, puis de sa situation de fortune devenue modeste.

Elle avait loué quelques pièces dans le palais d'une famille amie, un petit palais à peu près aussi délabré que celui de son cousin et situé dans un vicolo du Transtevere.

Angelotti ne l'attendit pas longtemps ; elle entra d'un pas tranquille dans la salle froide et nue. Donna Bianca n'avait pas changé depuis qu'Angelotti la connaissait. C'était bien la pure

beauté aperçue et admirée à Saint-Pierre par les jeunes Françaises. Elle avait alors vingt-huit ans, et sa beauté, vue de près, était vraiment merveilleuse.

— C'est vous, Angelotti? dit-elle avec une surprise sincère où l'on aurait pu démêler un peu d'effroi. Que se passe-t-il?

Pour donna Bianca, Angelotti avait toujours été porteur de mauvaises nouvelles.

— J'avais besoin de vous parler, princesse. Les affaires de votre cousin vont mal, très mal...

— Et que puis-je y faire? interrogea-t-elle assez froidement.

Puis, un peu hautaine, elle ajouta aussitôt :

— Du reste, Angelotti, vous perdez votre temps en venant vous adresser à moi. Je n'ai plus rien, ne le savez-vous pas, et mieux que personne?

— Il n'est pas question de cela, princesse, protesta humblement Angelo; il s'agit simplement d'un conseil à donner au prince...

— Pour le lui donner, il faudrait le voir, répondit un peu tristement Bianca. Et il y a bien longtemps qu'il n'est venu ici... Vous voyez que vous vous adressez mal! Enfin, de quoi s'agit-il? et dites-moi la vérité.

— Votre Excellence veut la vérité? Je l'avertis qu'elle est très dure! Et cependant, princesse, vous êtes la seule personne dont un conseil puisse avoir de l'effet sur le prince et le sauver de la douleur de voir vendre son palais...

— Vendre son palais! le palais des Montecorvello? Oh! comment en est-il réduit à cette extrémité?

Et Bianca regardait Angelotti avec angoisse, tandis que des larmes perlaient brusquement sous ses paupières.

Angelotti, sans rien dire, tira un petit registre d'une des poches profondes de son vêtement et plaça sous les yeux de Bianca les longues files de chiffres où se développait toute l'histoire de la décadence des Montecorvello. Les emprunts onéreux du vieux prince, les opérations désas-

treuses du fils, les prêts, les intérêts accumulés auxquels s'étaient ajoutées quelques dettes criardes et vulgaires : comptes de fournisseurs, paris aux courses, soldées par Angelotti... et le reste.

Devant certains signes mystérieux qui, de loin en loin, ponctuaient la liste et établissaient l'équilibre, Angelotti s'arrêtait.

— Ici, une mauvaise passe dont vous avez tiré votre cousin, princesse...

Et donna Bianca souriait amèrement.

— Je ne puis plus le faire ; je suis à bout... L'un après l'autre, mes bijoux eux-mêmes s'en sont allés... Et pourtant j'en avais beaucoup...

— Quoi ! vous seriez-vous défaite aussi de votre diadème ? Même dans les heures de crise, vous me l'avez toujours refusé, et j'en aurais tiré si bon parti !...

— Non, dit la princesse avec dignité. Ce diadème, qui me vient de ma mère, me demeure ; il ne sortira pas de mes mains pour passer dans celles d'un usurier ou sous le marteau d'un commissaire-priseur !

— Il est si beau ! murmura Angelotti, je pourrais vous en faire avoir...

— Rien ! J'ai sacrifié tout le reste, même des bijoux de famille qui avaient été des cadeaux de souverains. Mais ce diadème de rubis a été mis par le Pape Léon X dans la corbeille de mariage d'une de mes ancêtres. Si je ne puis le porter, j'en ferai don à une madone...

— Mais, continua-t-elle, ceci nous a éloignés de notre sujet. Vous m'avez parlé d'un conseil à mon cousin ? Quel est-il ?

Angelotti exposa alors à donna Bianca le plan de mariage dont il était l'auteur. Au moment de lui parler des sentiments de son cousin, il eut une minute d'hésitation, quelque chose comme un remords devant le regard mélancolique des beaux yeux profonds fixés sur lui. Mais Angelo était de ces hommes forts qui savent au besoin imposer silence à toute délicatesse, et même à leur conscience lorsqu'elle les gêne. Les cin-

quante mille lire que lui devait le prince lui firent oublier soudain les yeux dont l'éloquence l'avait presque ému. Et, allant froidement jusqu'au bout de sa communication cruelle, il ajouta :

— Le prince est vivement épris de cette jeune fille. Je crois que là est avant tout le secret de son attitude à votre égard, comme envers son oncle le cardinal...

Après ces mots, il s'arrêta. Il espérait qu'une réponse quelconque de donna Bianca lui faciliterait la suite. Mais, la princesse demeurant silencieuse, il dut continuer sans le secours attendu :

— Le prince est insouciant et léger ; toute sa conduite depuis la mort de don Urbino le prouve... Cependant, la difficulté de sa situation présente, le penchant..., la passion, disons le mot, que cette jeune fille lui a inspirée... Enfin, don Cesare se trouve tiraillé entre des sentiments d'ordres divers... Son intérêt, son bonheur même, d'une part... des scrupules de délicatesse, de l'autre. En un mot, princesse, il faut bien que vous le sachiez, le prince... et sans qu'il me l'ait avoué, je le devine, hésite uniquement devant la crainte de vous déplaire... peut-être de vous chagriner...

Bianca l'interrompt :

— Me chagriner ? Pourquoi ?

Angelotti, avec une gaucherie voulue, tenta d'expliquer à la princesse que don Cesare se croyait sans doute envers elle des obligations sacrées ; que, dans une certaine mesure, il ne se croyait pas tout à fait libre... que, malgré la chance unique de relever par un mariage riche l'éclat de sa famille, il reculait probablement devant la pensée de se montrer ingrat envers elle...

La princesse sourit fièrement.

— Mon cousin ne me doit rien, dit-elle. Pour lui, personnellement, je n'ai rien fait : c'est au nom et à la grandeur de la famille que j'ai de grand cœur fait des sacrifices. Je suis une Mon-

tecorvello aussi ! Un peu plus, un peu moins de souffrance ; un sacrifice de plus ou un sacrifice de moins, cela importe peu ! Je donnerai volontiers à mon cousin le conseil que vous avez si sagement indiqué, monsieur Angelotti.

Après un instant de silence, elle reprit :

— Cette demoiselle de Verneuil n'était-elle pas à Saint-Pierre, lors de la dernière cérémonie ?

— Oui, Excellence.

— Je voudrais savoir, murmura-t-elle, si c'est elle que j'ai vue : une belle jeune fille très fraîche, avec des yeux bruns clairs et francs?...

— Je le crois, princesse, car elles vous ont vue aussi et m'ont parlé de vous.

— Je la reverrais avec plaisir, dit doucement Bianca.

— Je sais qu'après-demain soir, dimanche, avant le bal du palais Roccabella, ces dames doivent passer une heure à la réception de la villa Médicis pour y montrer leurs costumes, qui ont été choisis et dessinés par les jeunes peintres français. Si Votre Excellence connaît le directeur ou si, parmi vos amis...

— Sachez, Angelotti, interrompit Bianca avec un peu de dédain dans la voix, que la princesse Corglione n'a besoin de personne pour l'accompagner et l'introduire ; elle n'a qu'à se présenter pour que les portes s'ouvrent partout devant elle...

Angelotti n'avait plus rien à faire, à présent qu'il s'était assuré le concours de donna Bianca, Il se retira, un peu hâtivement, car il se sentait gêné en sa présence.

Pendant leur entretien, la nuit était venue ; une vieille servante était entrée doucement et avait posé sur la table une lampe dont la lueur très faible n'éclairait qu'en partie la vaste pièce. Lorsqu'elle fut seule, la princesse se dirigea lentement vers une des fenêtres. Elles donnaient sur le *vicolo* sombre et on ne distinguait rien au dehors. Mais Bianca leva les yeux, et, dans l'étroite bande de ciel qu'elle pouvait

apercevoir, des étoiles scintillaient comme de doux regards. Elle demeura longtemps immobile, les yeux perdus dans ces autres yeux qui la regardaient de l'infini.

Une cloche tinta lentement l'*Ave Maria* du soir ; une autre lui répondit, puis une autre, et une autre encore... et les voix de Rome, les voix de la terre semblaient répondre aux regards qui tombaient du ciel..

Ces cloches et ces étoiles disaient la paix et l'espérance... Et pourtant Bianca Corglione laissa tomber sa tête entre ses mains et pleura...

A la même heure, au cœur de Rome, le palais royal s'illuminait. Le Quirinal ruisselait de lumières, le mont tout entier était en fête et s'emplissait de bruit.

C'était le bal de la cour, le dernier de la saison.

Vers minuit, il était dans toute sa splendeur. C'est alors que René de Valgrand s'aperçut qu'il était amoureux de Nell.

Il fit cette découverte tout d'un coup, et ce fut sans doute l'effet de la comparaison ; car, retenu et absorbé par ses devoirs diplomatiques, il avait à peine eu le temps de s'approcher de la jeune fille.

Il la rejoignit enfin et la conduisit au buffet réservé où ils s'installèrent à la même table que Nellie et un jeune attaché de l'ambassade américaine.

Nell et René avaient beaucoup pensé l'un à l'autre en ces derniers jours. Lui, vaguement, sans s'avouer à lui-même ses propres sentiments — ou les ignorant peut-être encore — elle, en se disant tout bas qu'il lui semblait être le mari qu'elle rêvait. Education, intelligence, nature d'esprit, carrière, elle trouvait en M. de Valgrand le type qu'elle s'était formé du compagnon de sa vie. Restait le cœur.

Là, Nell y voyait moins clair. Comment pénétrer un cœur d'homme ? on les dit si trompeurs ! si habiles à feindre ! Mais ici, Nell souriait triomphalement : elle possédait une pierre de

touchée mystérieuse et sûre : n'était-elle pas pauvre ? Oh ! se faire aimer au point qu'on oubliât le manque de fortune ! Être aimée pour elle-même, et justement par celui qu'elle avait choisi dans son cœur !

Nell, à ce qu'elle éprouvait, comprenait qu'elle jouait une grosse partie. Il lui semblait qu'un échec dans cette conquête du bonheur lui ferait perdre à jamais la confiance en elle-même et dans les autres. Et, à son insu, elle employait toutes ses armes de séduction. Elle en devenait coquette, elle qui prétendait haïr la coquetterie. Elle était vraiment femme, enfin, avec ce naissant amour au cœur... Ses yeux, tournés vers M. de Valgrand, avaient une lueur douce et tendre. Le sourire était confiant ; la voix, claire, avait inconsciemment des modulations de caresse.

René admirait profondément ce soir-là Mlle de Verneuil. Dans ce cadre de féerie et de somptuosité, elle paraissait tout à son avantage, dans le milieu le mieux approprié à sa beauté comme à l'élégance de son allure. Il la trouvait à souhait pour le rôle délicat de femme de diplomate, avec son coup d'œil juste, son tact parfait, son esprit judicieux.

Mais, tout en s'avouant qu'il devenait amoureux de Nell, il sentait que, par bonheur, il ne l'était pas encore au point de ne pouvoir raisonner et réagir. Il s'était, croyait-il, aperçu du mal à temps. Or, Nell était sans fortune, même pauvre, s'il fallait en croire le bruit public. S'il avait eu, lui, une situation plus productive, il n'eût pas hésité ; pas hésité non plus s'il avait possédé plus de fortune... encore moins hésité si, du jour au lendemain, un coup inespéré du sort l'avait bombardé ministre ou ambassadeur... Mais, comme simple conseiller d'ambassade, pouvait-il épouser une femme qui, en dehors d'elle-même, ne devait rien lui apporter ? Alors, il prit soudain une résolution énergique, celle de demander un congé et de quitter Rome immédiatement. Il calcula que, deux

jours plus tard, il pourrait être déjà loin. C'était dur ; mais il ne voyait que ce moyen de se défendre contre un sentiment qui ne tarderait pas à devenir irrésistible et pourrait l'entraîner à une folie...

Il souffrait de cette détermination, et tandis qu'il l'agitait dans son esprit, Nell, à côté de lui, rêveuse, ne disait rien... Après le souper, ils retournèrent dans la salle des fêtes, la salle où, anciennement, se réunissaient les conclaves. On y dansait, et la reine Marguerite allait d'une dame à l'autre, pleine de charme, de grâce, de bienveillance. Une cascade de perles ruisselait sur son corsage, un nuage de dentelles l'enveloppait. Sous ses cheveux dorés, étoilés de diamants, ses yeux bleus brillaient comme de vivantes pervenches... Cette reine était une inoubliable vision.

Nell s'en emplissait les yeux et la mémoire... Puis, s'arrachant à la magie qui l'éloignait des réalités, et, changeant de ton :

— Allez-vous au bal costumé des Roccabella? demanda-t-elle à M. de Valgrand. Ma tante nous y conduit...

René hésitait en pensant à sa résolution de fuir, à sa décision de départ immédiat...

— Je ne sais, dit-il vaguement... Peut-être... Au moins, dites-moi quels costumes vous et votre cousine avez choisis?...

— Non, non, vous n'en saurez rien ! On nous les a dessinés à la villa Médicis et nous irons, avant le bal, les montrer à nos conseillers, pour le cas où il y aurait quelque petite retouche à y faire...

René demeura silencieux et rêveur. Il cherchait à s'étourdir, il se répétait qu'en somme Nell était très jeune, que deux ou trois ans sont vite passés... que peut-être d'ici là un bon génie lui aurait permis de se distinguer dans quelque négociation importante... ou bien, tout simplement, que le portefeuille des affaires étrangères tomberait (une fois n'est pas coutume !) aux mains d'un ami, ou d'un ami de ses amis...

VIII

— Allons, Cesare, disait à son cousin la princesse Corglione, est-il besoin que, pour gagner aujourd'hui votre confiance, je retourne en arrière jusqu'à nos années de jeunesse, d'enfance même ? Les avez-vous donc oubliées pour que je doive en évoquer à présent les souvenirs ?

— Non, Bianca, répondait le prince Montecorvello embarrassé ; non, je n'ai rien oublié... Mais je n'avais que des confidences pénibles, humiliantes même à vous faire...

— Et vous avez préféré vous taire, me fuir, moi, votre amie d'autrefois, votre proche parente, presque votre sœur ? Vous n'avez pas senti que ces ménagements étaient pour moi presque une injure ?

C'était le surlendemain de la visite d'Angelotti à la princesse qu'avait lieu cet entretien. Dès la veille, elle avait envoyé sa vieille Serafina prier son cousin de venir la voir. Elle avait hâte de causer avec lui. Mais Cesare était absent.

Depuis quelque temps, il vivait dans une angoisse qui avait fini par triompher de son insouciance. Superficiel et égoïste, ayant des appétits de luxe et le besoin de la vie facile, il n'avait, au fond, jamais aimé Bianca. Il la respectait et l'admirait. Il lui savait gré surtout de la parure qu'elle donnait au nom. Il l'eût préférée pour cela à toute autre femme. Il n'ignorait pas que sa cousine avait tout sacrifié à l'esprit de famille. Chaque fois qu'un des bijoux de sa corbeille ou de son héritage était passé de ses mains en celles d'Angelotti pour payer une dette ou faire face à une difficulté,

sans enjoindre le silence à l'officieux intermédiaire, elle avait cru l'imposer suffisamment par son attitude. Mais Angelo — par conscience, disait-il — avait eu soin de tenir le prince au courant de ces sacrifices. Cesare le regrettait à présent ! Tout bas il s'avouait que, puisqu'il fallait en venir là, au mariage de raison avec une étrangère, il eût préféré ne pas savoir que sa cousine s'était dépouillée pour lui au point d'être devenue pauvre. D'y penser, il avait honte. Il souffrait, non dans son cœur, mais dans son amour-propre.

C'est pourquoi il fuyait Bianca, cherchant à se tromper lui-même et à trouver dans la gravité des circonstances la justification de sa conduite.

En quittant Angelotti à la suite de l'entretien qu'ils avaient eu à sa banque, le prince avait tenté de s'étourdir à force de mouvement. Il avait fait seller son cheval et, bien que la nuit fût proche, était parti, droit devant lui dans la campagne, du côté des Castelli Romani, dont les paysages étaient liés à ses plus chers souvenirs d'enfance. Près de Frascati il s'était arrêté pour la nuit dans une petite *osteria* tenue par un vieux serviteur de son père. L'homme, à la vue de don Cesare, ne sut d'abord comment exprimer sa joie. Il appela sa famille pour recevoir dignement le fils de son ancien maître. Mais, avec le tact d'un cœur dévoué et sa finesse native d'Italien, il discerna bientôt le trouble du prince, et se contenta de le servir en silence.

Cesare passa le jour suivant dans cette campagne. Il se rappelait le temps où, à perte de vue, les champs qui l'entouraient composaient le domaine patrimonial de sa famille. Dans ces bois, dans ces vignes, à côté de son père, il avait chassé pour la première fois... Par ces sentiers ombreux serpentant sous les futaies, il avait escorté Bianca dans ses premières leçons d'équitation... Dans cette villa grise, là-bas, au milieu d'un parc, suivant une tradition de famille, les

Montecorvello allaient passer leur lune de miel... aujourd'hui elle appartenait à un riche Américain...

Tous ces souvenirs, surgissant à la fois, lui remplissaient l'âme de mélancolie et d'amertume. Avec le regret de ce qui était perdu, lui venait au cœur le désir fou de reconquérir, pour les Montecorvello, un peu de ce passé à la fois si lointain et si proche... Toutefois, demeurer davantage en ces lieux dont la seule vue lui étreignait le cœur eût été un supplice, et las, à demi brisé, il reprit, sous des impressions poignantes, le chemin de Rome...

Il venait à peine d'y rentrer quand il reçut, dans son triste et misérable palais, l'appel inattendu de donna Bianca ; et, sans chercher à deviner la cause de cet appel, il s'était empressé de s'y rendre, comme le naufragé qui se débat contre les flots s'accroche sans réflexion à la première épave à sa portée.

Assise dans un antique fauteuil à dossier haut et sculpté, la princesse l'attendait en peignant des miniatures. Dans la grande salle froide et dénudée, l'embrasure profonde de la fenêtre où elle avait établi son petit atelier formait comme une sorte de boudoir où se reposait son âme d'artiste.

Elle peignait une Béatrice sur fond d'or ; une Béatrice symbolique, qui tenait à la main un lis et un rameau vert, et dont le visage idéalisé semblait dire le poème de l'amour éternel.

Le prince, en face d'elle, la contemplait, demi-attristé, demi-confus... Puis, d'une voix altérée :

— Eh bien, dit-il, vous savez tout à présent... De notre vieille race, de toute cette ligne d'ancêtres dont vous et moi avons été — je n'ose plus dire nous sommes — si fiers, il ne reste plus que *nous* deux, Bianca... et sur *nous*, il semble que tout s'effondre..., qu'autour de nous les ruines s'amoncellent...

D'un geste presque violent, il parut vouloir comprimer l'émotion intense qui l'étreignait,

et, pour se calmer un peu, il fit quelques pas dans la grande salle. Bianca, les yeux perdus dans l'espace, suivait une pensée douloureuse... A quoi rêvait-elle?...

Cesare revint vers elle et lui prit la main : elle restait inerte et froide ; il y appuya son front brûlant.

— Devant vous, je me sens bien petit, Bianca... Lorsque je pense à vous et à moi, il me semble que notre race se termine en une fleur rare et précieuse et en un de ces fruits de la mer Morte, amers et pleins de cendres...

Il allait s'attendrir, mais la princesse ne lui en laissa pas le temps. Les paroles d'Angelotti retentissaient à son oreille. Dans l'émotion de son cousin, elle ne voyait que le trouble et l'angoisse causés par une situation désespérée.

Elle retira lentement sa main, et d'une voix douce, mais ferme, elle reprit :

— Angelotti m'a parlé sans réserve de votre situation, mon cousin. Il est inadmissible que le palais des Montecorvello soit demain vendu aux enchères... Ce palais, c'est nous..., c'est mieux et plus que nous-mêmes, Cesare : l'âme de toute une race l'habite depuis des siècles... Et ce n'est pas tout encore : Angelotti m'a parlé d'autre chose..., d'un mariage qui s'offre à vous, d'un mariage qui peut réparer toutes les ruines..., plus encore : d'une jeune fille que vous aimez...

— Oui, tout cela est vrai, quoique... l'aimer?...

— Mais oui, vous l'aimez ! Pourquoi vous en défendre ? Cet amour vous sauvera de vous-même... Dès lors, qu'est-ce qui vous arrête ? Il faut prendre un parti, mon cousin ; l'heure est décisive...

— Bianca, le cœur me manque lorsque je pense à vous ! s'écria le prince malgré lui.

— Et pourquoi donc ? dit simplement la princesse, pâle mais toujours calme ; rien ne nous a liés que le même culte pour nos souvenirs de famille ! J'ai, moi, tout sacrifié pour rendre aux Montecorvello leur grandeur passée. Vous êtes



vous, plus heureux : vous ne sacrifiez rien !

Elle se tut et un long silence pesa entre eux.

— Si la future princesse, reprit-elle, est une jeune fille aux yeux de lumière et de vérité que j'ai entrevue à Saint-Pierre, je vous félicite en toute sincérité... Et maintenant que nous nous sommes dit tout ce que nous avons à nous dire, je vous rends votre liberté, mon cousin ; faites-en un bon et profitable emploi ; tous mes vœux vous suivront... A présent, excusez-moi : j'ai à sortir... Adieu, Cesare...

La princesse avait hâte de rester seule.

Cesare sorti, par un suprême effort de volonté, elle s'absorba dans son travail. Doucement, presque avec tendresse, elle caressait de son pinceau le visage de la Béatrice au lis, Béatrice, l'image type de l'amour devenu le lien entre l'être aimé et l'au-delà...

Puis Bianca laissa tomber sa main, l'effort la dépassait. Un rayon de soleil dardait sur le fond d'or de la feuille de parchemin qu'elle peignait, et elle demeurait fascinée devant le nimbe lumineux qui auréolait la douce figure.

Elle ferma à demi les yeux : regardant en elle-même et revivant sa vie. Vie d'enfant et de jeune fille, tout entière écoulée derrière les murs d'un couvent, dans un nuage d'encens qui jamais ne se dissipait et ne permettait de rien distinguer du dehors... Des chants, des mélodies, des hymnes religieux l'avaient bercée durant des années et avaient étouffé en elle les voix de la nature et du monde. Des femmes aux gestes lents, à la voix douce, à l'âme belle, avaient pris à tâche de former son âme et son cœur à l'image idéale d'une beauté qu'elles s'efforçaient de réaliser. Bianca était sortie de leurs mains, cœur tendre, âme pure, pleine d'illusions. Elle avait cherché au dehors la vie dont elle avait vécu, la seule à laquelle elle fût préparée, et il se trouva que tout dans sa vie lui fut une souffrance. Les laideurs morales qu'elle entrevit blessèrent son âme, et l'amour

qu'elle rencontra blessa bien autrement son cœur !

L'amour !... Même au couvent, Bianca y rêvait... Quand les parfums de l'encens la grisaient, quand les vagues berceuses de l'orgue endormaient sa rêverie, quand les cantiques célestes emportaient son âme sur leurs ailes, elle se représentait un amour humain où son âme se serait fondue avec une autre âme, dans une même aspiration d'éternité...

Elle se rappelait à présent combien elle avait aimé, ou cru aimer son cousin. Sans illusions aujourd'hui, c'était sur les illusions mortes que roulaient ses larmes. Ce beau patricien, dont les traits un peu adoucis reproduisaient ceux des grands ancêtres, avait été le type idéal poursuivi dans ses rêveries de jeune fille. Et lorsque, revenue définitivement auprès de don Urbino, son oncle, elle avait été à même de juger mieux Cesare, elle avait eu besoin d'un long temps pour le voir enfin tel qu'il était, et non plus à travers des rêves qui le transformaient en paladin.

Le jeune prince était passionnément épris de la vie moderne à laquelle il ne demandait qu'une satisfaction plus complète de ses goûts de plaisir. Bianca en avait été douloureusement impressionnée, elle qui résumait dans son âme ardente le mysticisme et la poésie de l'Italie tout entière.

Tandis que Cesare, rejetant au loin les traditions gênantes, ne voyait dans les souvenirs et les gloires du passé que le moyen de rendre le présent plus brillant et plus joyeux, Bianca aurait voulu, de ce noble passé, composer un trésor dont les générations à venir avaient, disait-elle, le droit de leur demander compte.

— Intacts nous les avons reçus, intacts nous devons les transmettre, aimait-elle à répéter à son cousin.

Mais Cesare ne pouvait se hausser à cette conception supérieure de la vie ; sa fierté de race se bornait à porter gaiement un beau nom, dans le

vulgaire contentement de se parer d'une étiquette qui lui ouvrait toutes les portes en lui assurant des déférences.

Tout cela, Bianca ne l'avait compris que plus tard. Le cœur humilié, l'âme douloureusement atteinte dans ses rêves déçus, elle s'était laissé marier à un autre...

Ah ! l'horreur de ces cinq années de mariage ! elle n'y pouvait penser sans épouvante. Et le soulagement éprouvé de se sentir enfin délivrée lui était d'abord apparu comme une faute et presque un remords. Mais son retour à Rome, sa jeunesse qui chantait en elle, et l'avenir qui paraissait lui sourire encore, n'avaient pas tardé à dissiper ces scrupules... Pourtant, elle s'était aperçue bien vite que le vide se faisait devant elle ; que Cesare, toujours indolent et sans élévation d'âme, ne pouvait devenir un appui, et que ses dernières illusions s'évanouissaient cruellement une à une...

Maintenant, elle était forcée de reconnaître que c'était fini, et, tristement, elle songeait, souffrait et pleurait.

Le sentiment terrestre qui avait agi le plus puissamment sur elle était le culte de la famille... Au moins, le mariage de Cesare allait relever les Montecorvello, et cette pensée allégeait un peu la tristesse lourde de son cœur.

Tout à coup, une idée lui vint, et elle sourit d'abord, en hochant la tête comme pour la chasser. Mais l'idée s'obstinait, et loin de lâcher prise, paraissait s'ancrer davantage.

— Serafina ! appela-t-elle.

La vieille servante apparut.

— Serafina, j'irai ce soir à une réception. Il faut me faire belle, tu entends ?

La vieille servante leva les mains au ciel.

— Avec quoi vous habillerais-je, donna Bianca ? Il y a si longtemps que vous ne sortez plus ! Pas une de vos anciennes belles robes n'est à la mode du jour !

— Je ne t'ai pas dit de m'habiller à la mode, Serafina ! Je t'ai dit de me faire belle. Si tu ne

trouves rien dans mes armoires, cherche dans les vieux coffres... Il y a ma robe de noce...; celle-là, tu peux me la préparer, en l'arrangeant un peu... Et puis, fais comme tu voudras, mais, je le répète, je veux être belle et que tout soit prêt pour huit heures, à mon retour de l'église.

Et à huit heures, tout était prêt lorsque Bianca entra dans sa chambre, qui était une seconde édition de la salle nue et vide... Mais Serafina y avait allumé tous les candélabres et tous les flambeaux de la maison.

Elle commença alors à habiller la princesse, et Bianca se laissait faire, absorbée en elle-même. De temps en temps, la voix de sa vieille servante la tirait de sa rêverie.

— Tournez la tête, donna Bianca, que je fixe votre diadème!... Penchez-vous, ma princesse, j'ai une épingle à mettre à votre col. Sauveur de mon âme! s'exclama enfin la vieille en joignant les mains.

Bianca leva les yeux sur la glace et ils s'y reflétèrent doux et mélancoliques.

— Où as-tu déniché tout cela, ma bonne Serafina?

— Dans les coffres... Il y a si longtemps que vous ne les ouvrez plus...; vous avez oublié ce qu'ils contiennent. Moi, je les visite de temps à autre pour l'entretien. Les coffres de noce des Corglione étaient bien garnis... Allons, donna Bianca, partez maintenant, il est tard.

Et doucement, elle enveloppa la princesse dans une longue pelisse de satin noir.

— Vous êtes belle, très belle, murmurait encore la vieille en l'accompagnant à la voiture qu'elle avait fait appeler.

Bianca savait bien qu'elle était belle; il n'était pas un regard qui ne le lui dît; mais, en ce moment, elle avait conscience de sa beauté. Peut-être aussi était-elle plus belle parce qu'elle souhaitait passionnément l'être ce soir où il lui semblait dire adieu à la vie.

A la villa Médicis, le Directeur exprimait une joyeuse fierté de voir son salon si brillamment

rempli. Les pensionnaires étaient au complet ; la longue file de leurs habits s'alignait plus longue que jamais aux pieds d'Esther et de Mardochée.

— Je suis vraiment heureux, disait-il, de voir ces jeunes gens s'humaniser un peu et prendre goût au monde ; car enfin, même pour des artistes, la connaissance du monde est indispensable.

Les pensionnaires de la villa n'auraient pas voulu manquer ce jour-là à la réception de leur Directeur. Les peintres y étaient particulièrement intéressés ; il s'agissait de jeter un dernier coup d'œil à une de leurs œuvres, conçue en commun, et à laquelle la villa tout entière avait collaboré : les costumes travestis de Nell et de Nellie.

Quelques dimanches auparavant, à la suite d'un colloque avec leur vieil ami Glaczkowicz, Nellie, Nell et ce dernier étaient bravement allés prendre leurs sorbets dans la salle à manger, dernier refuge de l'art français les soirs de réception. Et là, avec toute sa grâce de Slave et de vieillard, M. Glaczkowicz avait dit aux pensionnaires de la villa :

— Messieurs, permettez-moi de vous solliciter au nom de Mlles de Verneuil, qui n'osent vous demander un petit service.

Sur quoi, Nell, se jetant avec vaillance en avant, avait dit gentiment :

— Voilà, messieurs, on annonce un bal travesti chez le duc Roccabella. Nous rendriez-vous aimablement le service de nous indiquer des costumes ? C'est une question d'amour-propre national ; vous ne voudriez pas que des compatriotes, des Françaises, fussent inaperçues. Eh bien, messieurs les peintres et sculpteurs, ne trouverez-vous pas, en regardant ma cousine et moi, quelque chose qui nous convienne pour cette circonstance ?

Il s'en était suivi une discussion qui avait duré plusieurs jours. On avait fait des croquis, et les plus hautes questions artistiques avaient

été agitées. Enfin, l'accord s'était fait sur une conception de haut goût. Et, précisément, ce soir-là même, la villa, un peu anxieuse, allait juger son œuvre achevée et vivante.

M. de Valgrand et M. Glaczkowicz avaient dîné à la villa. Le premier tenait son congé en poche et se disposait à partir le surlendemain. Il n'en avait parlé qu'à son vieil ami, en lui exposant ses raisons, ses regrets et sa hâte de fuir avant qu'il fût trop tard.

Le fin Polonais avait écouté sans rien dire d'abord et un peu attristé. Pressé par René de lui donner son avis :

— Mon ami, au point de vue raison, je ne puis vous désapprouver. A mon âge, on ne juge pas très bien de ces choses, car on regrette souvent les folies que l'on n'a pas faites. Vous riez? Ce n'est point un paradoxe. En somme, vous avez raison..., et vous auriez raison encore en faisant demain le contraire de ce qui paraît si évidemment raisonnable...

Dans le salon, un murmure se fit entendre...
Le serpent noir contre le mur frissonna.

Nell et Nellie entraient.

Nellie portait un ravissant costume italien du temps de la Renaissance. Les satins rose tendre, les perles et les fils d'or seyaient à sa beauté de bijou rare. Si exquise qu'elle fût, elle avait un peu l'air d'une figurine de musée.

Avec Nell, au contraire, l'école moderne triomphait. Elle, dans sa splendeur de jolie fille fraîche et vivante, était simplement costumée en paysanne italienne marchande de fleurs; ses bras blancs sortaient, fermes et ronds, des manches courtes d'une chemise de toile. Sa taille, flexible et pleine, semblait plus souple, serrée dans un corselet de laine brodée, et ses beaux cheveux tordus sous un foulard éclatant, étaient piqués de grosses épingles d'or. Les peintres avaient compté sur son teint d'aurore. Un large panier de fleurs se balançait sur sa tête; des gerbes de roses chargeaient ses bras, et elle semblait ainsi une belle fleur elle-même,

plus fraîche, plus éclatante avec le rayonnement de ses yeux bruns et le reflet nacré de son sourire.

Ah ! les peintres n'avaient pas trouvé du premier coup cet effet-là ! Ils avaient tâtonné longtemps avant d'imaginer ce petit costume si simple qui, loin de déguiser et de dénaturer sa personnalité, mettait en valeur la femme et ses perfections de formes !

On les entourait. Nell posa sur le piano son panier de fleurs et sa gerbe de roses.

M. de Valgrand s'approcha ; il était étrangement ému.

— Ainsi, voilà enfin le mystère éclairci ! murmura-t-il d'une voix un peu voilée. Et voyez ce que sont les choses ! je n'avais pas l'intention d'aller au bal Roccabella ; j'irai pourtant, pour conserver plus longtemps la vision que vous êtes, pour la graver plus profondément dans mon souvenir...

Nell le regarda avec un peu d'angoisse au cœur. Ce soir, elle aussi avait voulu être belle et triompher d'une résistance qu'elle sentait sans se l'expliquer.

M. de Valgrand poussa un soupir, comme si la respiration lui eût manqué un instant. Son cœur battait très fort ; mais sa raison luttait encore : il ne voulait pas se laisser vaincre.

Il chercha à brûler ses vaisseaux.

— C'est la dernière vision de Rome que j'emporterai pour longtemps. Ce sera la plus belle !...

— Vous partez ? demanda Nell en pâissant un peu, mais sans laisser autrement deviner l'anxiété qui lui serrait le cœur.

— Oui, dans deux jours ; je pars en mission d'étude...

Un silence tomba entre eux. Elle avait les yeux baissés et une tristesse l'envahissait. Aurait-elle perdu la partie ? avait-elle échoué dans sa conquête du bonheur ? L'oiseau d'amour, l'oiseau bleu allait-il s'envoler après lui avoir fait entendre sa chanson ? Et, pourtant, René

de Valgrand l'aimait... elle sentait qu'elle ne lui était pas indifférente. Mais quoi ! elle était pauvre, ou du moins il la croyait telle, et les paroles de son oncle lui revinrent à la mémoire, avec son défi de conquérir le bonheur et de mériter l'amour.

Dans un dernier effort, elle releva la tête, décidée à lutter encore. M. de Valgrand la regardait, et, pour la première fois, elle baissa les yeux sous un regard dont elle ne reconnaissait plus l'expression...

Le jeune diplomate sentait sa tête s'égarer. Il y avait ce soir-là dans la beauté de Nell quelque chose de plus tendre que d'ordinaire, de plus capiteux aussi, comme si le voisinage de tant de fleurs produisait autour d'elle un effet grisant.

— Et que ferez-vous, au bal, de toutes ces fleurs ? demanda-t-il en se penchant vers Nell.

— Je les donnerai.

— Ne m'en donnerez-vous pas une, comme un souvenir, avant mon départ ?

— Mais oui, répondit faiblement la jeune fille. Choisissez.

— Non, choisissez pour moi... ou plutôt, oui, laissez-moi choisir dans votre corbeille... je veux celle qui vous ressemble le plus...

Parmi les roses et les orchidées, les lilas et les œillets, les violettes et les tubéreuses, les bruyères et les camélias, René découvrit un rare bouquet de cyclamens sauvages. Il prit deux ou trois fleurs. Le surplus du bouquet restait dans la corbeille. Il hésita en le regardant ; puis, ne pouvant résister à son désir, il s'en saisit encore :

— Permettez-moi de le garder ! dit-il. Je ne puis supporter l'idée que d'autres reçoivent de vous quelques-unes de ces mêmes fleurs...

Nell n'eut pas le temps de répondre. Un silence s'était fait tout d'un coup dans le salon, un silence absolu, fait de surprise et d'admiration.

Une femme était debout, encadrée par la baie

de la porte ; elle se tenait immobile sur le seuil, comme hésitante, étonnée de l'effet produit par son apparition.

Le Directeur de la villa et M. Glaczkowicz s'étaient levés tous deux et s'avançaient, empressés et respectueux.

— Princesse ! quel honneur et quelle surprise ! murmurait le Directeur en lui baisant la main.

— Qui est-ce ? demanda Nell ; et une voix quelconque près d'elle disait :

— C'est la princesse Corglione..., c'est donna Bianca...

Oui, c'était bien elle, la dame de Saint-Pierre ; Nell et Nellie la reconnaissaient à présent, malgré la différence de costume ; c'était le même visage, les mêmes yeux de velours, les mêmes traits purs et lumineux.

Serafina l'avait faite vraiment belle !

Donna Bianca portait la robe de noces des Corglione, un damas blanc tissé de lis d'argent : les lis de Florence, qui montaient autour d'elle et l'enserraient comme une gerbe. La robe était ancienne et de la belle époque florentine : les Corglione avaient la même origine que les Montecorvello. Le corsage baleiné dégageait le cou, et la nuque était encadrée dans un col Médicis de merveilleuses guipures.

Bianca n'avait pas de bijoux ; nul collier sur sa gorge ronde, pas d'agrafes étincelantes au corsage : ainsi qu'elle l'avait dit à Angelotti, elle ne possédait plus rien. Mais, dans ses cheveux, les rubis du diadème étincelaient et jetaient jusque sur ses joues un léger reflet de leurs feux pourpres.

La princesse était une résurrection, la résurrection d'une époque, d'une race, d'un monde. Ce n'était pas seulement une femme dans la splendeur de sa beauté qui se tenait debout au milieu des hommages de ces savants et de ces artistes, c'était l'Italie des Médicis qui revivait.

Nul ne songeait à s'étonner de l'apparition soudaine de la princesse à la villa. Sa beauté

éveillait les mêmes sentiments que la contemplation d'une œuvre d'art. On disait autour d'elle combien elle était belle, comme on eût admiré tout haut une merveille artistique.

Bianca, un pâle sourire sur les lèvres, promenait ses regards dans le salon. Elle rencontra vite les yeux de Nellie et de Nell, et ses yeux à elle s'attardèrent sur cette dernière. Elle aussi les reconnaissait.

Maintenant, elle hésitait un peu. Laquelle de ces deux jeunes filles était celle que son cousin avait choisie ? Laquelle était la jeune héritière ? Elles se ressemblaient, quoique cependant différentes.

Souhaitant les connaître, elle fit un pas en avant, poussée surtout par son désir que la future princesse Montecorvello fût la jeune fille aux yeux de lumière et de vérité.

— Vous avez là de bien jolies fleurs, mademoiselle, dit-elle en s'approchant du piano où Nell se tenait appuyée près de sa corbeille.

Et se tournant vers M. Glazkowiez :

— Vous seriez bien aimable de nous présenter l'une à l'autre, dit-elle avec grâce.

Puis, la présentation faite :

— Vous avez été bien inspirée, dit-elle à Nell avec un sourire, de choisir le costume de *contadine*... Il n'a pas l'air d'un travestissement..., il est *vrai*, et vous devez aimer ce qui est vrai, ajouta-t-elle en plongeant son regard de velours dans les yeux clairs de la jeune fille.

— Voulez-vous me permettre, madame, de vous offrir une fleur ? dit alors Nell, émue sous ce regard qui rayonnait d'une clarté presque surnaturelle.

Et elle chercha dans sa corbeille.

Bianca la regardait faire avec un sourire vague, comme détaché.

— Pourquoi prenez-vous la peine de chercher si longtemps ? lui demanda-t-elle en voyant ses mains errer et hésiter entre les roses, en choisir une pour la laisser et en prendre une autre...

— Je cherche une fleur assez belle pour vous, madame, et je n'en vois pas... Ah ! celle-ci, peut-être, continua-t-elle, en prenant un lis rouge, égaré parmi des roses aux teintes pâles.

— Non, permettez-moi de choisir moi-même. Tenez..., cette fleur-ci. C'est celle qui m'ira le mieux.

Et la main de Bianca se glissait, preste, parmi les feuillages légers et les branches fleuries. Dans cette corbeille préparée pour une fête, une sombre fleur pourpre, par un hasard étrange, s'était égarée... Bianca la prit et la fixa à son corsage : c'était une fleur de la Passion...

Nell demeura muette, le cœur glacé. Mais déjà la princesse, lui laissant un remerciement, s'éloignait au bras du Directeur qui lui faisait les honneurs de la villa où elle n'avait pas paru depuis bien des années. Elle retrouvait là, ce soir, d'anciennes connaissances, des amis de sa jeunesse, du temps où, sortie à peine du couvent, don Urbino était si fier de la présenter, sans l'avouer encore, comme sa future fille.

M. Glaczkowicz l'avait rejointe dans la bibliothèque ; les fenêtres étaient ouvertes, il faisait au dehors un temps délicieux, une nuit claire, scintillante. Devant la façade de la villa, les arbres touffus répandaient une ombre épaisse. Leur feuillage était découpé de façon à ménager sur la Ville Eternelle des aperçus qui ressemblaient à des tableaux. Au fond de chacun d'eux se détachait en masse sombre le dôme de Saint-Pierre. Les clochetons, les coupes, les obélisques se dressaient dans le calme de la nuit et la limpidité de l'atmosphère ; et, sur Rome endormie, le ciel versait une lumière d'argent.

— Pourquoi donc m'avez-vous oubliée toutes ces années dernières ? demanda la princesse à l'aimable Polonais.

— Oh ! ce n'est pas un oubli ! Je suis un vieil égoïste et je fuis les impressions pénibles ; j'en ai trop ressenti dans ma vie ! Il m'eût été douloureux de vous revoir... A mon âge, je puis

vous parler ainsi. Mais de penser à votre jeunesse radieuse, à la vie pleine de promesses qui vous attendait, à ce que vous avez trouvé ensuite..., à vos sacrifices inutiles..., à votre existence actuelle... Non, c'était trop douloureux pour moi ! Ne savez-vous donc pas que vous avez été dans ma vie toute une révélation d'idéal et de charme ? Que vous avez incarné en vous toute cette Italie prestigieuse et séduisante dont je suis le vieil amoureux?... Princesse, ne m'en faites pas trop dire, je craindrais d'être ridicule. Mais j'aurai soixante-douze ans dans quelques jours, me permettez-vous de vous dire que vous seule avez eu le pouvoir de me faire regretter ma jeunesse?...

Bianca, un peu émue, le regardait, surprise, tandis que leur arrivait du salon voisin l'harmonieux écho du *Printemps* de Grieg que jouait Nellie au piano.

Quelques instants plus tard, un jeune homme vint s'asseoir au piano après Nellie, c'était un des pensionnaires nouvellement arrivés. On lui demanda la marche de *Lohengrin*. Il hésitait. Ses yeux, errant sur l'assistance à l'aventure, tombèrent sur Bianca appuyée à la fenêtre. Du piano, on l'apercevait, baignée dans le rayon de la lune et dans le scintillement des lis d'argent de sa robe.

Alors, à la Beauté qu'elle symbolisait, le jeune pensionnaire répondit par l'éternelle beauté de la sonate du *Clair de lune*.

Mais l'heure s'avavançait ; Mme de Verneuil fit signe à ses nièces : il était temps de se rendre au palais Roccabella.

René de Valgrand les accompagna à leur voiture.

— Pourquoi n'allez-vous pas à ce bal ? demanda M. Glazkiewicz à donna Bianca.

— Je n'en sais rien, je n'y ai pas pensé, répondit-elle en hésitant.

— Allez-y, princesse, vous êtes superbe ainsi ; vous êtes une admirable évocation du passé. Allez-y, pour la joie des artistes qui seront

nombreux à ce bal ; allez-y ! Voulez-vous me permettre de vous y accompagner ; ma voiture est là, tout à vos ordres...

Et Bianca, tentée, se laissa conduire au bal.

Le palais Roccabella est un des plus anciens et des plus beaux de la Rome des Papes. C'est aujourd'hui l'un des plus sévèrement fermés du « Monde noir ». Pour y pénétrer, il faut montrer *patte blanche*.

Le vieux duc, qui fêtait l'entrée dans le monde de sa petite-fille, avait prétendu, par un caprice d'artiste et de grand seigneur, ressusciter pour une nuit l'Italie de jadis. Les costumes étaient strictement italiens de toutes les époques. Les princes frôlaient les condottieri ; les grandes dames, les contadine ; quelques-uns reproduisaient des tableaux ou des portraits célèbres, ou bien encore incarnaient pour cette nuit des personnages du drame et de l'histoire. Le duc de Roccabella lui-même n'était-il pas un admirable Capulet et sa petite-fille Giulia une adorable Juliette ?

C'était vraiment un spectacle de féerie que cette foule étincelante, ondulant sous l'éclat des lustres et des girandoles, autour des colonnes de marbre rose qui, de distance en distance, soutenaient les arcades aux riches tentures de velours de Gênes. Toute la fleur de la noblesse romaine était là réunie : assemblage de noms célèbres où défilait toute l'épopée de l'Italie. Là plupart des hommes portaient des costumes historiques dont jadis avaient dû se parer leurs ancêtres. Il était des armures et des cottes de mailles sur lesquelles, visiblement, le sang avait coulé. Les pages qui circulaient, offrant des sorbets et brûlant des parfums, avaient revêtu des livrées datant de la Renaissance. Et entre les scintillements des miroirs de Venise, des torchères d'argent ciselé, des cadres florentins aux ors atténués par le temps, les portraits des Roccabella passés, grands seigneurs et nobles dames, à la mine hautaine, semblaient contem-

pler leurs descendants avec une souveraine et dédaigneuse pitié.

Nell et Nellie vivaient un rêve. Le prince Montecorvello s'approcha d'elles et Nellie sourit en acceptant son bras. Son cœur battait, et elle leva timidement ses doux yeux bruns sur le beau prince qui la guidait à travers cette fête magique. Il semblait chez lui, saluant autour de lui d'un geste ou d'un mot courtois, et Nellie perdait conscience de la réalité... Elle était la princesse dont elle portait le costume... Il l'aimait et il allait le lui dire. Elle ne pensait plus à hier ; demain n'existait pas pour elle. Elle se laissait bercer par la féerie ; elle était heureuse, et c'était tout...

Bianca, de loin, les suivait des yeux. Entourée ce soir-là d'adorations et d'hommages, elle souriait doucement, avec le cœur déchiré. Mais c'était fini de souffrir : une illusion ne vaut pas qu'on la pleure, et, elle le voyait bien, c'était sur une illusion qu'elle pleurait...

Le prince Montecorvello avait éprouvé un moment de saisissement en voyant sa cousine entrer dans la galerie. Il s'était approché d'elle pour la saluer, et, tout de suite, elle l'avait mis à l'aise avec une parole affectueuse :

— Bonsoir, mon cousin ! Vous êtes surpris de me voir ici?...

Puis, plus bas :

— Je vous félicite, Cesare, j'espère que vous serez très heureux...

A ce moment, le duc Roccabella venait offrir son bras à la princesse pour lui faire les honneurs de la fête, et Cesare n'eut plus l'occasion de se rapprocher d'elle.

Son âme faible et dénuée d'énergie en était soulagée. Le remords s'était dissipé comme par enchantement. Il cherchait même à se persuader que l'apparition de Bianca au bal de ce soir était le présage d'un changement dans sa façon de vivre.

— Elle est si belle ! pensait-il. Elle n'a qu'à

vouloir pour conquérir à Rome la situation la plus enviable !

Lui, il ne pouvait plus attendre ; il venait de passer des jours affreux dont le cauchemar l'étreignait encore. Angelotti, après lui avoir refusé les cinq mille lire, avait poussé son impitoyable rigueur jusqu'à lui refuser la petite somme nécessaire aux frais de son costume, pour lequel il avait dû recourir à un usurier... C'en était trop ! Aussi le prince, acculé, se promettait-il de ne plus laisser traîner les choses...

Il est juste de reconnaître que Nellie l'enchantait, tant elle apparaissait radieuse et séduisante en héroïne du *Décameron*. L'éclat des lumières, l'enivrement de la danse et de la musique la transfiguraient. En même temps, une sorte de griserie envahissait la jeune fille, et les flatteries que lui prodiguait le prince, ses regards, plus éloquents encore que ses paroles, achevaient de jeter le trouble dans son cœur...

Cesare le comprit, et, décidé à brûler ses vaisseaux, il se montra, sans franchir les bornes permises, tendre et passionné. Il ne jouait pas la comédie, car il était parvenu à se persuader qu'il était sincère. Il n'avait plus qu'une pensée : en finir avec sa situation intolérable ; et le sentiment qu'il jouait sa dernière carte le rendait presque irrésistible. Aussi, quand le bal prit fin, pensa-t-il avoir conquis le cœur de la jeune Française, et que son oncle, le cardinal, pourrait hardiment aller demander pour son neveu la main de Nellie de Verneuil.

IX

M. Glaczkowicz venait de quitter son bureau pour s'approcher de la table turque où l'attendaient son café au lait et ses petits pains viennois.

Le Polonais avait gardé l'habitude de se lever matin et de travailler au moins deux heures avant l'apparition de son vieux valet de chambre lui apportant son déjeuner. C'était le signal d'une halte dont l'écrivain savourait le charme en dilettante. Une des manies de ce vieil homme d'Etat doublé d'un artiste était précisément de tenir un très grand compte de cette demi-heure de repos pendant laquelle il rêvait aux choses belles et curieuses. Il prétendait, et peut-être n'avait-il pas tort, que le reste de sa journée dépendait en partie de ces impressions matinales.

Depuis vingt ans, il avait élu domicile sur la place d'Espagne. Il occupait un petit appartement, — le même, toujours, — dans une vieille maison habitée par une famille italienne. La grand'mère avait été sa *padrona*, puis le fils ; à présent, c'étaient les petits-enfants qui, l'ayant connu toute leur vie, s'étaient accoutumés à le vénérer comme une sorte de dieu lare, de fétiche qui leur avait porté bonheur. Il courait dans la famille toute une légende à ce sujet : la venue de M. Glaczkowicz avait mis fin à une *jettatura* qui durait depuis un siècle.

Le Polonais était rentré de bonne heure du bal Roccabella. En prenant, au matin, son traditionnel déjeuner, ses yeux, tombant sur les marchandes de fleurs qui entourent à ce mo-

ment la fontaine de Bernini, il se rappela Nell ; et sa pensée flottante alla de la jeune fille à Bianca, s'arrêtant tour à tour à l'une et à l'autre.

La porte du petit salon s'ouvrit et René de Valgrand parut.

— Comment ! déjà ! lui cria gaiement son vieil ami. Je ne m'attendais pas à vous voir si matin après une nuit de bal !...

— Pourquoi ? répondit le jeune diplomate. Une nuit de bal est beaucoup moins fatigante qu'une nuit d'insomnie.

— Est-ce donc une comparaison que vous avez faite souvent ?

— En tout cas, je l'ai faite ces temps-ci... J'avais de cruelles indécisions. Mais c'est fini, et je me trouve dans l'heureuse disposition d'esprit de quelqu'un qui a pris un parti...

— C'est vrai, dit un peu malicieusement M. Glaczkowicz. Ne m'en avez-vous pas entretenu déjà ?...

— Non ! non ! répondit vivement René. Il s'agit d'autre chose !

Il demeura un instant silencieux.

M. Glaczkowicz aussi. Puis, après avoir allumé une cigarette :

— Eh bien ! et ce bal, s'est-il poursuivi aussi brillant qu'au début ? Mes jeunes amies de Verneuil et la princesse Corglione ont-elles été bien admirées ?

— Oh ! pour donna Bianca, ce bal a été un triomphe ! Je ne crois pas qu'il y eût là un homme qui ne fût à ses pieds ! On espère, dans le monde romain, que cette apparition — ou réapparition — est le prélude à une vie moins retirée... Quant à Mlles de Verneuil... vous les avez vues... Nellie était exquise... et quant à Nell...

— Eh bien ?...

— Voyez-vous, reprit M. de Valgrand d'un ton très sérieux, ce bal d'hier a achevé de me faire voir clair en moi-même... J'aime Mlle de Verneuil. Je ne me rendais pas entièrement

compte de la profondeur de ce sentiment jusqu'ici ; il me semblait l'aimer avec mon intelligence, mon cœur même, si vous voulez ; mais il y a davantage à présent... Je me sens invinciblement amoureux d'elle, et ne pouvant plus résister à l'entraînement qui me domine tout entier...

— Cela ne m'étonne pas, répondit gravement le Polonais. Et puis ?

— Eh bien, si je renonce à Nell maintenant, je risque de la perdre pour toujours. Je ne puis, je l'avoue, supporter cette idée... D'un autre côté, au point de vue de ma carrière, il faut que je me marie... Au point où j'en suis, le concours d'une femme intelligente me serait précieux... même indispensable... Vous qui connaissez la vie diplomatique et ses exigences, dites-moi si je trouverais facilement une femme comparable à Mlle de Verneuil ?

— Non, dit franchement M. Glaczkowicz.

— Je ne voudrais pas épouser une étrangère. Une étrangère, si cultivée qu'elle fût, ne serait pas la femme qui convient à un diplomate français ! Peut-être aurait-elle une personnalité trop accentuée — elles l'ont presque toutes ! — et elle ne s'adapterait... Il lui manquerait toujours le sens français, le sens de la mission française. D'autre part, les jeunes filles de France sont élevées pour la France. Elles savent peu de langues, ignorent les autres pays, n'ont aucunement conscience de l'âme étrangère. Elles ne s'adaptent pas non plus à la vie cosmopolite et à la bohème élégante qui est le fond de notre existence, à nous autres, errants, qui tenons presque autant du missionnaire que du comédien... Que faire donc ? Mais voici que je rencontre sur ma route une Française, Française de race et d'éducation, avec la connaissance et l'habitude des milieux étrangers, une Française ayant le sens français et la vision cosmopolite...

M. Glaczkowicz, hochant la tête en marque d'approbation, compléta la pensée de René de Valgrand.

— C'est un oiseau fort rare...

— Et j'aurais tort, n'est-ce pas, de le laisser s'envoler?

— Oui, il vous paraît préférable de le mettre en cage?...

Après un instant de silence, M. de Valgrand reprit d'un accent plus rapide :

— J'ai tort d'être gêné aujourd'hui près de vous par les raisonnements que je vous exposais il y a deux jours en vous annonçant mon départ... Oui, il y a la question de fortune... Mais, si les faits restent aujourd'hui les mêmes, j'avoue que je les envisage différemment. Avec ce que j'ai et ce que me donnent mes appointements de conseiller d'ambassade, nous aurions de quoi vivre, sans éclat, mais honorablement. J'y ai bien réfléchi. Au point de vue mondain, nous adopterions un genre de vie aussi simple et aussi retiré que possible, pendant quelque temps du moins. Je vais entreprendre un gros travail sur un point de l'histoire diplomatique de la France et je m'y absorberai. Au besoin, je prendrai un congé pour y travailler plus complètement. Dans un an, deux au plus, cet ouvrage sera terminé et m'aura posé, je l'espère. Alors, au lieu de rester plus longtemps dans les ambassades d'Europe, dans des postes, très agréables, sans doute, mais où il est difficile de se distinguer, faute d'occasion, je demanderai — et j'obtiendrai — un poste de ministre éloigné, un poste de *travail* où j'espère donner la mesure de ce dont je suis capable. Vous voyez que, pour me tirer d'affaire, il n'y a rien de mieux pour moi que de devenir un homme de valeur ! Dites après cela que mon mariage d'amour ne serait pas le plus beau des mariages de raison ?

M. Glaczkowicz avait un rayon sur le visage.

— Mon cher enfant, embrassez-moi ! dit-il en allant vers René, les bras ouverts. Vous serez heureux parce que vous n'avez pas fait fi du bonheur !... Oh ! le bonheur !... Je pense parfois que, s'il y en a si peu sur la terre, c'est que les

hommes, — et les femmes, hélas ! — ne savent ni le voir, ni le conquérir, ni le regarder... On le sacrifie à bien des considérations secondaires... Et, pourtant, le bonheur lui-même veut être acheté... il n'est qu'à ceux-là qui savent y mettre le prix...

Un silence d'apaisement se fit entre eux. Car il est des silences heureux, — effleurés, comme disent les Russes, de l'aile d'un ange, — comme il est aussi des silences lourds et pleins de muettes douleurs.

En bas, sur la place, les roses, les œillets et les iris riaient dans le soleil ; et la nappe d'eau de la fontaine scintillait comme de l'argent.

— Etes-vous du pique-nique de demain à Albano et à Nemi ? demanda René.

— Mais oui ! Le rendez-vous est à la porte Capène. Nous serons, je crois, assez nombreux. Verrez-vous ces dames aujourd'hui ?

— Non. Demain je tâcherai de causer sérieusement avec Mlle Nell. Je veux savoir si elle m'autorise à demander sa main. A présent, je voudrais que tout marchât très vite !

Le Polonais eut un sourire.

— Allons, partez maintenant ! Il est onze heures et j'ai un rendez-vous avec un vieil archiviste qui doit m'apporter des paperasses. S'il vous voyait, vous l'effaroucheriez !

Le lendemain, le soleil se leva brillant dans un ciel bleu et Nell et Nellie en eurent l'âme tout illuminée. Elles descendirent au jardin, heureuses et rayonnantes, tandis que Catherine et Francesco préparaient les paniers et les bourriches.

Elles se promenèrent, enlacées et comme rêveuses, sous les arbres qui avaient entendu les paroles d'amour de Chateaubriand. Chacune de son côté pensait à Mme de Beaumont pour l'envier d'être morte dans l'illusion du bonheur.

Il y a, en effet, deux sortes d'amoureuses : celles qui, à l'heure de la mort, regrettent l'amour qui leur souriait, et celles pour qui la mort a déjà commencé avec la fin de l'amour ;

celles qui pleurent sur l'amour qui reste, et celles qui, ayant pleuré sur l'amour mort, n'ont plus de larmes pour la vie.

Nell et Nellie étaient de celles-là. Maintenant qu'elles se sentaient près du dénouement, leur cœur battait plus fort ; elles auraient voulu retarder la marche du temps et faire durer cette aube d'amour dont les précieuses minutes s'envolaient trop vite...

Elles rentrèrent à la villa, car il était temps de partir. Une déception les y attendait : leur tante se plaignait d'un commencement de migraine. Elle dit aux jeunes filles que, ne se sentant pas le courage d'affronter une journée de fatigue, elle les confierait à la femme du secrétaire de l'ambassade américaine qui devait venir les prendre tout à l'heure.

La voiture de Mme Blackhouse, l'amie qui devait chaperonner Mlles de Verneuil, arriva des dernières au rendez-vous. Une demi-douzaine d'équipages étaient déjà rangés au pied de la pyramide de Cestius. M. Glaczkowicz et René de Valgrand s'y trouvaient dans un phaéton, et Nell les aperçut bien vite ; le prince Montecorvello n'était pas encore là ; mais il viendrait sans doute à cheval et rejoindrait la caravane en route. On partit, en suivant la voie Appienne.

La caravane ne fit que traverser Albano. On avait faim et on allait tout droit à Nemi, dont le petit hôtel, sur le lac, était déjà retenu.

A travers les bois, à cette heure, la nature était encore toute jeune et fraîche. Il avait plu légèrement dans la nuit, juste assez pour abattre la poussière et laver les feuilles. Le chemin était bordé d'aubépines roses et on avançait sous une voûte de volubilis entr'ouverts...

Pendant que l'hôtelier déballait les provisions, on se réunit sur la terrasse.

Le prince Montecorvello n'apparaissait pas encore...

Nellie sentit son cœur se serrer. Mais don

Cesare avait un si bon cheval..., il pouvait arriver d'un instant à l'autre...

— J'ai pensé à vous, disait Nell à M. Glackowicz ; je me suis souvenue que vous ne buvez que du thé : j'en ai apporté et je vais vous le faire moi-même.

Et elle installa sa bouilloire à esprit-de-vin sur l'appui d'une fenêtre... Sans savoir pourquoi, elle se sentait heureuse. Et, cependant, René de Valgrand ne lui avait pas même adressé la parole. Il la regardait d'un air tendre et sérieux à la fois.

Le déjeuner fini, on s'en revint par les bois, du côté d'Arícia.

Près de la villa Torlonia, M. Glackowicz, qui connaissait bien le pays, conseilla de remiser les voitures chez le garde et de s'enfoncer dans les bois.

On parvint à une clairière où quelques-uns s'assirent dans l'herbe. D'autres se dispersèrent. Les jeunes filles se mirent à chercher des fleurs et des fraises sauvages. Les bois d'Arícia sont remplis de myosotis et de violettes.

Nellie s'était éloignée d'un pas lent, les yeux attachés à terre, feignant d'être absorbée par sa cueillette. Dès qu'elle se vit hors de l'atteinte des regards, elle ne chercha plus à feindre. Elle se laissa aller dans les herbes hautes, cachée par un buisson. Elle était triste, son cœur était lourd de peine. Une sorte d'angoisse l'étreignait à la gorge et ne lui permettait ni de parler ni de pleurer.

Cette partie, dont elle s'était fait une joie, s'écoulait avec une lenteur désespérante. Quelle mélancolie tout à coup répandue sur cette journée dont l'aube avait été si pleine de promesses !... Comment don Cesare n'était-il pas là ?

L'inquiétude la torturait... Lui était-il arrivé un accident ? ou bien — affreuse pensée ! — ce que Nellie avait pris pour de l'amour n'était-il que de la galanterie mondaine, de la banalité

trompeuse, passe-temps d'une heure, distraction sans conséquence?...

Nellie se sentait lasse physiquement et moralement..., lasse de ce trouble, de ces incertitudes..., lasse aussi du grand air et de la lumière... Elle se laissa glisser tout à fait dans l'herbe, abaissa sur son front son canotier blanc et ferma les yeux.

Rêva-t-elle de l'oiseau d'amour, de l'oiseau bleu qu'à l'heure de son départ elle avait entrevu?

A quelques pas d'elle, sa cousine était en train de le faire captif...

Nell aussi cueillait des myosotis, ou prétendait en cueillir. Elle s'était éloignée pour rêver à l'aise, pour savourer un bonheur qu'elle ne s'expliquait pas. Puis, il lui semblait que, ce jour-là, entre elle et René, il « allait se passer quelque chose... » C'était une impression vague et cependant impérieuse, et ce « quelque chose » là ne pouvait avoir de témoins. Non, cette rencontre suprême de leurs cœurs ne pouvait se passer que sous le beau ciel de Dieu, dans ce renouveau où l'amour et la joie chantaient sur toutes les branches, où la voix des sources disait le même refrain que les fleurs et les oiseaux...

... Nell cueillait des myosotis... Et Nell, l'Américaine, la raisonnable et la raisonneuse, Nell éprouvait, à ce plaisir enfantin, la même joie que la plus simple petite bergère...

Elle souriait à son bouquet et l'embrassait en riant... Elle regardait autour d'elle : le soleil, dans les sous-bois, se montrait prodigue, vraiment ; il semait de lames d'or les petits sentiers sous les pas de la jeune fille, comme s'il eût voulu la mener au bonheur par une route royale de féerie. Il poudrait d'or aussi le ciel et les arbres autour d'elle, et l'air même qui l'enveloppait.

Le cœur plein de l'émotion divine du bonheur pressenti, Nell leva les yeux vers le ciel, comme pour dire :

— Merci, mon Dieu, d'avoir fait la terre si belle !

Il régnait autour d'elle un silence absolu. Les grillons et les cigales se taisaient.

Tout à coup, un doux chant se fit entendre, moins qu'un chant, un gazouillement, que laissait échapper un petit oiseau posé sur une branche d'épine rosée. Nell, se rappelant l'oiseau de bonheur et d'amour, s'approcha doucement du buisson. Mais, brusquement, elle s'arrêta, saisie, et son cœur battit plus vite : de l'autre côté du buisson, René de Valgrand la regardait...

Sans savoir pourquoi, Nell devint plus rose que l'aubépine, et son bouquet de myosotis lui échappa des mains.

M. de Valgrand s'approcha et, sans rien dire, ramassa les fleurs.

— Je suis surprise..., je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici..., murmura-t-elle, troublée et balbutiante.

Ce n'était pas sa faute ; mais l'émotion était si forte qu'elle pouvait à peine parler.

— Non, non, dit doucement M. de Valgrand, ne dites pas cela..., vous saviez, vous deviez pressentir que je désirais vous parler..., que j'avais à vous dire des choses...

A son tour, il s'arrêta ; lui aussi était ému.

Nell ne répondant pas, il reprit plus calme :

— Me permettez-vous, mademoiselle, de vous dire que je vous aime, que le bonheur de ma vie dépend d'un mot de vous, du mot qui lierait votre destinée à la mienne ?

Et il regarda Nell. Elle avait levé sur lui ses yeux clairs et doux. Sans trouble, à présent, presque sans surprise, elle jouissait de la joie de son cœur...

Il attendait une réponse. Les yeux tendres et lumineux de la jeune fille la lui donnèrent sans doute, car elle ne parla pas et cependant il comprit.

— Merci, dit-il en se penchant et en baisant plusieurs fois la petite main dégantée.

— Il me fallait cet aveu avant de continuer... J'avais besoin de savoir comment vous accueilleriez mes sentiments avant de vous exprimer mon amour et de vous en conter l'histoire..., car il y a une histoire..., mademoiselle..., ce n'est pas un de ces amours tranquilles comme le miroir du petit lac que nous admirions ce matin... Il y a du torrent en lui... Il a dû emporter dans son flot des préjugés et des hésitations... C'est une conquête qu'il lui a fallu faire..., et il faut qu'il soit bien fort pour avoir triomphé...

Et passant doucement le bras de Nell sous le sien, il marcha avec elle dans l'allée verte qui tournait autour de la clairière.

— Vous conterai-je cette histoire? Oui, car je veux que vous les connaissiez une à une, les étapes de mon bonheur. Mais, d'abord et avant tout, répondez-moi de votre voix tendre... J'ose vous demander si vous m'aimez?...

— Oui, dit Nell doucement.

— Merci, du fond de mon cœur!... Pour moi je vous ai aimée comme il faut aimer... Non par un coup de foudre aveugle, mais avec mon intelligence et ma raison... Je ne veux pas le cacher : j'ai lutté contre moi-même, je me suis raidi contre cet entraînement, au lieu de me laisser glisser sur une pente si douce... J'ai hésité des semaines ; un instant même j'ai reculé devant des obstacles faits d'idées préconçues, d'opinions enracinées dans le monde..., je n'ai pas de fortune à vous offrir, je n'ai à peu près que ma carrière, pour le moment plus brillante que productive. Riche ou déjà chef de mission, il y a des semaines que je vous aurais demandé de partager mon sort...

— Je comprends tout ce que vous ne me dites pas, murmura Nell délicieusement émue. Mais comment en êtes-vous venu à penser différemment? Ne craignez-vous pas de le regretter? Vous ne m'avez pas demandé, à moi, si j'ai quelque chose à vous apporter en dehors de ma

modeste personne, de mon cœur qui vous appartient déjà?...

— Nous ne parlerons pas de cela, si vous le voulez bien ! Ce que je tiens loyalement à vous dire, Nell, c'est que ce n'est pas le côté brillant et l'éclat de la vie diplomatique que je vous offre en ce moment, mais le côté sérieux, sévère même de ma carrière. Ce sont quelques années, — nos plus belles années peut-être, — consacrées, pour moi au travail et pour vous à l'attente... Je compte travailler beaucoup et m'imposer par la valeur personnelle..., par les services rendus... On arrive aussi par ce moyen-là. Il y aura toujours des postes de luxe, de courtoisie, et des postes de travail où on a besoin d'hommes laborieux. Je rechercherai ceux-là...

— Oh ! s'écria Nell, rayonnante, je ne m'étais donc pas trompée en vous aimant !...

— Ni moi en comptant bien que vous me comprendriez... Et savez-vous, Nell, que je me sens comme renouvelé, comme rajeuni, depuis que je vous ai ouvert mon cœur, depuis que je vous écoute et que je vous vois !... Dites-moi que vous vous confierez à moi sans crainte, à travers le monde, le vaste monde, où parfois nous serons isolés, réduits à nous suffire l'un à l'autre ; et que vous ne regretterez rien de ce que vous aurez quitté?...

— Rien !... Je ne vous dirai pas que votre peuple sera mon peuple et votre Dieu mon Dieu, puisque vous et moi avons la même patrie... Mais je vous dirai : votre rêve sera mon rêve, vos espoirs seront mes espérances !...

Et elle se tut, trop émue et trop heureuse pour continuer. M. de Valgrand la serrait doucement sur son cœur. La tête un peu lasse de la jeune fille s'appuya sur son épaule. On a beau être diplomate, on n'en est pas moins homme. René ne put se défendre de poser un baiser sur le front de sa fiancée...

Ils se mirent en marche en silence : ils

allaient vers la clairière où flamboyait le soleil et où riaient les amis.

Un peu avant d'y arriver, René demanda à Nell s'il pourrait, le lendemain, parler de ses intentions à Mme de Verneuil?

— Précisément j'y pensais, dit Nell, et je vous prie de n'en rien faire. Je parlerai moi-même à ma tante Solange, mais seulement par convenance. Ce que vous avez à faire, — et ce que je désire instamment, — c'est que vous partiez dès demain pour Paris, en profitant de votre congé, pour aller vous-même et sans retard me demander à mon tuteur...

— Une lettre ne suffirait-elle pas pour le moment? ou une démarche d'un de mes chefs à Paris? Il m'est si dur de penser à vous quitter à présent! répondit le jeune homme d'un accent plein d'âme.

— Je vous en prie! non par caprice, mais comme une faveur! J'ai mes raisons pour le faire.. je vous les donnerai plus tard... Vous me feriez une peine très vive en me refusant...

— Alors, tout est dit, chère Nell: je partirai dès demain matin.

— Merci, René; vous ne le regretterez pas! Je vous enverrai ce soir une lettre que vous remettrez à mon oncle Georges...

Ah! le joli retour, ce soir-là, à travers la Campagne romaine, dans le déclin du jour et les parfums de la terre qui s'endort, l'éloquence des pierres grises de la voie Appienne et les crénelures du tombeau de Cecilia Metella se découpant sur le bleu pur!

René de Valgrand, à qui M. Glasczkowicz avait cédé sa place, faisait la route dans la même voiture que Nell. Elle était en face de lui, tendre, rêveuse. Nellie, qui souffrait et n'était pas parvenue à secouer sa tristesse, se taisait aussi, engourdie dans sa peine. Mme Blackhouse, au mouvement rythmé de la voiture, s'était endormie.

Heureux, Nell et René se regardaient sans rien dire.

Parmi les générosités que Dieu fait à sa création, il n'en est pas de plus belles qu'un beau cadre à un bel amour. Heureuse la vie sur laquelle a lui cette aurore qu'aucune nuit ultérieure ne fait oublier ! Les cadres d'amour ! Quelle influence ils ont sur les sentiments ! tantôt ils les décuplent, tantôt ils les immortalisent !

Nell et René avaient cette joie de s'aimer dans un beau cadre, et ils jouissaient divinement de leur bonheur.

Il était neuf heures lorsque les deux cousines rentrèrent à la villa Ludovisi. Nellie se plaignait de douleurs de tête ; elle embrassa rapidement sa tante et regagna sa chambre solitaire.

Mme de Verneuil parut contente de voir Nellie se retirer, et, d'un geste, retint Nell qui se disposait à en faire autant.

Tante Solange était nerveuse et agitée, un peu rouge même et fiévreuse, et Nell en fut frappée.

— Qu'y a-t-il, tante ? lui demanda-t-elle un peu inquiète. Souffrez-vous ?...

— Mon enfant, je suis contente de te voir seule et tout de suite. Je n'aurais pas pu dormir cette nuit. J'ai reçu une visite extraordinaire... Je ne sais que penser...

— Chère tante, expliquez-vous !

— Imagine-toi que, vers trois heures, on m'a annoncé que le vieux cardinal Montecorvello, accompagné de M. Angelotti, demandait à me voir. J'étais dans ma chambre. Le cardinal ne marche pas... Il a fallu trois hommes pour le porter de sa voiture ici... Il parle très peu français, et c'est Angelotti qui nous a servi d'interprète. Bref, il venait demander ta main.

— La mienne ?

Nell était stupéfaite.

— La tienne ou celle de Nellie ! J'avoue que, d'après la demande en elle-même, je n'ai rien pu y comprendre ! J'ai cru d'abord qu'il s'agissait de Nellie, à cause des allusions du cardinal à l'amour de son neveu et au costume de grande

dame florentine qu'elle portait au bal de l'autre soir ; mais il m'a fallu penser autrement quand il m'a parlé de la fortune, du contrat, que sais-je?... Je répète que je n'ai pas bien compris... Comme, en ce qui te concerne, ces questions ne me regardent pas, je me suis bornée à répondre que je ferais connaître demain tes dispositions au cardinal par l'intermédiaire de M. Angelotti, et que, si tu y consentais, il pourrait s'adresser à ton tuteur...

Nell était muette, toute surprise ; un peu mal à l'aise. Les assiduités du prince auprès de sa cousine ne lui avaient pas échappé ; elle n'y avait attaché aucune importance. Mais voilà qu'elle se demandait s'il n'y avait pas là une erreur dont l'aimable Nellie allait peut-être souffrir...

La voix de sa tante l'arracha à sa méditation.

— Eh bien, Nell, tu ne dis rien ? Je n'ai pas voulu te parler de cela devant Nellie, puisqu'il s'agissait d'une question qui t'est personnelle...

— Vous avez bien fait, tante Solange, il ne faut pas lui en parler, au moins pour le moment..., c'est inutile.

— Que ferons-nous, alors ? et, avant tout, que dois-je répondre en ton nom au cardinal ?

— Chère tante, il y a une réponse très simple et point blessante à lui faire... Il n'y aura pas besoin de lui dire que son beau neveu ne me plaît pas... J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, et vous serez la première, avant même mon oncle Burklay, — à l'entendre. Je dois bien cela à votre tendresse. Je me suis engagée envers M. de Valgrand...

— Chère enfant, dit Mme de Verneuil tout émue, en embrassant sa nièce, sois heureuse et reçois mes félicitations. Il me semble que tu as bien choisi...

Et, après un court silence, Nell reprit :

— M. de Valgrand voulait venir vous voir dès demain, mais je l'en ai dissuadé en lui demandant avec insistance de partir immédiate-

ment pour Paris. Je tiens à ce qu'il voie sans retard mon oncle Georges...

— Je comprends tout cela, mon enfant. Alors, il n'y a simplement qu'à écrire à Angelotti? Inutile d'avoir une nouvelle entrevue à ce sujet...

Nell hésita un peu et réfléchit :

— Il me semble cependant, chère tante, qu'il vaudrait mieux le voir... En somme, vous n'êtes pas très sûre vous-même de celle de vos deux nièces que le cardinal a demandée. Mieux vaudrait, il me semble, envoyer un mot à Angelotti pour le prier de venir vous voir vers quatre heures... Justement, à cette heure-là, Nellie sera à la *garden-party* de l'ambassade d'Angleterre...

— N'y vas-tu pas aussi?

— Non, chère tante, nous avons arrangé hier que Mme Blackhouse y conduira Nellie seule.

— Eh bien, mon enfant, voilà qui est entendu, dit Mme de Verneuil. Il est tard. Allons nous reposer. Je ne sais pourquoi, je me sens toute courbaturée..., l'émotion, sans doute...

X

Au palais Montecorvello, le cardinal et son neveu attendaient impatiemment le retour d'Angelotti. Ils savaient que, le matin, Mme de Verneuil l'avait prié de venir la voir ce même jour, à quatre heures, et ils auguraient bien de cet empressement à leur répondre.

Son Eminence, fatiguée de sa sortie de la veille, prenait quelque repos, en attendant la venue d'Angelotti.

C'était l'heure où la princesse Corglione avait

l'habitude de venir chaque jour faire une petite visite à son oncle, à qui elle apprenait les nouvelles de la ville et du monde. Lorsqu'elle entra dans le salon, elle n'y trouva que son cousin qui, de long en large, arpentait la vaste pièce.

La princesse n'avait pas vu son oncle depuis deux jours. Elle savait qu'il était sorti la veille, mais ignorait la démarche qu'il avait faite.

Ce fut Cesare qui la mit au courant de ce qui s'était passé. La nervosité qui s'était emparée de lui, la préoccupation de ses propres affaires, l'empêchèrent de remarquer l'expression de complet détachement que respirait le visage de Bianca. Elle était plus calme que de coutume, et ses yeux semblaient suivre un rêve lointain et lui sourire.

Don Cesare achevait à peine de lui conter l'événement de la veille lorsque Angelotti ouvrit la porte avec fracas et, tout blême, entra comme un ouragan dans la salle :

— Joués ! prince ! nous avons été joués ! Quelle situation !...

Et il s'épongeait le front.

Puis, d'une voix stridente :

— Comment vous êtes-vous trompé ainsi ? Comment ?...

La colère l'étouffait. Les cinquante mille lire que lui devait le prince lui remontaient à la gorge...

A la vue de donna Bianca, il se calma un peu.

— Mais enfin, qu'y a-t-il ? interrogea le prince hors de lui. La petite héritière ferait-elle la capricieuse ?...

— Ah ! ah ! ah ! la petite héritière ! Il s'agit bien de cela ! Vous avez manqué de flair, mon prince ! Mauvais chien de chasse pour les millions qu'un Montecorvello !...

Et Angelotti, continuant à épancher sa bile, devenait presque grossier. A son insu, le mépris du paysan qui possède pour le noble incapable de gagner de l'argent, ou de le garder, remontaient comme une écume à la surface de sa nature originelle et fruste.

La princesse Corglione le fit taire, rien qu'en le nommant de sa voix calme. Elle le traitait toujours avec politesse, une politesse bien autre que celle de don Cesare. Elle ne l'appelait jamais « Angelotti » tout court ; elle disait : « *monsieur Angelotti* » et ce « monsieur » là tombait de si haut qu'il reléguait le fils de l'intendant très loin, là où il ne lui semblait plus rien avoir de commun avec les Montecorvello, pas même le souvenir des services rendus à la famille.

— Veuillez nous raconter ce qui s'est passé, monsieur Angelotti, avec le plus de calme et de clarté possible..

— Eh bien, princesse, à quatre heures je me suis présenté à la villa Ludovisi. Au bout d'un instant, la baronne et une de ses nièces, — la Nellie qu'on appelle Nell, l'Américaine enfin, — m'y ont reçu. Alors, la baronne m'a dit qu'elle avait communiqué votre demande, prince, à sa nièce, et que la jeune fille allait y répondre elle-même... Mlle Nell se disposait en effet à parler... je l'ai arrêtée d'abord... C'était gênant devant cette jeune fille. Tout de même j'ai cru devoir dire qu'il y avait erreur, que nous avions parlé de l'autre demoiselle.

Les deux dames se sont regardées... C'était une situation assez singulière...

A ce moment-là, je plaignais la jeune fille, qui n'en paraissait pas gênée, d'ailleurs.

Mme de Verneuil m'a dit alors à peu près ceci :

— Excusez-moi si j'insiste, mais je dois avouer, monsieur Angelotti, que je n'ai pas bien compris ce qui s'est passé hier. Le cardinal m'a demandé la main d'une de mes nièces, mais de laquelle !

— Mais de Mlle Nellie !

— Il m'avait semblé comprendre, d'après quelques-unes de vos paroles, qu'il serait question de clauses particulières au contrat...

— Parfaitement, madame la baronne, ai-je répondu. Votre Excellence doit savoir que, lors-

qu'une jeune fille étrangère épouse le chef d'une de nos grandes familles, il y a des clauses spéciales à observer, presque des traditions. Une partie de la fortune de la nouvelle princesse romaine doit rester à la famille, quoi qu'il arrive...

A son tour, la baronne m'a répondu sèchement :

— Je pressentais bien qu'il y avait entre nous un malentendu. Précisons nettement les choses. Ma nièce Nellie n'a aucune fortune. Ma nièce Nell — et elle posa la main sur l'épaule de la jeune fille assise auprès d'elle — est millionnaire...

Une exclamation de stupeur échappée des lèvres de Cesare coupa la parole à Angelotti, qui continua néanmoins :

— La baronne me dit alors d'un ton un peu dédaigneux :

— Maintenant que la situation est clairement établie, laquelle de mes nièces le prince Montecorvello me faisait-il l'honneur de me demander?...

— Ma foi, prince, j'ai perdu la tête. La baronne et la jeune fille n'avaient pas l'air bien fâchées. Elles souriaient même d'un sourire un peu ironique. Mais il ne fallait pas se montrer trop exigeant. J'ai pensé en un clin d'œil qu'il y avait encore un moyen de s'en tirer, en mettant tout sur le compte d'une erreur de Son Éminence. J'ai dit que le cardinal était un peu sourd, qu'il avait embrouillé les noms et qu'en se trompant il m'avait entraîné dans son erreur. Mais qu'il n'y avait aucun doute ; qu'à présent je me souvenais, et que c'était bien Mlle Nell, ici présente, que le prince Montecorvello souhaitait passionnément épouser. J'ai été éloquent, prince, je vous le jure, en peignant votre flamme à la tante et en lui représentant le noble effet d'une couronne de princesse sur ce beau front et ces cheveux bruns.

J'ai osé solliciter une réponse.

La jeune fille me l'a donnée tout de suite...

ça n'a pas été long... Elle est fiancée!... Cela suffisait comme réponse catégorique, n'est-ce pas? Mais elle y a ajouté un petit discours bref et senti : eût-elle été libre, elle n'eût pas accueilli davantage la demande du prince Montecorvello, parce qu'elle voulait être aimée pour elle-même...

Don Cesare s'était effondré sur un fauteuil, blême et atterré. Bianca le contemplait avec une compassion sincère. Elle ne souffrait plus ; rien en elle ne vibrait ; l'illusion était morte.

Angelotti, désespéré, passa chez le cardinal, lui faire part de ce nouveau déboire.

Bianca et Cesare demeurèrent seuls.

— Allons, mon pauvre cousin, c'est à recommencer ! lui dit-elle non railleuse, mais d'une voix pleine d'affection.

— Ah ! Bianca ! Bianca ! ne vous moquez pas ! Quelle situation affreuse est la mienne ! Allez-vous donc me manquer aussi ?

Bianca ne répondit pas. Don Cesare était parvenu à tuer en elle toute illusion, et à présent que, dans sa détresse, il faisait appel à son cœur, il s'étonnait de n'y trouver que la cendre des tendresses qu'il avait méconnues...

En silence, Bianca lui tendit la main et sortit.

A la même heure se passait, à la villa Ludovisi, un de ces petits drames intimes et douloureux dont la vie saigne trop souvent.

A la suite de l'entretien qu'elles venaient d'avoir avec Angelotti, Mme de Verneuil et Nell avaient échangé leurs impressions, mélangées de mépris et de dégoût.

Puis, la baronne était allée rendre la visite d'une vieille amie venue à Rome passer le Carême et la Semaine sainte, tandis que Nell, demeurée seule, rêvait dans le salon.

Fatiguée et bien aise de cette heure de solitude, elle se blottit dans la véranda, parmi les palmiers et les fougères. Elle aimait cette petite oasis tropicale que, depuis trois mois, elle s'appliquait à rendre aussi touffue et aussi sauvage

que s'y étaient prêtées les plantes grimpantes et retombantes dont elle était remplie. Elle écarta le large store de soie, à demi tendu devant la baie, et s'arrêta brusquement de surprise et d'émotion.

Nellie, livide dans un peignoir blanc, était devant elle. Au mouvement du store, soulevé par le bras de Nell, elle s'était levée d'un bond. Les coussins froissés du petit divan disaient qu'un instant auparavant sa fine et frêle personne y était affaissée sous le poids d'un chagrin trop lourd.

— Mon Dieu ! Nellie ! c'est toi ! dit Nell d'une voix altérée, tandis qu'elle feignait de ne pas remarquer le visage défait de sa cousine et qu'elle s'occupait à rétablir les plis harmonieux du rideau. Tu n'es donc pas allée à la *garden-party* ?

— Non, je n'étais pas bien, répondit sa cousine d'une voix faible et fiévreuse, et je me suis excusée près de Mme Blackhouse.

Un silence tomba. Nellie, immobile, regardait Nell de ses yeux angoissés et douloureux.

Nell sentait que c'était à elle de parler, qu'il fallait parler, qu'il était impossible de laisser la pauvre petite souffrir seule, et qu'il y avait là une blessure à panser avant que l'amertume y fît œuvre de gangrène. Le rôle était pénible pour Nell, d'autant plus pénible qu'à cette heure elle-même était heureuse, mais elle était trop vaillante et trop généreuse pour reculer.

— Nellie, ma petite Nellie, dit-elle tendrement en se penchant vers sa cousine, les bras ouverts. Ne veux-tu pas me dire ce qui te fait mal ?

La pauvre enfant n'attendait que ce mot. Elle se jeta dans les bras de Nell et fondit en larmes.

Nell la laissa pleurer, et toutes deux s'assirent sur le divan. Il faisait calme, doux, un peu sombre autour d'elles. Peu à peu, les sanglots de Nellie se calmèrent, ses nerfs se détendirent.

— Eh bien, pourquoi pleures-tu?

— J'étais là, j'ai tout entendu... Oh ! folle qui avais cru, tous ces temps derniers, que c'était moi que le prince aimait...

— Et c'est là la cause de ta souffrance, ma chérie?

— Oui, Nell, je me croyais aimée et je m'étais attachée à lui, tandis qu'à présent...

Et elle pleurait des larmes brûlantes.

— Ma petite Nellie, si tu avais aimé le prince et qu'il en eût aimé une autre, je comprendrais ta peine et tes larmes. Mais si tu as entendu notre entretien avec Angelotti, tu as dû comprendre que, pour le prince, il ne s'agissait pas d'amour. Il a prétendu t'aimer, te croyant riche. Il m'a demandée, moi, à la fin, en apprenant son erreur. Que pleures-tu donc, ma chérie? Le rêve de ta jeunesse, de ton imagination, auquel le prince Montecorvello a prêté pour quelques jours ses traits? le rêve d'amour qui dormait dans ton cœur, comme en celui de toutes les jeunes filles, et auquel don Cesare s'est trouvé par hasard mêlé?...

Nellie pleurait toujours.

— Nell, je ne me consolerais jamais, c'est trop dur !...

— Allons, ma chérie, qu'est donc le prince Montecorvello pour que ta vie soit assombrie par son souvenir?... L'as-tu aimé, d'ailleurs? Ou, plutôt, qu'as-tu aimé en lui, en dehors de sa belle prestance, de son uniforme doré de garde-noble, de son prestige de descendant d'une illustre famille?...

L'accent de Nell était tendre et elle berçait entre ses bras la pauvre désolée.

— En ce moment, tu souffres, ma mignonne, aussi je n'en dirai pas plus. Bientôt nous reparlerons de ces choses et tu verras comme elles t'apparaîtront toutes différentes lorsque tes yeux ne seront plus troublés par les larmes...

— Nell, tu es heureuse, toi?

— Oui, Nellie, je suis heureuse, bien heu-

reuse, mais cela trouble mon bonheur de te voir pleurer...

Et elle fondit en larmes à son tour :

— Nellie, ma chère petite Nellie, je pense tout à coup que ce qui arrive à présent est peut-être de ma faute. Te souviens-tu de cette conversation entendue par nous au Pincio et de la prière que je t'ai faite alors de ne rien faire savoir de notre situation réciproque?...

— Oui, tu me suppliais de garder le silence au nom du bonheur de ta vie...

— Mais jamais je n'aurais voulu acheter ce bonheur d'une minute de ton chagrin ! Oh ! pardonne-le-moi, ma chère petite, ne me laisse pas le remords d'être une cause de douleur pour toi?...

Nellie soupira et, en se redressant :

— Non, Nell, n'aie pas de remords. Je me rends déjà mieux compte de ma souffrance. C'est un rêve que je pleure, tu as raison. C'est une déception passagère, la découverte d'une laideur où j'avais cru trouver un rayon de beauté... Et pourtant, lorsque j'y pense, murmura-t-elle d'une voix lointaine, pourquoi n'ai-je pas été aimée pour moi, comme tu l'as été par M. de Valgrand...

Puis, après un long silence.

— Tante Solange ne se doute de rien, il ne faut pas lui laisser deviner ce qui s'est passé dans mon cœur...

— Sais-tu, chérie, ce que nous devrions faire ? dit Nell d'une voix persuasive. Nous devrions profiter de ce qu'il ne fait pas encore très chaud pour aller à Naples. Nous reviendrions pour la Semaine sainte et nous rentre-rions ensuite à Paris... Qu'en dis-tu ? Ne serait-ce pas charmant d'être bercées là-bas sur la mer bleue et de se laisser vivre tout doucement pour calmer ta tristesse ?

— Mais, dit Nellie un peu hésitante, que dirait M. de Valgrand de ce programme ?

— Il en serait enchanté, répondit Nell. D'ailleurs, il part demain et sera retenu vraisemblable-

blement une huitaine à Paris. Il viendrait ensuite à Naples pendant que nous y serions. Tu verras qu'il ne se plaindra pas...

La nuit était venue. Une clarté illumina tout d'un coup le salon, c'était Francesco qui faisait jaillir l'électricité.

— Allons, ma chérie, viens t'habiller, tu ne vas pas dîner en peignoir, dit Nell en entraînant sa cousine vers la porte.

— Non, non, disait faiblement la pauvre petite. Laisse-moi remonter dans ma chambre, je ne dînerai pas..., je n'ai pas faim..., j'ai le cœur trop gros...

Nell hésita... Elle n'avait pas l'habitude du chagrin. En ce cas spécial, quelle thérapeutique donnerait le meilleur résultat?... Un instant, la prière de cette voix brisée l'émut et elle fut sur le point de céder..., de la laisser pleurer en paix, comme on laisse couler le sang d'une blessure. Mais sa raison parla plus haut et elle sentit qu'il ne fallait pas abandonner la pauvre enfant à son imagination endolorie. Il lui fallait, au contraire, réagir tout de suite, apprendre à se dominer, d'abord pour dissimuler sa souffrance aux autres, et s'en rendre maîtresse ensuite.

— Non, Nellie, tu ne peux faire cela ! Tante Solange s'inquiéterait, et, du reste, après ce qui s'est passé, il importe pour ta dignité que tu ne changes rien à tes habitudes et à ton allure. Allons, viens, je vais t'aider à t'habiller...

Et elle l'entraîna.

Elles dînèrent toutes les trois. Nellie était bien un peu pâle, mais elle fit bonne contenance sous le regard de tante Solange, inquiète malgré tout.

M. Glaczkowicz vint seul prendre le thé dans la soirée. Mis depuis la veille au courant de l'événement qui allait modifier la vie de son jeune ami, René de Valgrand, il dit à Nell, en termes émus, combien il était heureux d'un

pareil bonheur qu'il leur avait souhaité à l'un et à l'autre, dès le premier jour.

— Demandez à René ce que je lui avais déjà dit de vous avant même qu'il vous connût? Il m'a confié depuis qu'une sorte de pressentiment l'avait assailli le jour où il vous rencontra pour la première fois au palais Farnèse.

Dans la soirée, Nell proposa à l'approbation de sa tante le petit voyage à Naples dont elle et sa cousine avaient parlé. Mme de Verneuil fit la même réponse. M. Glaczkowicz appuya. Il comprenait qu'il y avait là *autre chose* qu'un caprice. Il était très fin : l'absence du prince Montecorvello, la veille, l'avait surpris. Il avait aussi entendu parler dans Rome de la sortie du vieux cardinal et de sa visite à la villa Ludovisi. Il remarquait la pâleur de Nellie. Enfin, il sentait *quelque chose* dans l'air.

Tante Solange n'avait qu'à céder à l'instance de ses nièces ; elle le fit de bonne grâce : du reste, elle aurait eu bien du regret de rentrer en France sans avoir vu Naples. On décida donc de partir dès le lendemain.

En prenant congé, le vieux Polonais promit sa visite aux bords du golfe légendaire, où il aurait plaisir, dit-il, à accompagner M. de Valgrand.

La baronne et ses nièces quittèrent Rome le jour suivant et ne firent que traverser Naples pour s'installer au Pausilippe, dans un hôtel dont les terrasses en étages, couvertes de lauriers-roses, descendaient jusqu'à la mer.

Elles y passèrent une exquise semaine avant l'arrivée de M. de Valgrand.

Nell avait quitté Rome avec une vague angoisse au cœur. Elle se jugeait égoïste et responsable de l'erreur qui avait eu pour résultat une souffrance cruelle pour sa cousine.

Une simple porte séparait les chambres des deux cousines. La première nuit, Nellie, abattue et épuisée, avait dormi d'un sommeil de plomb ; la seconde nuit, le bruit d'un sanglot

était parvenu jusqu'à Nell, éveillée et troublée aussi.

Mais la nature est une si grande consolatrice, une si apaisante amie, qu'au bout de quelques jours de promenade parmi les floraisons de la campagne napolitaine, sous un ciel pur et au bord de la mer bleue, il se fit un changement chez la petite âme malade. La blessure n'avait pas été bien profonde. Nellie reprit ses couleurs, et, la nuit d'après, Nell n'entendit plus de sanglots.

Il y eut même un jour où Nellie parla la première de sa peine, et ce fut pour remercier Nell de ne pas lui avoir permis de se complaire dans son chagrin.

— Comme tu avais raison ! J'aimais, ou j'avais cru aimer un songe ! Sans toi, j'aurais été capable de gâter ma vie, uniquement en me figurant qu'elle était gâtée...

— C'eût été bien dommage, mignonne ! Un Cesare ne le vaut pas ! Vois-tu, ajouta-t-elle plus sérieusement, il y a, je crois, des amours dont la perte équivaut à la perte de la vie ; mais ce sont ceux où nous mettons le meilleur de nous-même..., et ils sont rares, dit-on. Mais, même alors, il doit y avoir le moyen de vivre et d'être heureux encore d'une autre espèce de bonheur. Car nous continuons d'exister. Même malheureux, notre *moi* survit, et je ne crois pas que nous ayons jamais le droit de l'abandonner ni de perdre de vue la mission qu'il a reçue ou qu'en un jour de clairvoyance nous lui avons donnée...

Nellie ne comprenait pas très bien, mais elle se reprenait à vivre, à trouver le monde beau et la vie supportable.

Elles passaient tout le jour dans les barques berceuses et les champs embaumés, en réservant les excursions plus lointaines aux îles magiques pour plus tard, lorsque René de Valgrand les y accompagnerait.

Un matin, il arriva quand on ne l'attendait pas encore. Nell, les bras chargés de fleurs,

s'était arrêtée sur la terrasse, les yeux perdus dans une extase : la contemplation de cette merveille qu'est le golfe de Naples aux heures matinales. De minute en minute, le tableau changeait : les moirures de l'eau allaient s'élargissant et la masse du Vésuve dessinait ses vagues contours. Nell suivait du regard l'œuvre de la brise et du soleil qui, lambeau à lambeau, arrachaient les voiles de la brume. Chaque matin, elle venait assister à la toilette du volcan. Elle guettait le moment où, dans son imposante beauté, il sortait enfin, avec un suprême effort, de ses dernières enveloppes de gazes et des enroulements des petits nuages d'azur.

Elle eut comme un cri de frayeur en voyant René devant elle, puis une douceur inattendue la pénétra. Ils avaient tant à se dire qu'ils restèrent un moment sans paroles. Enfin, les premières tendresses échangées :

— Quel rôle m'avez-vous fait jouer, chère Nell? Et quel air étrange ai-je dû avoir vis-à-vis de votre oncle quand je lui ai demandé la main d'une jeune fille sans fortune et qu'il m'a accordé celle d'une héritière! et de quelle héritière!

— Eh bien, dit Nell avec un sourire exquis, vous en plaindrez-vous? J'avais fait le rêve d'être aimée et épousée pour moi-même et par qui j'aimerais. Vous m'avez donné ce bonheur et je m'en souviendrai toute ma vie!... oui, même si vous deviez me faire souffrir un jour... Ne protestez pas! On sait ce que valent les hommes! Mais, enfin, vous m'aimez maintenant, je ne puis en douter, et je tâcherai, mon cher futur mari, de conserver votre amour. Comprenez-vous, à présent, pourquoi j'étais si pressée de vous voir partir pour Paris? Je voulais avoir cette joie jusqu'au bout!

-- Oui, et vous avez dû faire la leçon à votre oncle, car il a rempli à merveille son rôle de tuteur consciencieux qui tient à se renseigner sur tous les détails de la vie offerte à sa pupille.

— Je sais, je sais, l'oncle Georges m'a tout

raconté ! Mais, vous, racontez-moi à votre tour !...

— Je ris encore en pensant à la façon dont M. Burklay m'a tourné et retourné en tous sens. J'ai dû lui exposer en détail ma situation ; lui faire le tableau de notre vie future, telle que je vous l'avais peinte à vous-même, et, pour finir, faire miroiter à ses yeux de tuteur mes espérances de carrière.

— Alors est venu le coup de théâtre ? Mon oncle vous a dit : « Je vois que ma nièce a bien placé ses affections ! » Et il a encore dit, n'est-ce pas : « Nell est une bonne petite fille ? »

— Il m'a dit : « Nell est une perle, et je crois que vous en êtes digne. » Et il a ajouté : « Cette perle n'est pas tout à fait sans monture... »

— Et vous avez répondu, j'espère, que c'était là un détail méprisable ? dit Nell avec malice.

— Mais pas du tout, mademoiselle ; l'amour-propre vous grise ! Le détail, dans notre cas, n'était pas méprisable, et M. Burklay aurait pris une fâcheuse opinion de moi si je l'avais dédaigné. J'ai dit à votre tuteur que je ne m'étais pas inquiété de savoir si vous aviez quelque chose ou non, mais que ce que vous pourriez avoir serait le bienvenu pour vous rendre la vie plus facile et plus douce...

— Et mon oncle a répondu ?...

— Ma nièce a quelque chose comme deux cent cinquante mille francs...

— Mais c'est presque une fortune ! me suis-je exclamé avec surprise !...

— De rentes !... a-t-il achevé.

— Tableau !

— Mais oui, comme vous dites ! Et je vous assure, Nell, que j'ai dû faire une drôle de figure, tant j'étais ébahi... Alors votre oncle a été charmant, et il m'a parlé avec une confiance et une affection dont j'ai été extrêmement touché... Il m'a parlé de vous aussi ! Il m'a raconté ce rêve de vouloir être aimée pour vous-même, et s'il ne m'a pas fait vous aimer davantage, il m'a permis de vous connaître mieux et de m'ex-

pliquer pourquoi je vous ai si impérieusement chérie...

Ils se turent et un moment se passa sous les lauriers-roses à écouter chanter leurs cœurs... Ils oubliaient tout dans cette effusion de leur bonheur, quand ils s'aperçurent tout d'un coup que midi allait sonner et qu'il était temps de rentrer pour annoncer à Mme de Verneuil l'arrivée de son futur neveu.

M. Glaczkowicz, fidèle à sa promesse, arriva le lendemain, et la semaine qui suivit fut une série d'enchantements. La saison était délicieuse et permit à Mme de Verneuil et aux jeunes filles de connaître d'inoubliables impressions des nuits napolitaines.

Tout le long du golfe, sur les terrasses qui bordent la mer, le soir, et presque jusqu'au jour, ce sont des concerts sans fin. Des barques chargées de guitaristes et de chanteurs vont et viennent d'une rive à l'autre, promenant les sérénades sous les balcons de marbre des villas. L'harmonie et l'air parfumé ne font qu'un. La musique est embaumée et la brise est mélodieuse. Le Napolitain s'éveille quand vient la nuit ; ses yeux et son âme s'ouvrent quand brille la première étoile.

Nellie et sa tante faisaient une provision de beaux souvenirs. Elles allaient rentrer en France pour y reprendre leur vie ordinaire. En attendant, elles s'emplissaient les yeux et la mémoire de tableaux merveilleux dont les années à venir seraient tout embellies.

Nell était trop heureuse pour analyser ses impressions. Sûrement, elle reviendrait à Naples ! Mais, quoi qu'il dût advenir, et malgré tout ce que la vie pouvait lui réserver de peines plus tard, son aurore d'amour était si radieuse que, quand elle aurait des cheveux blancs, elle en serait encore tout illuminée !

XI

Après le désastre final, le départ des dames de Verneuil et l'écroulement des espérances si péniblement échafaudées, le prince Montecorvello avait été pris dans un tourbillon d'inquiétudes, d'angoisses et de difficultés sans nombre. Angelotti, qui devait renoncer à l'espoir de rentrer dans ses cinquante mille lire, lâcha sur le malheureux Cesare la meute des prêteurs auxquels, jusqu'à ce jour, il avait seulement permis d'aboyer de loin. Le prince leur fut livré dans un hallali sonné, en manière de signal, par l'usurier qui lui avait avancé le montant de son costume et l'argent de poche des dernières semaines. Affolé, le pauvre prince ne savait où donner de la tête. Il chercha un secours, au moins un conseil, chez les siens, ses parents, ses amis. Il ne trouva partout que de l'indifférence. Son oncle, le cardinal, ne souhaitait plus qu'une chose : qu'on lui laissât, sa vie durant, la jouissance des quelques salles qu'il occupait dans le vieux palais, pour y mourir en paix. A son neveu de se débrouiller !

Désespéré, le prince se retourna vers Bianca. Dans cet effondrement général, il se souvenait de l'amie d'enfance et de jeunesse, de la femme au cœur chaud, à l'affection dévouée jusqu'au sacrifice absolu.

Cesare n'était pas mauvais ; il n'avait pas la force d'être bon. Il était faible, désarmé... C'est pourquoi il pensait à Bianca. Volontiers, il lui eût dit :

Je n'ai plus qu'à pleurer, j'ai besoin d'une épaule !...

Le soir du jour où le vieux cardinal avait donné définitivement à Angelotti la signature l'autorisant à mettre en vente le palais Montecorvello, Cesare se rendit chez sa cousine. Qu'allait-il faire? Il n'en savait rien lui-même. Épuisé par toutes les secousses qu'il venait de subir, il cherchait du calme, du repos, de l'affection.

Il était cinq heures du soir lorsqu'il se présenta chez la princesse. Serafina lui dit que sa maîtresse était au jardin.

Le très modeste petit palais où donna Bianca avait trouvé un abri avait jadis fait partie des dépendances d'un couvent. Il possédait un jardin entouré de murs élevés, et c'était, dès le printemps, une véritable oasis de verdure et de fraîcheur. La nature faisait tous les frais de sa décoration, et Bianca y vivait beaucoup depuis quelque temps, depuis que, retirée de plus en plus du monde, elle était résolue à voir clair en elle-même et à connaître enfin son propre cœur... Une partie de ses jours s'y passait dans une entière solitude; ce jardinet était son domaine : les vieilles gens qui occupaient le reste du palais fuyaient le grand air et craignaient l'humidité des plantes.

Le prince y pénétrait pour la première fois. Il s'arrêta un instant, hésitant et surpris, sur le seuil de la porte. Une grille rouillée, mais d'un beau travail ancien de ferronnerie, fermait un petit cloître aux colonnettes de pierres grises où quelques débris de sculptures gisaient sur le sol. Tout palais romain, si modeste qu'il soit, renferme ainsi un musée en germe.

La porte tourna lentement sous la main du prince qui, n'apercevant pas Bianca, poursuivit sa marche parmi les herbes et le feuillage.

Un sentier très étroit courait entre des massifs touffus; il menait à une clairière où des rosiers grimpants formaient un berceau. La princesse y était assise sur un banc de pierre, et, de loin, Cesare s'arrêta, immobile, à la contempler.

Bianca était appuyée à un antique sarcoophage, vêtue d'une robe longue en serge blanche ; un *mezzaro* génois enveloppait sa tête et ses épaules et, de ses doux reflets laiteux, caressait son visage pâli. A côté, dans un bassin, deux nymphes jouaient en se disputant une fleur de laquelle s'échappait un filet d'eau qui tombait avec un petit chant monotone et très doux.

Bianca rêvait... Rêverie mélancolique sans doute, mais d'où la douleur semblait bannie, car son beau front resplendissait d'une lumière intérieure et paisible, de cette lumière pure et comme surnaturelle dont on se sent baigné sur les cimes.

Devant ce calme et cette beauté, Cesare eut un élan, et son cœur se mit à battre. Oh ! se réfugier près d'elle, s'apaiser au contact de cette sérénité !...

En même temps, le souvenir lui revint des projets de son père, que sa cousine aurait si volontiers accueillis, et reportant sa pensée en arrière, il eut la triste vision de tout ce qu'il avait perdu...

Bianca, levant enfin les yeux, aperçut le prince venant avec lenteur vers elle, et, dans le détachement de son cœur, elle ne put se défendre d'un sentiment de pitié pour le pauvre désarmé.

— Du courage, Cesare, dit-elle en lui tendant la main. Je ne suis pas allée voir mon oncle aujourd'hui : je savais que vous deviez avoir avec Angelotti un entretien, et j'ai préféré me tenir à l'écart.

Et comme Cesare demeurait silencieux :

— Du courage ! murmura-t-elle encore.

Ce mot, banal, elle le sentait bien, lui venait seul aux lèvres. Que pouvait-elle dire à cet homme de trente ans qu'elle connaissait sans énergie, qu'elle devinait abattu et sans espérance ?

— Bianca ! balbutia-t-il enfin, tout m'aban-

donne et me manque à la fois ! M'abandonnez-vous aussi ?

— Je ne vous abandonne pas, mon cousin, qui avez été presque mon frère. Je ne vous abandonnerai jamais, si vous entendez par là que ma pensée puisse se désintéresser de vos chagrins et que votre bonheur puisse me devenir indifférent ! Mais je comprends trop bien votre peine profonde pour tenter de la consoler aujourd'hui...

Le prince la regarda avec une sorte d'étonnement hagard.

— Comment dites-vous ? Mais c'est aujourd'hui, Bianca, que j'ai surtout besoin de votre compassion ! Aujourd'hui, que tout m'accable et que cette vente de notre palais de famille me frappe au point le plus sensible et le meilleur de moi-même... Avoir espéré le sauver et tout perdre à la fois ! Avoir vécu en aveugle et n'apercevoir le précipice qu'à l'heure où, tout au bord, il n'y a plus qu'à s'y laisser glisser avec désespoir !...

— Sont-ce là vos seuls regrets, Cesare ? vos seuls sujets de douleur et de peines ? interrogea la princesse d'une voix hésitante.

— Non, Bianca, si je lis bien enfin en moi-même, j'y découvre le regret, amer et déchirant, du bonheur perdu...

— Mais avez-vous tout fait pour le conquérir et pour le garder, ce bonheur ? Comme le royaume du ciel, le bonheur souffre violence, Cesare ! Qu'avez-vous fait pour vous l'assurer, pour mériter l'amour qui serait votre sauveur à présent ; cet amour plus fort que le temps et les traverses de la vie ?

— Je n'ai rien fait, c'est vrai... Je n'ai rien su comprendre, ni en moi, ni hors de moi. Je n'avais qu'à tendre la main : le bonheur et l'amour peut-être étaient à ma portée...

Bianca releva la tête et, surprise, plongea ses yeux dans ceux de son cousin.

— Nous ne nous comprenons pas, sans

doute. Pardonnez-moi si je ravive une douleur, mais je fais allusion à votre amour pour cette jeune Française dont Angelotti m'avait parlé. Et, je vous le demande encore : n'avez-vous donc pas su vous faire aimer d'elle assez fortement pour que cet amour pût être à présent votre refuge et votre espoir?

Le prince rougit et son regard gêné évitait celui de sa cousine. Cueillant une fleur et l'effeuillant d'une main machinale :

— Je vous en prie, Bianca, qu'il ne soit plus question de cette affaire entre nous... Je n'ai pas aimé Mlle de Verneuil. Vous savez bien que ce mariage n'était qu'une solution... Pourquoi Angelotti m'a-t-il représenté à vous comme épris d'elle? Sans doute, par une sorte de délicatesse..., pour ne pas me faire passer à *vos yeux* pour un vulgaire coureur de dot. Mais c'est fini..., tout est fini!... Dans cet *amour* n'était pas le port de salut que vous rêviez pour moi! Et puis, rappelez-vous : la jeune fille à qui j'ai fait la cour cet hiver n'était pas « celle aux yeux de lumière » en qui vous aviez cru voir la future princesse Montecorvello.

— C'est vrai ! murmura donna Bianca.. Celle-là, un autre l'a gagnée parce qu'il a su, comme je vous le disais, la conquérir et la mériter...

Il se fit entre eux un silence pendant lequel on n'entendit d'autre bruit que celui du petit filet d'eau tombant dans le bassin de marbre. Un calme endormant les enveloppait. Autour d'eux, jusque sur leurs têtes, les roses lasses du poids du jour se penchaient lourdes de parfums. Parmi l'herbe drue et sauvage s'élevaient des volubilis et des pervenches, semblables à des yeux qui auraient beaucoup pleuré. Un acacia balançait ses grappes, et le sol, aux pieds de Bianca, était jonché de pétales roses. Une brise légère en jeta quelques-uns sur la robe blanche de la jeune femme. Cesare les prit et les porta à ses lèvres.

— Bianca, dit-il alors à voix basse, vous ne comprenez donc pas? Comment vous dire que

vous seule pouvez être mon refuge, vous seule, ma Notre-Dame du Salut?...

— Moi, Cesare ! exclama-t-elle d'une voix où la surprise se mêlait à une mélancolique incrédulité.

— Oui, vous... Vous seule ! vous que j'ai toujours admirée... vous en qui j'ai toujours vu la plus noble et la plus belle des femmes ! Oh ! soyez-en la meilleure et prenez pitié de moi aujourd'hui...

Bianca, les yeux demi-clos, restait muette..

Il se méprit sur ce silence, et plus bas, plus doucement, de la voix caressante qui avait surpris le cœur de Nellie, il continua :

— Souvenez-vous, Bianca, de nos jeunes années. Nous reprendrons, si vous le voulez, notre vie à votre retour du couvent. L'ombre de mon père en serait heureuse, lui qui nous avait destinés l'un à l'autre... Rappelez-vous nos promenades dans les bois de Frascati. Il y a quelques jours encore j'y ai retrouvé vos traces : des souvenirs de vous y flottaient dans l'air, et, dans les arbres de la forêt, le vent semblait murmurer votre nom...

Et comme elle demeurerait toujours muette, il saisit les mains de Bianca en murmurant :

— Ne m'avez-vous pas aimé en ce temps-là ?

Sortant alors de son immobilité de statue, la princesse retira doucement ses mains, et regardant tristement son cousin :

— Trop tard, Cesare ! trop tard à présent pour raviver ces cendres devenues une froide poussière... le temps de l'amour est passé.

— Quoi ! s'écria le prince, est-ce vous qui parlez ainsi, Bianca ? Vous qui, tout à l'heure, disiez l'amour plus fort que le temps et survivant à la souffrance?...

Avec un triste sourire, Bianca dit lentement :

— Je vous ai aimé, Cesare, comme on aime un rêve dans ces premières années que vous rappeliez tout à l'heure... et l'amour a duré longtemps, car j'avais dans la vie les yeux fixés sur un idéal que me dérobait la réalité.

Jeune fille, je vous ai aimé dans l'illusion et l'espérance. Je vous ai aimé encore, sans espoir désormais, et pour la seule joie de l'amour même... Revenue à Rome, veuve, libre... et bientôt pauvre, si j'ai continué à vous aimer, c'était dans la tristesse du désenchantement, dans la douleur d'une illusion qui s'envole...

— Vous m'avez aimé! vous m'avez aimé! répétait le prince, vous m'aimerez encore! Et d'ailleurs, à défaut d'amour, votre pitié me suffira... la pitié de Bianca est meilleure que l'amour d'une autre...

La princesse secoua la tête.

— Ce n'est pas possible, et vous vous abusez vous-même. Vous souffrez, et, sous l'étreinte de la douleur, vous venez à moi crier votre peine. Mais vous ne m'aimez pas, Cesare, vous ne m'avez jamais aimée, et moi je ne vous aime plus... Je ne crois plus en vous...; pis encore..., j'ai perdu la foi en mon amour... Vous ai-je même vraiment aimé? Je ne le sais plus. Mais je m'interroge et je ne trouve plus dans mon cœur la chaleur qui donne la vie, l'élan qui donne la force de porter une croix.

Elle avait parlé d'une voix profonde et convaincue, où rien ne vibrait plus des émotions d'autrefois. Il sentit que c'était fini, que quelque chose de définitif et d'irrévocable venait de se passer entre eux. Il n'insista pas. Trop tard, il apprenait que la source d'amour se tarit si l'on n'y puise pas. Dans le silence qui tomba entre eux lorsque donna Bianca eut fini de parler, une voix secrète soufflait à Cesare que sa cousine avait raison et qu'il n'était pas de ceux que l'amour peut consoler d'avoir perdu tout le reste...

Un carillon de cloches les tira de leur rêverie : Rome chantait l'*Ave Maria*. Sur toute l'étendue de la Ville et dans la *campagna* d'alentour, le cantique des anges, retournant au ciel, s'élançait de la terre. L'espace en demeura encore tout vibrant et sonore après que les clochers et les campaniles eurent fait silence.

Bianca se leva et resta un instant debout, appuyée au sarcophage de pierre. Cesare la contemplait d'un œil terne... Le jardin s'était subitement assombri, ou bien la tristesse accrue de son âme le lui faisait paraître plus sombre. En réalité, le soleil avait disparu, les clochettes des volubilis s'étaient closes, les pervenches cherchaient le sommeil sous les feuilles, et les roses se recueillaient pour la nuit approchante. Seul, le petit filet d'eau coulait toujours, imperturbable : il disait, lui, la continuité inlassable de la douleur.

— Avez-vous donc renoncé pour vous-même à toutes les joies de la vie ? dit Cesare d'une voix un peu sourde. Vous êtes belle comme un rêve d'artiste, comme une évocation de poète !... Regardez autour de vous : partout les joies de la vie sont prêtes à vous sourire ; pourquoi prétendez-vous que votre cœur est mort et que tout est fini ?...

A ce moment brillait, dans les yeux de Bianca, une flamme que Cesare n'y avait jamais vue, un tendre sourire entr'ouvrait ses lèvres, et, sans répondre, elle marcha vers la grille, suivie du prince. Là, elle s'arrêta, et, lui tendant la main :

— A bientôt, mon cousin ; dans quelques jours, nous nous reverrons. Je ne cesserai jamais de vous être sincèrement attachée et de prier pour vous...

Et elle passa.

Quelques jours plus tard, en effet, Cesare revit la princesse : ce fut au couvent des Dames du Cénacle, dont elle venait de fermer la porte sur elle avec un soupir d'allègement et de délivrance.

Mme de Verneuil et ses nièces, revenues à Rome pour la Semaine sainte, commencèrent ensuite leurs préparatifs de départ : le mariage de Nell et de M. de Valgrand était fixé au mois suivant et elles avaient hâte de rentrer à Paris,

où les appelait l'oncle Burklay, impatient de revoir sa chère Nell.

Nellie était sincèrement heureuse du bonheur de sa cousine, et sa blessure de cœur en avait été tout à fait cicatrisée. Cette petite égratignure avait été salutaire à la jeune fille, en lui faisant pressentir la douleur et entrevoir les épines de la vie. Jusqu'alors, cette vie s'était écoulée pour elle dans une sécurité affectueuse et dans les limites d'un horizon restreint. Le médiocrité de sa fortune n'était pas pour elle une cause de soucis ni de véritable inquiétude. Elle y était habituée dès l'enfance et n'avait jamais pensé à d'autres conditions d'existence. Son cœur et son imagination même jusqu'à cette heure avaient dormi. Ils s'étaient un instant réveillés dans ce brusque changement de vie, de milieu, et, il faut bien le dire, de climat. Le ciel lumineux conviant à une fête sans fin, la jeunesse éternelle dont la nature se pare avec orgueil dans ces villas en fleurs à la saison des neiges, avaient agi sur Nellie, comme ils agissent toujours sur les nouveaux venus en pays de soleil. La petite Parisienne, dont jusqu'alors les tours de Saint-Sulpice avaient borné l'horizon, goûtait pour la première fois la joie de vivre. Elle s'était épanouie dans cet air plus doux où flottait en tout temps un arôme grisant de laurier, de buis et d'écorce d'oranges. La gaieté de la vie l'avait enivrée comme des bouffées de printemps. Le désir de vivre, le désir d'aimer, le désir de jouir chantaient en elle...

Durant quelques jours, le prince Montecorvello avait personnifié tout cela, et Nellie avait cru l'aimer alors qu'elle n'avait aimé en lui que le reflet de toutes ces choses... Mais, réveillée, elle voyait clair en elle désormais ! Réveillée, Nellie l'était bien ! Elle comprenait à présent ce que sa cousine, un jour, avait voulu dire en parlant de sa vie personnelle et intérieure. Aujourd'hui, Nellie n'aurait plus dit que dans sa vie *il n'y avait rien*, car elle y découvrirait des élans, des enthousiasmes, des extases et même

des souffrances insoupçonnées plus tôt. Et, chose étrange, Nellie n'aurait pas voulu en rien effacer... Non, car, dans ces souffrances mêmes, elle s'était sentie vivre enfin... Sous la douleur qu'une Providence maternelle lui avait dispensée légère, elle s'était sentie vibrer. Elle y avait puisé une grande leçon.

Humblement, elle reconnaissait que les hommages s'étaient adressés à l'héritière. Au premier moment, la désillusion avait été rude ; mais la brave enfant se relevait du choc plus forte, plus sérieuse, pleine d'indulgence pour les faiblesses des autres.

Lorsqu'elles rentrèrent à Rome, la société italienne était très agitée par deux nouvelles qui, venant d'éclater brusquement, la passionnaient : la ruine avérée du prince Montecorvello avec, comme conséquence, la mise en vente de son palais, et l'entrée en religion de la princesse Corglione.

Cette dernière nouvelle impressionna péniblement Nell et Nellie lorsque, le soir de leur arrivée, on en parla devant elles dans leur petit cercle d'intimes.

On commentait beaucoup cette résolution de la princesse. Son apparition au bal en avait fait espérer une toute différente. Il y eut des gens qui voulurent voir dans une décision si imprévue un coup de tête, du dépit, tout au moins du regret de n'avoir pas été aimée de son cousin.

Ces commentaires blessèrent beaucoup Nell dans son admiration pour une princesse qui ressemblait aux héroïnes de l'histoire ou de la légende. Elle le dit très vivement même, et un regard de M. Glazkiewicz la récompensa de sa clairvoyance.

— Vous avez raison, mademoiselle. La princesse Corglione est au-dessus du dépit et incapable d'un *coup de tête*. Quant au *désespoir*... franchement, qui donc, parmi nous, juge don Cesare capable d'en inspirer ?

Il attendit un moment une protestation, qui ne vint pas, il continua :

— Je connais depuis longtemps donna Bianca, et je ne puis pas dire que sa résolution me surprenne. Elle s'est simplement retirée d'un monde où elle cherchait un idéal de perfection qu'en dehors d'elle-même elle ne pouvait rencontrer.

M. Glaczkowicz ignorait, comme tout le monde, le dernier acte du petit drame intime dont le cœur de donna Bianca avait été ému.

La veille de son départ, Nell sortit avec M. Glaczkowicz pour une course mystérieuse. Accompagnée du vieux Polonais, elle se rendit chez un horticulteur dont les serres fameuses sont retirées hors de la ville, aux alentours de la Porta Pia. Elle fit composer sous ses yeux une corbeille digne d'une royale fiancée, et elle-même alla la déposer au couvent à l'adresse de la princesse Corglione. C'était son adieu, l'expression de l'ardente sympathie épanouie dans son âme à l'échange de leurs regards.

En la recevant des mains de la tourière, Bianca eut un sourire mélancolique et doux. Qui la lui envoyait ? Elle se pencha sur les lis, les azalées, toute la floraison blanche étalée à ses pieds. Au milieu de cette neige se détachait une fleur de la Passion, tout empourprée, et la princesse comprit...

Elle prit dans ses bras l'énorme corbeille et la porta au milieu du chœur, où elle la déposa aux pieds de l'autel. Puis, seule dans la chapelle, elle demeura un instant debout, droite et presque immatérielle dans sa robe blanche. Elle semblait un beau cierge avec la flamme brûlante de ses yeux. Les fleurs parlaient des joies du monde, et Bianca se rappela le bal Roccabella où elle avait senti à ses pieds ces joies fugitives. Ce soir-là, elle leur avait dit adieu. Au bras du duc, elle avait fait le tour de la salle des fêtes, puis, souriante, en avait pris congé pour toujours.

Elle s'agenouilla près de la corbeille, prit entre ses mains la fleur de la Passion, et pria.

Bianca Corglione avait trouvé la paix...

XII

La veille de son mariage, Nell passait la matinée en tête à tête avec son oncle. Ils causaient tous deux affectueusement de choses sérieuses, comme à son retour de Boston, quelques mois plus tôt.

M. Burklay était triste de se séparer de sa nièce avant d'avoir joui de sa présence, de sa jeunesse, du charme nouveau apporté par elle dans sa vie. Mais il était dit que l'oncle Georges ne serait heureux que par le bonheur des autres. Il appréciait chaque jour davantage René de Valgrand, et, ce matin-là, il répétait pour la centième fois à Nell que son choix seul pouvait le consoler d'avoir à se séparer d'elle.

On devait signer le contrat dans l'après-midi, et M. Burklay donnait à sa nièce quelques explications supplémentaires.

— Rends-moi le carnet de chèques que tu avais emporté à Rome, il ne te servirait plus, et nous allons le détruire.

— Cependant, oncle Georges, avant de vous le rendre, et, ce matin même, tant que je suis encore maîtresse de ma fortune, avant d'être en puissance de mari, comme disent les gens de lois, je veux en signer un... et même un gros...

— Qu'en veux-tu faire?

— Cher oncle Georges, dit la jeune fille, en venant s'asseoir sur le bras du fauteuil de l'ex-banquier, je veux donner une dot à ma cousine Nellie...

— Eh bien ! et tes principes ? il me semble qu'en ce moment tu manques de logique !

— Non, mon bon oncle, je ne vais pas à

l'encontre de mes principes en voulant doter Nellie... Mais peut-être la femme qui saura conquérir l'amour n'est-elle pas encore prête pour la lutte... Peut-être mon cas est-il justement l'exception qui, pareille à un jalon isolé, indique seulement la route... Nellie n'a pas de vaillance ; elle est tendre et douce, elle a besoin d'appui, et il lui faut une vie toute faite...

— Et combien veux-tu lui donner ? demanda simplement M. Burklay.

Nell se pencha sur le bureau de son oncle et griffonna quelque chose sur un papier qu'elle tendit à M. Burklay.

— Trois cent mille francs ! s'écria celui-ci. N'est-ce pas beaucoup ?

— Non, cher oncle, dit Nell sérieusement. Il ne faut pas faire les choses à demi. D'ailleurs, j'ai une grosse dette envers ma cousine, une dette si grosse que ma fortune entière ne serait pas de trop pour l'acquitter : je lui dois précisément mon bonheur.

Alors elle raconta ce qui s'était passé entre elles, la conversation surprise au Pincio, sa prière à Nellie d'en garder le secret, les hésitations de sa cousine et le chagrin qui avait effleuré la pauvre petite, tandis qu'elle, Nell, cueillait la rare fleur d'amour.

L'oncle ne riait plus ; il comprenait à présent que sa Nell, au cœur tendre et fort, voulût assurer à jamais la paix et l'avenir de la petite âme frêle dont elle avait risqué de compromettre le bonheur.

— Fais donc à ton gré, ma chère fille. Mais comment feras-tu accepter cela à ta cousine ?

— Oh ! très bien. Regardez, cher oncle, mon cadeau de noces.

Elle tira de sa poche un assez large écrin. Il contenait une superbe garniture de corsage byzantine, — des ors de toutes les nuances, ciselés, émaillés, semés de turquoises et de perles. Au milieu, une petite lame d'or, en se déplaçant, laissait voir une miniature de Nell, peinte sur ivoire. La miniature se soulevait à

son tour et découvrait une petite cavité, où Nell plaça le chèque plié très fin.

M. Glaczkowicz arriva ce même jour de Rome.

Il donnait à M. de Valgrand une bien grande preuve d'affection en acceptant d'être son témoin ; il avait eu de la peine à se décider à revenir à Paris. C'était la première fois qu'il y rentrait depuis que la France était en République ! Il y trouva tout bien changé !...

Après la signature du contrat, qui avait eu lieu dans la plus stricte intimité, comme on prenait en famille le petit thé de cinq heures, le Polonais donna des nouvelles de Rome. Le palais Montecorvello venait d'être acheté par une dame de l'Argentine, que l'archevêque de Buenos-Ayres avait adressée à Angelotti en la lui recommandant comme un des piliers de sa cathédrale, et l'un des plus généreux soutiens des œuvres diocésaines. Cette vente avait sans doute remis à fîot don Cesare, car on l'apercevait tous les jours au Pincio et à la villa Borghèse, sur un cheval magnifique, très empressé autour du landau où doña Patrocínio de San Hermandad y Ratatorcida étalait les grâces de sa personne et les splendeurs de ses toilettes...

— Vous verrez que cela finira par un mariage ! conclut le vieil augure.

— Est-ce une jolie femme ? demanda Solange de sa voix languissante.

— Peut-être l'a-t-elle été..., on n'en peut guère juger à présent. C'est la fille d'un *gaucho* qui a fait fortune en vendant des bœufs, et la veuve d'un marchand de laine. Elle a au moins quinze ans de plus que le prince, pèse cent vingt kilos, et se montre, dit-on, toute disposée à mettre le prix à une couronne de princesse.

Malgré elle, Nell regarda sa cousine.

Nellie riait de bon cœur et sans arrière-pensée.

Le lendemain matin, pour la dernière fois peut-être, Nell déjeunait seule avec son oncle. Elle était calme, rose, fraîche et reposée. Son

oncle était ému. Le mariage de Nell lui rappelait celui de sa mère. En ce moment, Ellen et Nell, il les confondait toutes deux dans son cœur, sinon dans sa mémoire.

M. Burklay n'avait pas faim et ne mangeait guère ; mais il était heureux du bel équilibre de cette nature de jeune fille qui savait dominer les émotions. Nell déjeunait tranquillement, du même appétit égal, toute souriante et très calme, quoique plus silencieuse qu'à l'ordinaire.

L'oncle ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Et pourquoi serais-je différente, oncle Georges ? Vous oubliez que je ne me suis pas *emballée*, comme on dit, pour René ; je l'aime profondément, ce qui est autre chose ; je l'aime avec confiance ; c'est pourquoi je suis calme ; j'ai confiance en lui, en la sincérité de son affection ; et j'ai confiance en moi-même, en la vérité de mes sentiments. Nous nous aimons, nous poursuivons le même but, nous avons le même idéal et les mêmes aspirations : nous serons heureux, je crois, autant qu'on peut l'être en ce monde.

Et Nell embrassa son oncle, le quitta pour aller à sa toilette.

Chez elle, comme chez sa tante et sa cousine, c'était un tumulte de femmes de chambre et de couturières. Nell, enfin dans sa robe blanche, renvoya ses habilleuses et demeura seule, en attendant Nellie qu'elle avait fait demander.

Sa cousine apparut, ravissante dans un nuage bleu pâle aux reflets argentés. Elle embrassa tendrement Nell et toutes deux demeurèrent un moment enlacées devant la glace où elles se regardaient en souriant.

Elles formaient un groupe délicieux : Nell avec sa belle taille, son teint éblouissant dans la blancheur du satin qui la moulait et de l'illusion qui l'ennuageait ; Nellie, un peu pâle, fine petite pâte de Sèvres ou de Saxe, bibelot d'étagère, comme habillée d'un lointain morceau de ciel ; à cette heure, elles ne se ressemblaient

plus et on pouvait déjà prévoir qu'elles se ressembleraient de moins en moins à mesure que la vie accentuerait en elles la différence de leurs natures.

— Ma petite Nellie, je veux te donner un souvenir de mon mariage ; un souvenir de ces mois passés ensemble, qui, de deux cousines, bonnes amies, ont fait, je l'espère, deux sœurs à jamais tendrement unies, n'est-ce pas ?

Les baisers de Nellie, ponctués de quelques larmes, interrompirent Nell.

— J'ai attendu jusqu'à ce matin pour te le remettre, parce que je voulais choisir un moment où tu ne puisses rien me refuser.

Elle ouvrit l'écrin et en sortit la superbe parure.

— Oh ! Nell ! c'est trop beau !... s'écria Nellie à la vue du bijou.

— Non, ma chérie, et tu vas me promettre de l'accepter tel que je te le donne, *contenant et contenu*.

— Comment, dit Nellie surprise. Que veux-tu dire ?

— Tu comprendras pourquoi après. Dis-moi clairement, comme je te le demande, que tu acceptes mon souvenir *contenant et contenu* ?...

— Mais oui, je l'accepte !... et de grand cœur...

Elle répétait docilement la petite formule sans comprendre...

Alors Nell agrafa au corsage de sa cousine la plaque byzantine, en fixant à l'entour des chaînettes d'or et les turquoises qui la complétaient. Nellie avait ainsi l'air d'une petite icône. Émerveillée, elle se pencha sur la glace pour admirer de plus près le beau travail de ciselure et d'incrustations.

— On dirait que cela s'ouvre au milieu ?... dit-elle.

— Cela s'ouvre en effet... C'est une boîte à surprise, la surprise que tu as acceptée. Il y a deux petits compartiments : dans le premier, celui qui paraît d'abord, tu trouveras mon por-

trait ; dans le second, tu mettras ensuite ce que tu voudras, ce que tu auras de plus cher dans quelque temps..., peut-être le portrait ou les cheveux d'un mari...

— Oh ! Nell, un mari !... A présent, que je connais mieux le monde, je crois bien que je n'en aurai jamais ! Mais j'en saurai prendre mon parti, en cherchant un but utile et intéressant à ma vie...

— C'est parfait ; mais le mariage ne t'en empêchera nullement ; et j'espère même qu'il t'y aidera...

On frappait à la porte du petit salon. C'était René de Valgrand qui faisait demander si Nell pouvait le recevoir.

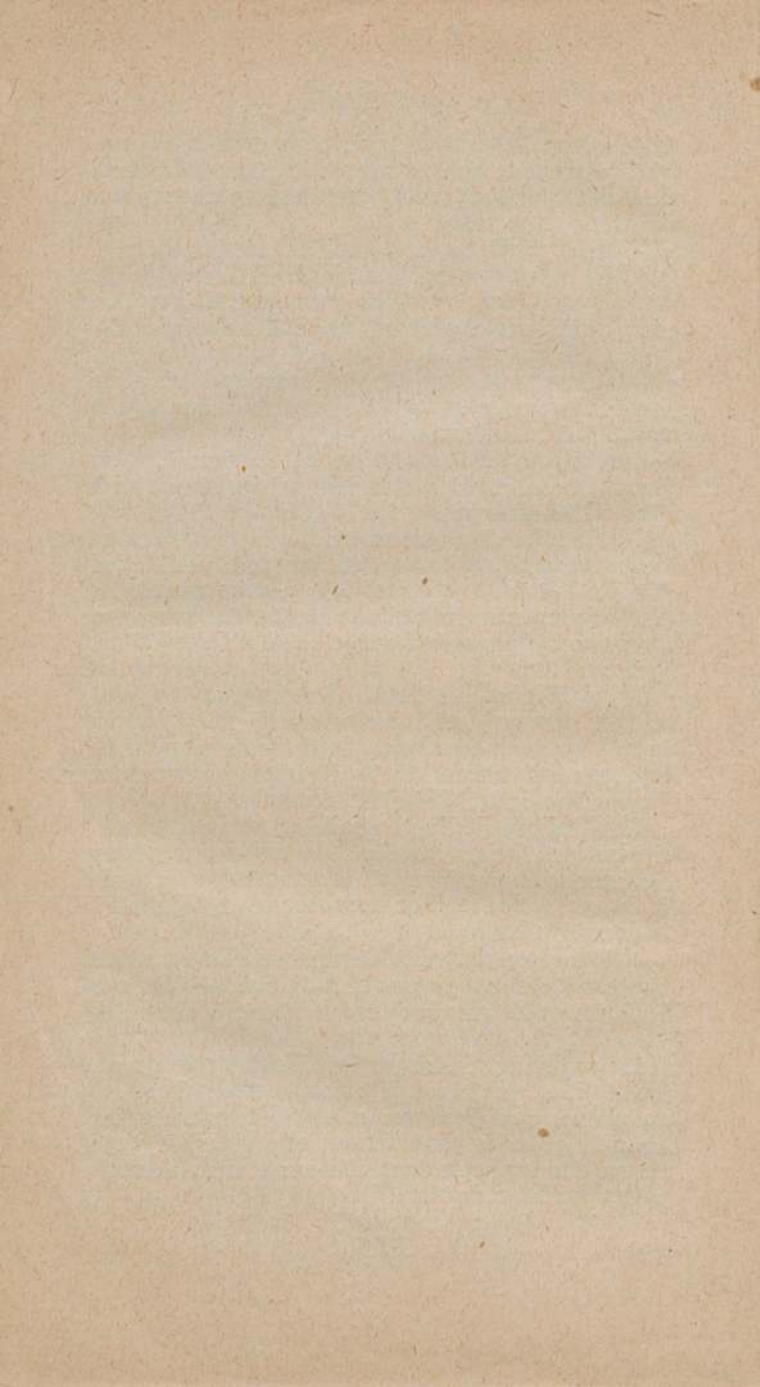
Nellie alla terminer sa toilette et montrer son beau bijou à sa tante, en laissant Nell avec René et avec l'oncle Burklay, qui apportait un télégramme à sa nièce... un mot de la princesse Corglione qui priait pour elle et lui souhaitait le bonheur...

Dans la chapelle de la Nonciature, toujours un peu sombre, un beau rayon de soleil tomba tout à coup et enveloppa Nell d'une pluie d'or au moment même où le Nonce donnait aux jeunes époux la bénédiction papale.

Les Italiens de l'ambassade et quelques Américains de choix, invités à la cérémonie, tous également superstitieux, s'accordèrent à voir dans cette flèche d'or tombée du ciel le plus heureux présage.

« Heureuse l'Épousée sur laquelle le soleil brille », dit un proverbe anglais. — Et sur Nell un soleil prodigue s'était tout à coup déversé.

La main du prélat se leva lentement sur la jeune fille, qui rayonnait dans cette gloire, et, en prononçant les paroles sacrées, sembla lui donner, avec les bénédictions suprêmes, le gage assuré du bonheur dont elle avait si noblement poursuivi la conquête.



Les Ouvrages de LISELOTTE

LE GUIDE DES CONVENANCES

Nouvelle édition complètement mise à jour.

Encyclopédie incomparable des usages mondains.

LE MARIAGE, LA NAISSANCE, LA PREMIÈRE COMMUNION, LE DEUIL, LES RÉCEPTIONS, RAPPORTS MONDAINS, LA VIE AU DEHORS, LA CORRESPONDANCE, ETC.

Un volume de 442 pages, relié toile.

Prix : 5 fr. 75 - Franco, 6 fr. 25 - Etranger, 7 francs.

L'Album des Patrons Français "Écho" n° 43, consacré à

LA PREMIÈRE COMMUNION

Il contient de nombreux modèles de

ROBES DE COMMUNIANTES, COSTUMES DE COMMUNIANTS, ROBES DE CÉRÉMONIE et un choix de conseils et d'articles pratiques, illustré :

Avant le beau jour ; la préparation dans la famille ; la préparation religieuse ; la parure des communiantes ; la toilette des parents ; les cérémonies pieuses ; le repas ; la matinée-goûter ; les cadeaux ; sujets et images ; la correspondance, modèles de lettres.

Un album de 28 pages grand format, couverture en couleurs, contenant en supplément deux encarts coloriés :

Prix : 5 francs ; Franco France, 5 fr. 40 ; Etranger, 6 fr. 40.

L'Album des Patrons Français "Écho" n° 14, pour

LE MARIAGE

C'est un recueil de 36 pages grand format, très abondamment illustrées. Il contient des conseils moraux et pratiques, et de nombreux renseignements ayant trait aux fiançailles, à la composition du trousseau, au choix de la toilette de mariée. Il dit comment choisir les cadeaux, faire part du mariage, comment accomplir les formalités civiles et religieuses ; puis il donne, pour le grand jour, le protocole de la cérémonie. Ce sont, enfin, les conseils au jeune ménage.

L'illustration abondante du texte est complétée par deux grands panoramas coloriés, hors texte, de huit pages chacun.

Tous les fiancés et leurs familles doivent lire cet album.

Prix : 6 francs ; Envoi franco, 6 fr. 50 ; Etranger, 7 fr. 50

Adresser les commandes à M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, PARIS-XIV.

PAR SES COURRIERS. SES CONSEILS
SES PATRONS

Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis
EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME
18 à 24 pages par numéro (0 fr. 25)

*Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode. Chroniques variées. Contes
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

ABONNEMENTS

France, six mois : 7 francs ; un an : 12 francs ; Etranger : 18 francs
Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur du *Petit Echo
de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris-14^e.